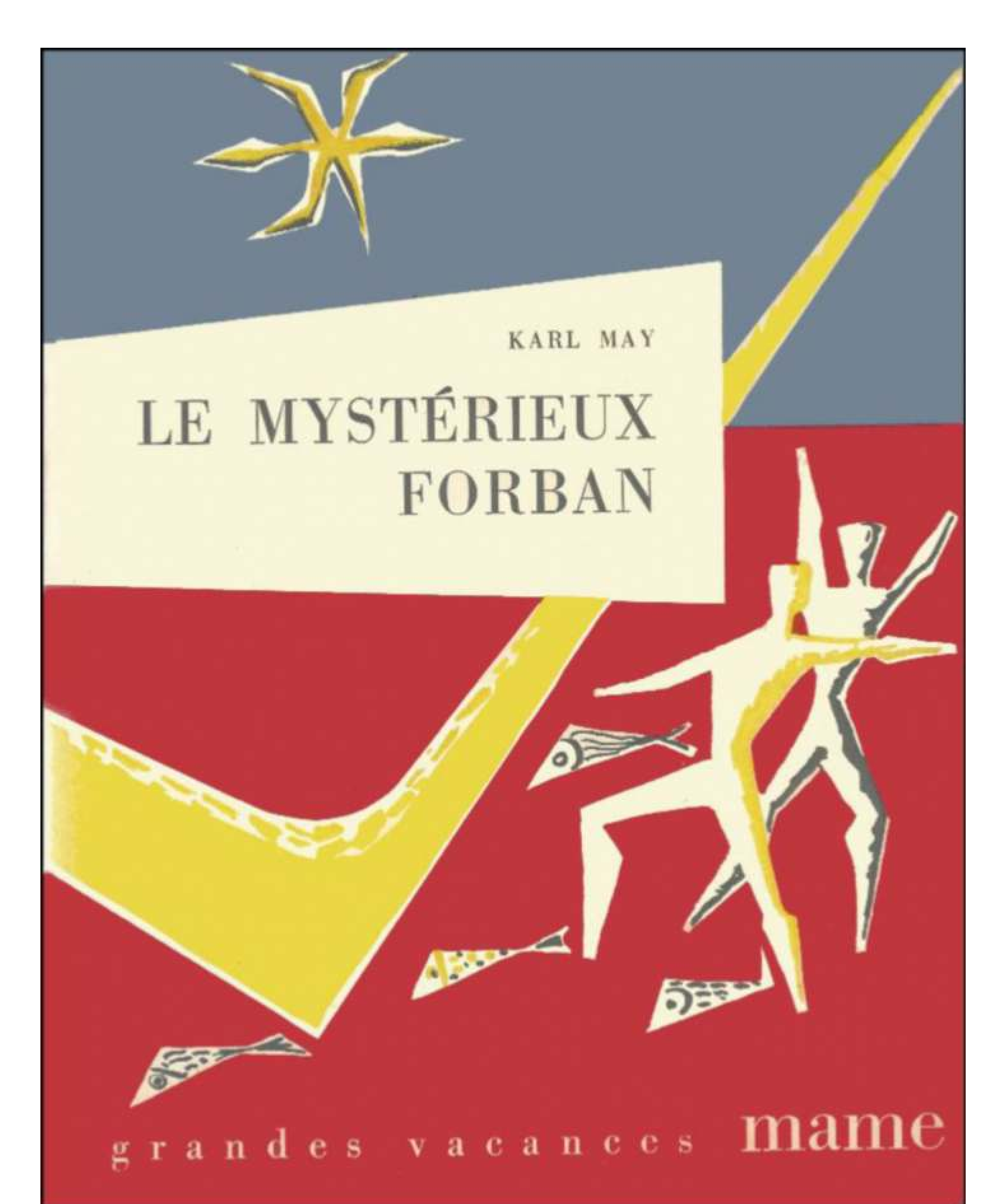

KARL MAY
LE MYSTÉRIEUX FORBAN
grandes vacances mame

Le mystérieux forban

COLLECTION « LES GRANDES VACANCES »

PRINTED IN FRANCE

KARL MAY

Le mystérieux forban

Illustrations de Jean Detray

MAME

CHAPITRE I

MISS AMIRAL

Une voiture venait de s'arrêter devant la maison du joaillier Thieme. Un homme de haute taille en descendit d'un pied léger. Les lumières brillantes des devantures éclai-rèrent un moment des traits fortement accentués, un nez légèrement busqué et une barbiche noire et soignée qui ne pouvait appartenir qu'à un Français ou à un Italien ; comme il franchissait le seuil du magasin, il cria à son domestique :

« Marc, retourne à l'hôtel et attends mon retour.

— Oui, monsieur le comte, » répondit Marc Létrier. Et, se tournant avec un sourire de satisfaction vers le cocher : « Voilà qui fait bien mon affaire. Je vais pouvoir prendre la place de mon digne maître. »

Il se glissa dans l'intérieur de la voiture et allait s'installer commodément au fond, quand il s'aperçut, à sa grande stupéfaction, que quelqu'un, venu sans doute par l'autre portière, l'y avait devancé.

« Qu'est-ce qui vous prend ? demanda-t-il à l'intrus. Décampez à l'instant de cette voiture, ou je vais vous apprendre à le faire !

— Ah ! »

Ce seul mot fut toute la réponse, mais il fut prononcé d'une voix si mordante et si irritée, qu'on eût dit plutôt le cri d'un chat sauvage prêt à bondir sur sa proie. Marc devait connaître ce ton menaçant, car il se hâta de sortir à reculons de la voiture.

« Grands dieux, êtes-vous vraiment ?... »

L'angoisse qui le serrait à la gorge l'empêcha d'achever.

« A bord ! Lève l'ancre, Marc Létrier, » reprit une voix brève et autoritaire.

En un clin d'œil, Marc fut assis sur le siège auprès du cocher et la voiture s'ébranla. A l'intérieur, l'étranger s'était enfoncé dans les coussins, et se tint



Un homme de haute taille aux traits fortement accentués.

Marc se hâta de sortir à reculons de la voiture.



Sans attendre qu'on lui ouvrît la portière, l'étranger sauta à terre.

silencieux jusqu'à l'arrivée à l'hôtel où le vicomte François de Brétigny était descendu.

Sans attendre qu'on lui ouvrît la portière, l'étranger sauta à terre, jeta au domestique du comte un bref : « Monte ! » et pénétra dans le hall de l'hôtel, où un garçon s'empressa au-devant de lui.

« L'appartement que j'ai retenu d'avance est-il prêt ?

— Oui, monsieur. Veuillez me permettre de vous y conduire. »

Arrivé dans ses appartements, l'étranger commanda un dîner copieux et ajouta que Marc le servirait.

Celui-ci avait aperçu non sans stupeur que l'appartement de l'importun se trouvait auprès de celui de son maître. Il se tint timidement à distance jusqu'à ce qu'un signe lui ordonnât d'avancer. Tandis que le maître d'hôtel s'éloignait, l'hôte mystérieux se débarrassa de son manteau et, se postant, bras croisés, devant Marc Létrier :

« Eh bien ?... » dit-il.

Marc osait à peine regarder les yeux flamboyants fixés sur lui. C'était un couple étrange à voir. Tous deux de taille moyenne, mais l'étranger souple et élancé, vif dans

tous ses mouvements, quoique de teint délicat, et complètement imberbe.

Marc, au contraire, était large, massif, prudent dans ses gestes. Il avait un visage bronzé par le soleil, encadré de favoris courts, le menton rasé, le regard inquiet et fuyant.

« Comment te plais-tu à terre ? »

Marc Létrier haussa les épaules. Il ne savait pas dans quelle intention la question lui était posée.

« Tu savais bien parler tout à l'heure quand tu voulais jouer au maître.

— Mademoiselle Clairon, je suis... »

Un geste autoritaire de la main lui coupa la parole.

« Mlle Clairon est en mer ou partout ailleurs. Je suis le chevalier de Saccard, tiens-toi-le pour dit. Comment va ton maître le vicomte?

— Je pense que Monsieur va très bien.

— Je m'en doute. Le capitaine est confortablement à l'ancre, tandis que l'équipage fait en mer des efforts à se casser les côtes !... Maintenant, sers-moi à manger. »

Sans mot dire, Létrier sortit pour servir le chevalier avec empressement.

Pendant ce temps, le vicomte



L'hôte mystérieux se posta, les bras croisés, devant Marc Létrier.



Ne trouvant pas Marc dans son appartement, il sonna.



« Excusez, monsieur, mais je n'ai pas le temps. »

était revenu. Ne trouvant pas Marc dans son appartement, il sonna. Mais ce fut seulement au bout de sonneries répétées que le domestique apparut, l'air effaré, portant un plateau tout servi. Il semblait embarrassé :

« Marc, depuis quelque temps, tu me négliges d'une manière impardonnable. Si cela continue, nous serons obligés de nous séparer. »

Létrier déposa son plateau, s'épongea le front et les joues.

« Monsieur le vicomte, il m'est indifférent, complètement indifférent que vous me donniez congé. Car vu ce qui se passe ici il faut s'attendre à un fameux grain. Je ne pouvais pas venir plus tôt, parce qu'il m'a fallu naviguer de haut en bas comme un bateau de négrier pourchassé par la marine de guerre.

— Ce n'était pas nécessaire ; tu sais bien qu'un rien me suffit pour manger à une heure tardive. Tire mes bottes et donne-moi mon veston d'intérieur.

— Excusez, monsieur, mais je n'ai pas le temps.

— Pas le temps ! répéta Brétigny stupéfait. Ah ! çà, mon garçon, perds-tu la tête ?

— Pour ce qui est de ma tête, elle est encore bien à sa place, quoi-qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce que je la perde en ce moment. Ce n'est pas votre collation qui m'a troublé, mais j'ai aussi quelqu'un d'autre à servir.

— Quelqu'un d'autre à servir ! Toi ? Je crains vraiment pour ta raison.

— Ma raison est en bon état, monsieur. Ce n'est pas pour elle qu'il faut craindre, mais pour vous... »

Un coup de sonnette l'interrompit.

« Là ! vous voyez, monsieur le vicomte, elle sonne, il faut que j'y aille. »

Il saisit le plateau et s'apprêtait à quitter la chambre, mais Brétigny le retint.

« Comment ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Ce ne serait pas ?...

— Si, si !... Ah ! c'est vrai, je ne vous avais pas dit qu'elle était là. C'est la... »

Il n'acheva pas.

« Marc ! » appela une voix brusque et tranchante qui venait d'une porte ouverte sur le vestibule.

Brétigny eut un mouvement de recul.

« Mille tonnerres ! s'écria-t-il en pâlissant. C'est — si mes sens ne m'abusent — c'est Clairon !

— Oui, c'est bien miss Amiral, mon... »

Il ne put achever, un violent coup de poing l'avait jeté de côté.

« Voilà pour miss Amiral, si tu ne veux pas te souvenir du chevalier de Saccard, cria une voix en colère. File à ton travail. Me faudra-t-il attendre mon repas jusqu'à ce qu'il te plaise de me l'apporter ? »

Le domestique ne prit pas la peine de ramasser les débris de vaisselle cassée et disparut par la porte. L'étranger se tenait avec un sourire équivoque devant le vicomte.

« Le chevalier de Saccard peut-il se permettre d'inviter le vicomte de Brétigny à dîner ?

— Clairon ! est-il possible que tu sois ici ? J'étais sur le point... je pensais, je croyais que tu étais... je... je....

— Cela suffit pour le moment, monsieur le vicomte. Je vois que la joie de me voir, alors que vous vous y attendiez si peu, vous coupe la parole. Nous reprendrons cette conversation quand vous aurez retrouvé votre sang-froid. »

D'un geste autoritaire elle lui indiquait la porte. Brétigny obéit et pénétra dans la pièce voisine, où Marc se hâtait de remplacer tout ce qui manquait au plateau.

L'étranger jeta un coup d'œil rapide sur la table.

« Tu peux aller maintenant, Marc, je sonnerai quand j'aurai besoin de toi. »

Létrier s'éloigna et les deux hommes s'assirent l'un en face de l'autre.

« Mangez, vicomte, dit le chevalier. Vos nerfs ont besoin de prendre des forces. »

Il n'y avait pas à résister au regard impérieux qui s'échappait des yeux noirs. Sans un mot de réplique, Brétigny saisit son couvert, et pendant un long moment on n'entendit que le bruit des couteaux et des fourchettes sur les assiettes. On aurait dit que le vicomte avait été frappé de mutisme ; il ne levait pas les yeux de son assiette et évitait le regard de son hôte. Enfin le chevalier rejeta sa serviette et s'adossa commodément dans les coussins qui garnissaient son siège.

Brétigny suivit son exemple et se risqua à une question :

« Clairon, que signifie ta présence ici ?

— Rien de plus ni de moins que la tienne.

— Tu commandes l'*Horrible.* Tu devrais être sur ton bateau.

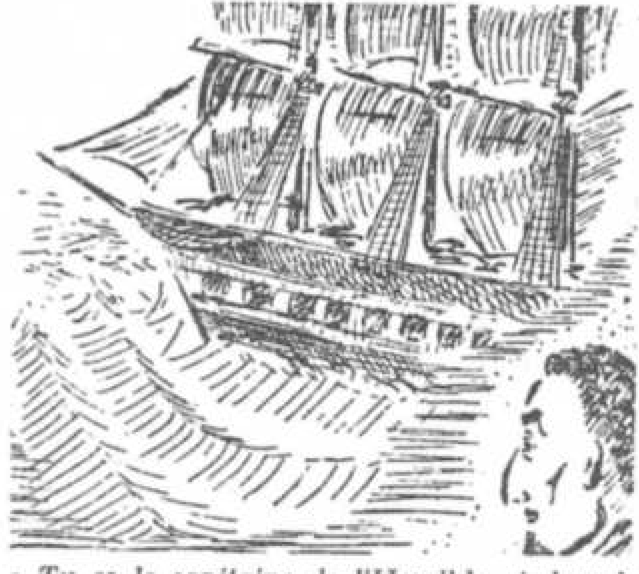
— Tu es le capitaine de l'*Horrible* et devrais fouler ses planches.



« Clairon ! Est-il possible que tu sois ici ? »



« Mangez, vicomte, dit le chevalier, vos nerfs ont besoin de prendre des forces. »



« Tu es le capitaine de l'Horrible et devrais fouler ses planches. »

— Je t'ai remis le commandement parce que j'avais à faire à Hambourg, comme tu le sais.

— J'ai accepté le commandement parce que je ne croyais pas que tu ferais de ce voyage une partie de plaisir, je ne t'en ai pas donné la permission.

— Ce n'était pas une partie de plaisir, je te l'ai déjà dit, c'était au contraire une affaire difficile en diable, la prime de sauvetage pour le brick que nous... avons... sauvé et qu'il fallait aller toucher à la compagnie d'assurances. Je crois que c'est le plus beau coup de ma vie d'avoir d'abord fait sauter ces damnés navigateurs et de piloter ensuite le bateau pillé et capturé à Bahia en le donnant pour une épave sans maîtres à la dérive, puis de m'être rendu à Hambourg afin d'être payé par les armateurs pour cette... fatigue !

— Il est seulement dommage que tu te sois approprié l'argent gagné par notre travail commun, pour le dissiper à terre en compagnie des gens les plus louches. Tu es à l'abri, mon cher, je le sais bien. Ta jolie barbiche si bien soignée a dû te servir dans tes aventures coûteuses. C'était du reste une témérité sans nom que de déguiser si peu ton

extérieur dans tes excursions. On aurait pu facilement reconnaître le « capitaine Caïman ».

— Trêve de moqueries ! Je ne me suis pas exposé aux dangers d'un voyage vers l'ancien continent pour repartir aussitôt de Hambourg. Ne savais-je pas l'*Horrible* en mains sûres ?


« Ne savais-je pas l'Horrible en mains sûres ? »

— Eh bien ! je suis ici en ce moment pour te prouver que notre bon navire n'était pas en sûreté dans mes mains.

— Que dis-tu ? dit Brétigny en relevant vivement la tête.


« Que dis-tu ? » dit Brétigny en relevant vivement la tête.

— Tu m'avais écrit de Hambourg d'envoyer les chèques à ton adresse habituelle.

— Assurément.

— Tu en as reçu un ? »

Le vicomte fit un signe affirmatif.

« Mais tu n'as pas reçu l'autre.

— En effet ! Je me trouve même par suite dans un grand embarras.

— C'est incompréhensible, vu la vie que tu mènes ici.

— Comment veux-tu ?... »

Le chevalier de Saccard eut un sourire de mépris.


Le chevalier de Saccard eut un sourire de mépris.

« N'ai-je pas toujours su tout ce que tu faisais ? Eh bien ! maintenant il va falloir te restreindre, si tu ne veux pas mourir de faim.

— Qu'entends-tu par là ?

— Rien autre que ce que je dis. Ceci te prouve que l'*Horrible* n'était pas entre bonnes mains.

— Tu parles par énigmes, s'écria Brétigny en pâlissant. Qu'est-il arrivé ?

— Nous sommes pris ! »

Ces trois mots prononcés tranquillement et même indifféremment n'en produisirent pas moins un effet terrible sur le vicomte. Comme poussé par un ressort, il bondit de son siège, ses joues devinrent exsangues, les yeux lui sortaient des orbites et il répéta lentement et d'une voix atone en scandant les syllabes :

« Nous sommes pris !

— Pris, oui, et tout a été emporté. Nous n'avons pu sauver ni un clou ni un éclat de bois. Et personne n'est resté pour t'en apporter la nouvelle, sinon moi. Tu comprends maintenant pourquoi tu n'as pas reçu d'argent. »

Brétigny retomba sans forces sur sa chaise et resta un instant immobile. Puis, saisissant son verre d'une main tremblante, il en vida le contenu d'un trait, le remplit de nouveau et l'avala de même.

« Ce que tu dis n'est pas possible, ne peut pas être possible !

— Pourquoi serais-je donc ici ? Crois-tu que je laisserais les nôtres simplement pour venir te troubler dans tes plaisirs, pouah !... »

Brétigny ne sembla pas remarquer le geste de mépris qui accompagna ce dernier mot et demanda d'une voix angoissée :

« Raconte, je veux tout savoir, tout. De suite.

— Volontiers. Inutile de te faire languir une minute de plus dans l'attente de cette heureuse nouvelle. Écoute donc. A Rio, je m'étais arrangé, comme convenu, pour t'envoyer un chèque. Le navire était calfaté à neuf, et tout y avait été organisé pour le mieux. J'étais en mer pour faire escale à l'Ascension. Là, nous trouvâmes le *Colombo* et prîmes à bord quelques centaines de noirs qui avaient été capturés sur la Côte d'Or. Si nous avions la chance d'échapper aux Anglais, nous devions faire des affaires brillantes aux Antilles.

— Quelle route avez-vous prise ?

— Je mis le cap sur Cuba et arrivai sans anicroches à la hauteur de Bahia. Là, un navire de guerre nous aperçut ; il fut bientôt rejoint par une frégate si rapide qu'il ne fallait pas espérer échapper à la poursuite. Je mis les noirs à la chaîne et ordonnai le branle-bas de combat. Tu sauras plus tard tous les

détails ; pour le moment je serai brève. Nous fûmes pris entre les deux navires anglais, et canonnés de telle façon que nous ne pûmes empêcher l'abordage. Nos gens se défendirent comme des démons ; rien n'y fit, ils furent massacrés ou faits prisonniers et, après un court interrogatoire, pendus à la vergue. L'*Horrible* était perdu.

— Perdu ! dit Brétigny en grinçant des dents. Mon bon, mon superbe l'*Horrible* perdu, abordé et pris par ces rats d'Anglais qui tremblaient jusqu'ici au seul nom de mon bateau, capitaine Caïman ! Ah ! si j'avais été là, je les aurais mis à la raison comme toujours ! »

Il parcourait la chambre à grands pas, les yeux injectés de sang sous le coup d'une émotion violente. Le chevalier aussi s'était levé et avait saisi un couteau dont il labourait inconsciemment la nappe de toile fine qui recouvrait la table. Le souvenir de la défaite qu'il venait d'essuyer contractait ses traits d'une manière hideuse et gonflait démesurément les veines de ses tempes.

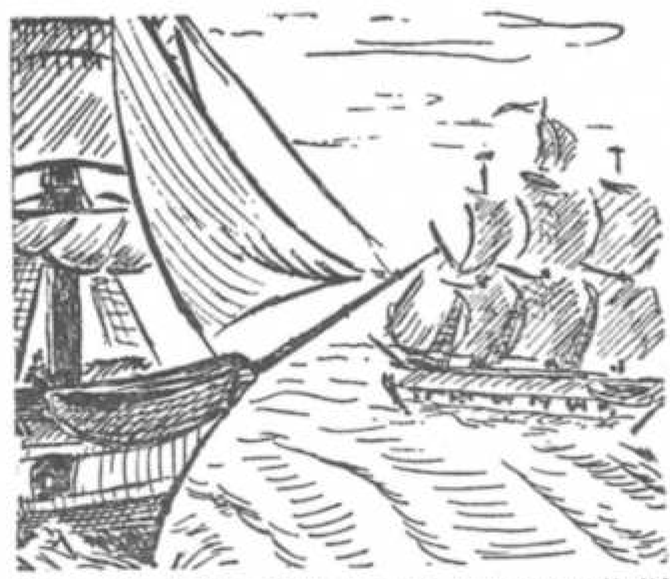
« Si tu osais supposer que l'*Horrible* avait un seul lâche à bord, je t'enfoncerais cette lame entre les côtes, s'écria-t-il, les yeux fous de colère. Tu as une bonne poigne et sais comment conduire un navire ; mais crois-tu que je ne puisse en faire autant ? Il était impossible de sauver le navire et là-dessus, assez ! Un seul mot injurieux de ta part, et des trois survivants de l'*Horrible,* toi, moi et Marc, l'un descendra aux enfers !

— Allons donc, Clairon ! Du reste, je n'ai formulé aucun reproche contre toi. Alors il a fallu qu'ils y passent tous, mes braves gars ?

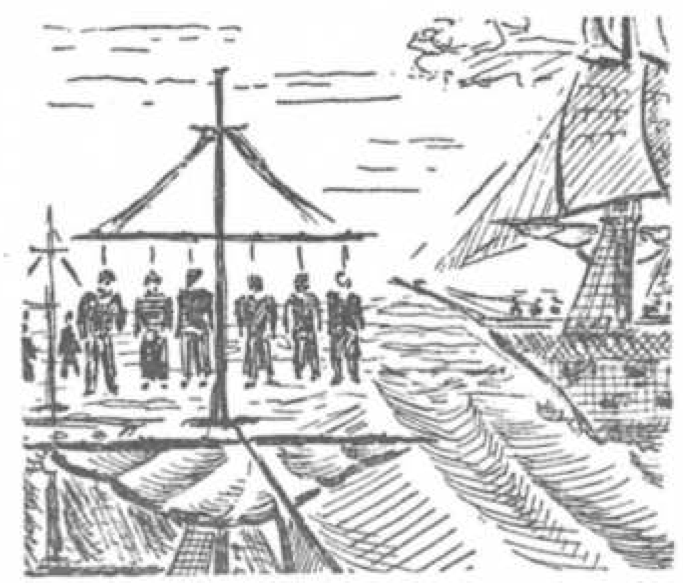
— Tous.

— Et toi, comment as-tu pu échapper à... diable de mot !... à la corde ?

— Ce n'était pas difficile. Quand j'ai vu que cela allait mal finir, je suis descendue précipitamment m'habiller en femme, je m'enfermai ensuite à double tour et jetai la clef par un sabord. Quand on me découvrit, je me donnai pour prisonnière et, par mon récit, excitai la pitié des Anglais, à tel point que je fus traitée avec les plus grands égards et le plus grand soin et déposée à terre à la première occasion. Comme je savais où tu séjournais, je n'ai naturellement rien eu de plus pressé que de te chercher pour te rapporter ce qui était arrivé. L'*Horrible* est perdu et nous, nous sommes réduits à la mendicité. »


Le navire était calfaté à neuf, tout y avait été organisé pour le mieux.


Nos gens se défendirent comme des démons ; rien n'y fit.


Après un court interrogatoire ils furent pendus à la vergue.

Il se tut, le vicomte restait également silencieux.

Il continuait sa promenade de long en large, en cherchant à retrouver son équilibre intérieur.

« Mendiants ! murmura-t-il enfin, non, nous ne sommes pas des mendiants. L'*Horrible* est perdu, sans doute, mais pas pour longtemps. J'irai le reprendre.

— Je n'attendais pas moins de toi, répliqua le chevalier. Nous sommes assez forts à nous deux pour remettre les pieds sur notre navire. As-tu déjà réfléchi aux moyens à prendre ?

— Non, mais je ne doute pas qu'il s'en présente bientôt.

— Je n'en suis pas moins sûr, avec la différence toutefois que je les connais déjà.

— Ah ! puis-je les savoir ?

— Ce sont les mêmes que ceux auxquels tu penses.

— Tu te trompes ; je n'ai aucune pensée déterminée. Je crois que le plus simple serait de rechercher l'*Horrible,* qui va être employé maintenant comme « bonne prise » au service du gouvernement ; de nous y engager comme matelots et de gagner à nous l'équipage.

— Hum !

— Tu connais une meilleure solution ? »

Saccard sourit, embarrassé.

« Mon opinion sur toi, comme tu le sais, n'est pas des meilleures. Toutefois, je te crois assez sensé pour que tu saches que... »

Il s'approcha du vicomte et chuchota :

« Que les bijoux précieux pour la duchesse d'Œrstädt, en dépôt chez le joaillier Thieme, qui fait partie de tes connaissances ici, nous offrent le moyen d'arriver plus vivement et plus facilement à notre but.

— Femme, s'écria Brétigny en reculant, tu es Satan !

— Je le pense bien. Lundi, par conséquent demain, à 9 heures du soir, le joaillier doit livrer les bijoux. Quand il quittera la maison de la duchesse, il sera en possession d'une somme d'argent suffisante pour nous tirer d'embarras et nous aider à reprendre l'*Horrible*. Retire-toi maintenant pour étudier la chose en détail. Je t'attends dans une heure pour prendre ensemble une détermination. »

Brétigny obéit. Une fois dans sa chambre, il se jeta sur le sofa en poussant un soupir de soulagement ; mais il n'y resta pas longtemps et se mit à marcher de long en large à grands pas.

« Qui aurait dit cela il y a une



« Mon opinion sur toi, comme tu le sais, n'est pas des meilleures. »



« Les bijoux de la duchesse nous offrent le moyen d'arriver au but, » chuchota Saccard.



Brétigny se jeta sur un sofa en poussant un soupir de soulagement.

heure ? L'*Horrible* est perdu et miss Amiral est ici. Il n'y a plus de vicomte. Pauvre cher Thieme, si tu avais su que le noble vicomte de Brétigny, introduit par toi dans ta maison et ta société, était le capitaine Caïman ! Où Clairon peut-elle avoir acquis cette connaissance de toutes choses ? Elle était probablement depuis quelque temps dans mon voisinage et a observé tous mes pas. Peut-être aussi l'a-t-elle seulement deviné ! Elle me connaît et a une perspicacité dont il faut se méfier. »

Après quelques allées et venues dans sa chambre, il se sentit plus calme, et quand il se retrouva avec sa complice, une heure plus tard, ce fut pour décider avec elle le guet-apens où le malheureux marchand laisserait sa vie et son or.

Deux jours après, la petite ville était bouleversée par la nouvelle de l'assassinat du joaillier Thieme. Il avait été dépouillé non seulement du prix de la parure de la duchesse d'Œrstädt, mais de tous les objets de valeur qu'il portait sur lui. On finit par soupçonner le vicomte de Brétigny, qui avait disparu la nuit même du crime avec son domestique et un certain chevalier de Saccard. On suivit leurs traces jusqu'à Hambourg. Là, les trois coupables présumés s'étaient embarqués sur le premier vapeur en partance pour l'Amérique et étaient déjà loin quand on voulut les arrêter. Dans ce temps-là, l'Amérique n'était pas reliée à l'Europe par un câble télégraphique.

CHAPITRE II

LES TRAPPEURS

Les vastes prairies de l'Amérique du Nord qui s'étendent à l'ouest du patriarche des fleuves, le Mississipi, jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses et du versant opposé de ces montagnes jusqu'aux côtes de l'Océan Pacifique, ont avec les horizons infinis que recouvrent les vagues plus d'un point de comparaison.

L'Ouest est rude, sans douceur ni délicatesse ; il est livré sans défense aux tempêtes, ne connaît d'autre souveraineté que celle des lois implacables de la nature ; c'est pourquoi il ne peut être habité que par des hommes qui attendent tout de leurs propres forces ou de leurs capacités.

Une race, richement douée par la nature et vouée pourtant à une extinction inévitable, chassée malgré tous les traités de la demeure qui lui avait été assignée, est en lutte perpétuelle et désespérée avec une nation qui dispose de tous les moyens corporels et intellectuels, naturels ou artificiels, d'opprimer l'adversaire épuisé, en dépit de sa résistance héroïque.

Qui met le fusil sur son épaule à Fort-Gibson, au bord de l'Arkansas, et remonte pendant quelques jours cette rivière, arrive à une petite colonie formée de quelques simples blockhaus, d'un pâturage commun et d'une maison un peu plus isolée, que l'on reconnaît de loin, grâce à son enseigne, pour une boutique et une auberge en même temps. L'aubergiste n'est pas habitué à contenter de grandes exigences et n'en a pas davantage pour ceux qui fréquentent sa demeure. Personne ne sait qui il était jadis, ni d'où il est venu, et il ne demande également à personne son nom, ses projets ou le but de son voyage. On trouve chez lui le nécessaire, un coup à boire ; on s'y bat, on joue un peu du couteau, on envoie un coup de fusil, et puis l'on poursuit son chemin. Pour questionner beaucoup il faut beaucoup de temps, et pour l'Américain le temps est plus précieux qu'une réponse qu'il peut se donner lui-même.

Dans le bar étaient assis quelques hommes dont l'aspect n'était guère rassurant. Tout à coup un des hommes, assis à proximité de la fenêtre, s'écria :

« Debout, vous autres, et regardez un peu du côté de l'eau. Si mes vieux yeux ne me trompent pas, voilà deux blancs-becs comme on en voit dans les livres. »

Tous, à l'exception d'un seul, se levèrent pour examiner les arrivants, et celui qui avait parlé s'appuya de nouveau sur la table de ses coudes largement écartés. Il avait fait son devoir et n'avait pas à se soucier du reste. C'était un type assez singulier. La nature semblait avoir voulu faire de lui un cordage, tant elle l'avait étiré dans le sens de la longueur.

Son front était découvert ; sur sa nuque vacillait un objet innommable qui avait peut-être été, un grand nombre d'années auparavant, un chapeau haut de forme, mais défiait actuellement toute description. Le visage hâve portait bien une barbe, mais cette barbe se composait au plus d'une centaine de poils disséminés sur les



Une petite colonie formée de quelques simples blockaus.



« Debout, vous autres, et regardez un peu du côté de l'eau. »



La porte s'ouvrit pour laisser passer les nouveaux venus.

joues, le menton et la lèvre supérieure et pendait de là, longue et mince, presque jusqu'à la ceinture. Le costume de chasse qu'il portait semblait dater de sa prime jeunesse, car il lui couvrait à peine la partie supérieure du corps, et c'est à peine aussi si le bas des manches dépassait les coudes de quelques centimètres. Les deux misérables tubes qui recouvraient ses jambes avaient peut-être été autrefois les tiges d'une paire de bottes gigantesques de marin, mais elles avaient plutôt l'air maintenant de tuyaux de poêle percés qui s'appuyaient à la hauteur des chevilles sur ce qu'on appelle dans l'Amérique du Sud des *horse feet,* sorte de chaussures préparées avec la peau encore chaude des chevaux morts.

« Tu as raison, Pitt Holbers, » déclara un de ceux qui s'étaient portés à la fenêtre.

Un galop de chevaux résonna au dehors en même temps qu'une voix brève et brusque, habituée au commandement, puis la porte s'ouvrit pour laisser passer ceux sur qui venait de rouler la conversation.

Si l'aspect du dernier venu ne prêtait à aucune remarque, il n'en était pas de même du premier, dont

la personnalité, en toute autre société, n'aurait pas manqué de produire un certain effet.

Sans être d'une taille remarquable, il n'en imposait pas moins par son attitude et ses gestes, qui étaient ceux d'un chef. Son visage aux traits fins et réguliers était bruni par le soleil et s'entourait d'une barbe épaisse et foncée. Son costume était absolument neuf et ses armes, comme celles de son compagnon, semblaient sortir directement de chez l'armurier, tant elles étaient propres et brillantes.



Son visage aux traits fins s'entourait d'une barbe épaisse et foncée.

Le vrai trappeur a une aversion irrésistible pour la propreté de tout ce qui est extérieur, surtout des armes, dont la rouille est une preuve évidente qu'elles ne sont pas portées comme ornement, mais ont rendu de grands services dans des combats et des périls mortels.



« Serait-il possible de voir l'honorable maître Winklay ? »

« Bonjour, messieurs, » dit l'arrivant en posant son fusil dans un coin, ce qu'un homme expérimenté de l'Ouest n'eût fait en aucun cas. Et, se tournant vers l'aubergiste qui le considérait moitié curieux, moitié moqueur, il demanda :

« Serait-il possible de voir l'honorable maître Winklay ?

— C'est peut-être moi, répondit l'interpellé d'un ton indifférent.



« Qui est le colonel, maître Hammerdull ? » demanda ce dernier.

— Peut-être ? reprît l'homme d'un ton offensé et mécontent, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que je suis ou ne suis pas maître Winklay, selon qu'il me plaît.

— Ah ! Et qu'est-ce qui vous plaît en ce moment-ci ?

— Cela dépend de ce que vous lui voulez, monsieur.

— D'abord un bon coup pour moi et cet homme, et ensuite un renseignement que je désire vous demander.

— Voici de quoi boire. Quant au renseignement, vous l'aurez aussi bon que je pourrai vous le donner. Je sais ce qui est dû à un gentilhomme.

— Ne parlez pas de gentilhomme, ce n'en est guère la place ici, ordonna l'étranger en portant d'un geste de mauvaise humeur le verre à ses lèvres. Ma question se rapporte à Deadly-gun (fusil mortel).

— Deadly-gun, répéta l'aubergiste étonné, que lui voulez-vous ?

— Ça, c'est mon affaire, s'il vous plaît. L'on m'a dit que l'on pouvait le trouver ici parfois.

— Hum ! oui et non, monsieur. Du moment qu'il ne vous plaît pas de répondre à ma question, il ne me plaît pas de répondre à la vôtre. Voici des gens qui pourront peut-être le faire à ma place, car deux d'entre eux connaissent parfaitement celui de qui vous vous informez. »

Et l'homme se détourna sans vouloir parler davantage.

L'interlocuteur, qui venait d'être rabroué d'une manière si américaine, s'adressa tranquillement au groupe :

« Est-ce vrai ce que vient de dire Winklay ? »

Pas de réponse. Alors il se retourna vers Pitt Holbers :

« Voulez-vous avoir la bonté de me donner une réponse, maître silencieux ? dit-il.

— Mon nom est Holbers, monsieur, Pitt Holbers, veuillez le remarquer ; que voulez-vous à Deadly-gun ?

— Rien de désagréable. Je m'appelle Dick Mertens et viens de l'Est avec mon ami Peter Wolf, pour visiter un peu vos forêts. Il me faut pour cela un homme sur qui l'on puisse compter, et Deadly-gun est justement cet homme-là ; c'est pourquoi je vous demande où il faut aller pour le trouver.

— Il se peut que ce soit cet homme-là. Quant à savoir s'il voudra l'être, c'est une autre affaire.

Vous ne m'avez pas l'air de pouvoir lui plaire beaucoup.

— Croyez-vous ? Vous vous trompez peut-être. Dites-moi donc si vous pouvez et voulez me donner le renseignement. »

L'aubergiste se tourna lentement vers le coin où se tenait assis l'homme qui, seul, n'avait pas bougé à l'arrivée des deux étrangers.

« Qu'en penses-tu, Dick Ham-mer-dull ?

— Ce que je pense, peu importe, dit l'interpellé. Il trouvera le colonel. »

Il se détournait pour reprendre sa première attitude, mais cette réponse brève et ambiguë ne parut pas satisfaire l'étranger à la barbe noire qui s'avança vers lui :

« Qui est le colonel, maître Hammerdull ? » demanda ce dernier.

L'homme releva lentement la tête avec un air de surprise.

« Le colonel est celui qui commande. Deadly-gun nous commande, c'est pourquoi nous l'appelons colonel. »

L'étranger ne put s'empêcher de sourire de cette déduction logique et posant sa main avec condescendance sur l'épaule de l'homme, il continua :

« Ne vous emballez pas : celui qui est interrogé doit une réponse, il en est du moins ainsi partout, et je ne vois pas pourquoi il en serait autrement dans votre pays d'Arkansas. Où peut-on trouver le colonel ?

— Où on peut le trouver, peu importe. Vous le trouverez... et maintenant, suffit !

— Oh ! oh ! l'homme, cela ne suffit pas, je veux savoir où et comment cela arrivera ? »

Le visage de Dick Hammerdull prit une expression de surprise croissante. Comment ! on avait la prétention de le forcer à parler, lui, un homme libre de la savane ! Il souleva son verre, le vida aussi lentement que possible et se mit debout.

— C'était un individu petit, de corpulence exagérée comme on en trouve peu en Amérique et dont on se demandait s'il fallait le craindre ou en rire. Son petit corps était revêtu d'un sac de cuir de buffle dont la matière originale avait été presque complètement remplacée par les pièces d'espèces différentes, qui s'étageaient à la manière des tuiles d'un toit pour cacher les nombreux trous dus à l'usure ou aux accidents. Les jambes étaient enfermées dans deux enveloppes qui ne pouvaient s'appeler ni bottes,



L'étranger saisit son fusil, tira le chien et parla d'une voix impérieuse.



Hammerdull, bondissant soudain, avait saisi sa vieille carabine.



L'étranger se trouva terrassé sous le genou puissant de son adversaire.

ni souliers, ni, bas, ni guêtres, et sur sa tête était posé un objet informe, qui avait peut-être été autrefois un bonnet de fourrure, mais sur lequel il ne restait plus un seul poil. Le visage hâlé n'en avait pas davantage. Il était, par contre, sillonné de nombreuses cicatrices et balafres qui donnaient au regard malicieux et rusé de ses petits yeux quelque chose de batailleur que l'absence de plusieurs doigts à ses mains accentuaient encore.

Ses armes étaient celles usitées habituellement dans l'Ouest ; seule la carabine posée devant lui sur la table méritait une attention particulière. On aurait dit un vieux gourdin coupé dans le buisson le plus proche pour jouer un rôle à la première querelle venue.

Le meilleur tireur européen ne se serait certainement pas risqué à se servir de l'instrument, de crainte de le voir éclater au premier coup, et pourtant l'on rencontre encore dans la prairie des armes de ce genre dont une main étrangère ne saurait faire sortir une balle, alors que le possesseur ne manque jamais son but.

L'étranger revint dans le coin où il avait laissé son fusil, il le saisit, tira le chien et d'une voix

impérieuse :

« Maître Hammerdull, où peut-on trouver votre colonel ? cria-t-il. Je vous donne une minute. Si vous ne m'avez pas répondu au bout de ce temps, vous ne répondrez plus jamais. Nous sommes dans la savane, où chacun a le droit de faire la loi. »



« Ne me poignardez pas, maître, implora-t-il, le colonel est mon oncle. »

L'interpellé regardait d'un air indifférent dans son verre, comme s'il n'avait rien entendu de cette sommation. Les autres se réjouissaient d'une querelle toujours bienvenue pour les distraire et regardaient anxieusement les adversaires tour à tour.



Le trappeur retira son couteau sans lâcher toutefois son adversaire.

« Répondrez-vous ou non ? Je compte : un... deux... tr... »

Il n'eut pas le temps d'achever trois. Hammerdull, bondissant soudainement, avait saisi sa vieille carabine. Il y eut un éclair, une détonation : le fusil de l'étranger vola en éclats sur la terre battue et lui- même se trouva en un clin d'œil terrassé sous le genou puissant de son adversaire, un poignard nu à la main.



Son visage brillait de joie en maniant la vieille carabine.

« Allons, blanc-bec, dis « trois » pour que je te réponde, reprit Hammerdull d'un ton sarcastique.

— Peste ! maître ; laissez-moi me relever ; ce n'était pas sérieux,

je n'aurais pas tiré.

— C'est facile à dire maintenant. Pas tiré ! Alors vous avez joué la comédie avec le vieux trappeur qu'on appelle Dick Hammerdull ? C'est risible ! A mon tour de compter : un... deux... »

Le vaincu faisait des efforts aussi désespérés que vains pour échapper à l'étreinte de son adversaire. D'un ton de supplication :

« Ne me poignardez pas, maître, implora-t-il, le colonel est mon oncle. »

Le trappeur retira son couteau sans lâcher toutefois son adversaire.

« Le colonel !... votre oncle... Dites ça à d'autres, j'ai besoin de réfléchir avant d'y croire.

— C'est la vérité, il ne serait guère content s'il apprenait ce que vous m'avez fait.

— Vraiment ? hum ! Que vous soyez son neveu ou non, peu importe, je vous aurais seulement chatouillé un peu pour vous donner une leçon. Mon couteau est trop bon pour ôter la vie à un blanc-bec. Levez-vous ! »

Et, retournant lui-même à sa place primitive, il rechargea l'arme qu'il avait rejetée sur la table. Son visage brillait de joie en maniant la vieille carabine.

A cet instant, la porte s'ouvrit sans bruit, et un homme entra à pas silencieux sans être aperçu de ceux qui étaient assis à la fenêtre. Malgré son costume de trappeur il était facile de le reconnaître pour un Indien.

Ses vêtements étaient propres et visiblement soignés, ce qui est rare parmi les gens de sa race. Sa veste de chasse comme ses guêtres étaient de cuir de buffle souple comme les femmes indiennes excellent à le faire ; les coutures en étaient ornées de franges. Les mocassins étaient de peau d'élan et formés de lanières qui les rendaient aussi commodes qu'inusables. Sur sa tête découverte trônait un turban formé de ses cheveux noués ; le fils du désert dédaignait toute autre coiffure.

Après avoir jeté sur la compagnie un regard perçant comme celui de l'aigle, il s'avança vers la table où Dick avait repris sa place.

Il tombait mal, car ce dernier l'interpella aussitôt d'un ton de colère :

« Que me veux-tu, Peau-Rouge ? Cette place est à moi, va en chercher une autre.

— L'homme rouge est fatigué ; son frère blanc le laissera

Bien se reposer, répondit l'Indien d'une voix douce.

— Fatigué ou non, peu importe, je déteste ta peau rouge.

— Ce n'est pas ma faute ; c'est le Grand-Esprit qui me l'a donnée. »

L'hôte alors s'avança.

« Que veux-tu dans ma maison ? dit-il à l'Indien.

— Donne-moi du pain à manger et de l'eau à boire.

— As-tu de l'argent ?

— Si tu venais dans mon wigwam me demander quelque chose à manger, je te le donnerais pour rien. J'ai de l'or et de l'argent. »

Une lueur de joie brilla dans les yeux de l'aubergiste. Un Indien qui a de l'or et de l'argent est toujours le bienvenu là où il y a de l'eau-de-vie à vendre. Aussi le maître de la maison alla chercher une énorme cruche d'eau-de-vie qu'il plaça avec du pain sur la table devant l'Indien.

« L'homme blanc se trompe, je n'ai pas demandé cette eau. »

Surpris, l'hôte le considérait. Il n'avait encore jamais vu un Indien résister à l'odeur de l'alcool.

« Laquelle donc ?

— L'homme rouge ne boit que l'eau qui sort de la terre.

— Alors tu peux retourner à l'endroit d'où tu viens. Je suis ici pour gagner de l'argent et non pour être ton porteur d'eau. Paie-moi le pain et décampe.

— Ton frère paiera et s'en ira, mais pas avant que tu lui aies vendu ce dont il a besoin.

— Que te faut-il encore ?

— Tu as un magasin où l'on peut acheter ?

— Oui.

— Alors donne-moi du tabac, de la poudre, des balles et de l'amadou.

— Tu auras du tabac, mais je ne vends aux Indiens ni poudre ni balles.

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'elles ne sont pas pour eux.

— Elles sont pour tes frères blancs ?

— Sans doute.

— Nous sommes tous frères, nous mourrons tous si nous ne pouvons plus tuer de gibier, donc nous devons tous avoir de la poudre et des balles. Donne-m'en.

— Tu n'en auras pas.

— Est-ce ton dernier mot ?

— Mon dernier. »

Aussitôt l'Indien, le saisissant à la gorge d'une main, brandit de l'autre son bowie étincelant.


La porte s'ouvrit sans bruit, un homme entra à pas silencieux.


« Que veux-tu dans ma maison? » dit-il à l'Indien.


« L'homme rouge ne boit que l'eau qui sort de la terre. »

« Alors tu ne les vendras pas davantage à tes frères blancs. Le Grand-Esprit t'accorde encore un instant de réflexion. M'en donneras-tu, oui ou non ? »

Les chasseurs avaient bondi et faisaient mine de se précipiter sur l'Indien, qui tenait toujours de ses doigts d'acier l'aubergiste. Mais il les repoussa d'une saccade et, relevant fièrement la tête, s'écria d'une voix retentissante :

« Qui oserait toucher Winnetou, l'Apatsche ! »

L'effet de ce mot fut magique. A peine avait-il été prononcé que les assaillants reculèrent avec les marques du plus profond respect. Winnetou était un nom vénéré des chasseurs comme des trappeurs les plus audacieux; malgré son jeune âge, il s'était déjà acquis un nom par ses exploits et était le sujet de conversation de tous les campements.

« Lâche-moi, cria l'hôte. Si tu es Winnetou, tu auras tout ce que tu désires. »

L'Indien lâcha Winklay qui partit aussitôt chercher les objets demandés et s'approcha de Hammerdull.

« Pourquoi l'homme blanc est-il dans le plaisir, tandis que ses ennemis rouges menacent son

wigwam ? Faut-il que Deadly-gun, le grand chasseur, combatte seul pour scalper les Ogellallahs qui le poursuivent ?

— Ogellallahs ? »

Dick Hammerdull bondit en l'air comme s'il avait aperçu un serpent à sonnettes sous la table, et Pitt Holbers, d'un seul de ses pas gigantesques, fut aussitôt devant l'Indien.

« Que sait l'homme rouge au sujet des Ogellallahs ?

— Hâte-toi d'aller retrouver ton chef, il te l'apprendra. »

Et, se retournant vers l'hôte qui venait de rentrer, il lui fit remplir les cartouchières et sacs à poudre qu'il portait à sa ceinture.

Pitt Holbers prit aussi son fusil sur son épaule et dit :

« Faut partir, Dick, vite, aussi vite que possible. L'Indien sait tout, et il ne doit pas se tromper au sujet des Ogellallahs. Mais que faire de ces hommes là-bas ? ajouta-t-il en montrant les étrangers.

— J'ai déjà dit qu'ils viendraient avec nous, et ce qui est dit reste dit. » Et, se tournant vers l'homme à la barbe noire : « Si vous voulez voir Deadly-gun, il est temps de partir, maître Mertens. »

L'interpellé se leva pour se joindre aux deux trappeurs.



L'Indien le saisissant à la gorge brandit son bowie étincelant.



« Qui oserait toucher Winnetou, l'Apatsche ! »



« Que sait l'homme rouge au sujet des Ogellallahs ? »

Les quatre hommes sortirent. Une fois dehors, Hammerdull enfonça deux doigts dans sa bouche et fit entendre un sifflement aigu à l'appel duquel deux chevaux tout sellés accoururent.

« Ah ! voilà les bêtes. En selle, maître Mertens. Et vous, quel est donc votre nom ? demanda-t-il à l'autre.

— Peter Wolf, répondit ce dernier.

— Où est donc l'Indien ? demanda Mertens.

— L'Apatsche ? Où il est allé, peu importe ! Il sait mieux que nous où il doit aller, et je parierais mon cheval contre une bique que nous le trouverons juste où et quand il nous faudra. »

On trotta ferme à travers la grande forêt jusqu'au soir, puis on atteignit la prairie découverte où les hélianthes jaunes forment comme un immense tapis jusqu'au lointain horizon grisâtre. Seulement, quand les étoiles apparurent au ciel, longtemps après les derniers rayons du soleil, Hammerdull arrêta son cheval.

« Stop ! dit-il, le jour a une fin et nous allons nous envelopper un peu dans nos couvertures. N'ai-je pas raison, Pitt Holbers, vieux racoon[1] ? »

Les deux Allemands n'étaient point habitués aux longues chevauchées et étaient réellement fatigués Ils s'empressèrent donc d'obéir ; l'invitation. Les chevaux furent attachés à de longs lassos. Après un frugal repas, on s'entendit pour monter tour à tour la garde, et chacun se coucha dans l'herbe moelleuse.

On se remit en route dès l'aube. Les deux trappeurs étaient des hommes silencieux, qui ne disaient pas un mot de plus qu'il n'était indispensable.

On marcha donc en hâte plusieurs jours dans la prairie presque sans mot dire. Le soir du cinquième jour, Hammerdull, qui était en tête, arrêta subitement son cheval et sauta dans l'herbe pour examiner le sol avec attention.

« Attention ! Pitt Holbers, que les anthropophages me dévorent si quelqu'un n'a pas passé ici à cheval depuis peu ! Descends pour voir. » Holbers courba son long corps et après un examen attentif :

« Si tu penses, Dick, que ce soit l'Apatsche, je crois bien que tu as raison. Les franges dentelées qui sont accrochées à ce cactus sont les mêmes qu'il portait à ses

1 - Le racoon est un petit mammifère américain que nous appelons le raton laveur et dont le nom est souvent employé par les chasseurs en terme d'amitié.

mocassins. Il a dû descendre ici pour regarder quelque chose et il a déchiré sa frange aux épines. Il doit avoir laissé son cheval dans le voisinage et non loin de là une bande de tireurs de flèches. Il doit y avoir quelque intention diabolique là-dessous. »

Dick inspecta soigneusement l'horizon ; au bout de quelques instants, il tendit à son camarade la lunette d'approche.

« Regarde un peu en haut et dis-moi quelle peut bien être cette longue ligne qui s'étend toute droite de l'est à l'ouest dans la direction nord ? »

Holbers regarda dans la direction indiquée.

« Si tu penses, Dick, que c'est la voie ferrée qui aboutit en Californie, tu n'es pas si sot qu'on pourrait le croire.

— Hum ! A quelle heure peut bien venir le prochain train ?

— Sais pas exactement, mais pense qu'il viendra aujourd'hui.

— Alors les Peaux-Rouges lui en veulent sûrement.

— Je m'en doute. Qu'il vienne de l'est ou de l'ouest, peu importe ! Quand il viendra, ils le prendront. Quant à savoir si nous les laisserons l'arrêter et scalper les voyageurs, ça c'est une autre affaire. »

Ils avancèrent lentement en se glissant avec précaution. Les traces qu'ils suivaient les conduisirent d'abord au talus du chemin de fer, puis le long de ce talus jusqu'à un endroit d'où l'on apercevait au loin quelques ondulations de terrain.

Une forme venait de surgir de l'autre côté du talus et, se glissant rapidement avec la souplesse d'un chat entre les rails, arrivait en un clin d'œil devant les quatre hommes : c'était l'Apatsche.

« Winnetou a vu les visages blancs, dit-il, qui ont découvert les traces des Ogellallahs et vont sauver le cheval de feu de sa perte.

— Bonté divine ! pensa Hammerdull, où donc l'Apatsche a-t-il mis son cheval ? N'en aurait-il pas avec lui dans ce pays sauvage ?

— Le cheval de l'Apatsche est comme le chien de garde, il se couche au commandement de son maître. Winnetou a vu les Ogellallahs il y a plusieurs soleils, et il s'est rendu au fleuve que ses frères blancs appellent Arkansas. Il croyait y trouver son ami Deadlygun, absent du wigwam. Puis il a suivi les hommes rouges, et maintenant il va avertir le cheval de feu


Hammerdull qui était en tête arrêta subitement son cheval.


Holbers courba son long corps et regarda attentivement.


Une forme venait de surgir de l'autre côté du talus.

du piège qu'on lui prépare.

— Sapristi ! ajouta Pitt Holbers, si l'on savait seulement de quel côté viendra le prochain train ?

— Le cheval de feu viendra de l'est, car celui qui vient de l'ouest est passé quand le soleil brillait.

— Dans un quart d'heure il fera nuit, et nous pourrons examiner les garnements.

— Winnetou les a suivis et a vu comment ils arrachaient les rails et les plaçaient en travers de la voie, pour faire tomber le cheval de feu.

— Sont-ils nombreux ?

— En calculant dix fois dix, vous n'aurez pas la moitié des guerriers couchés à terre pour attendre l'arrivée des visages blancs, et leurs chevaux sont encore plus nombreux, car ils comptent les charger de toutes les marchandises qui seront dans les voitures de feu.

— Ils ont mal compté. Que pense faire Winnetou ?

— Il restera ici pour guetter les hommes rouges. Nos frères blancs iront au-devant du cheval de feu pour l'arrêter dans sa course avant que les crapauds d'Ogellallahs l'aient pu voir fermer son œil de feu et s'arrêter. »

Le conseil était bon et fut aussitôt

suivi. Les hommes, ignorant à quelle heure le train devait passer, durent partir en hâte au-devant' de lui. Winnetou resta seul en arrière.


Winnetou les a suivis et a vu comment ils arrachaient les rails.

CHAPITRE III

DEADLY-GUN

La lumière que projettent les locomotives américaines est des plus brillantes et s'aperçoit par suite à une grande distance ; il fallait donc tâcher d'arrêter le train avant que sa clarté puisse être vue par les Indiens, et en conséquence Hammerdull entraîna ses compagnons assez loin.


Hammerdull entraîna ses compagnons assez loin.

Il s'arrêta enfin et sauta de cheval.

« Attachez les chevaux, dit-il, et cherchez un peu d'herbe sèche pour nous en servir à faire des signaux. »

Tout le monde obéit et il y eut bientôt un tas de brins d'herbe facile à enflammer par la moindre traînée de poudre.


Il la secoua pour attiser les flammes et courut au-devant du train.

Allongés sur leurs couvertures, les hommes faisaient le guet dans la nuit silencieuse, et voilà qu'au loin un point lumineux apparut, grossissant à vue d'œil.

Dick tordit l'herbe sèche en une longue mèche, la saupoudra de poudre et tira son revolver de sa ceinture.

Le bruit du train qui s'approchait, à peine perceptible d'abord, augmenta jusqu'à ressembler à un grondement lointain de tonnerre.

L'instant était arrivé. Un jet aveuglant de lumière jaillit dans l'obscurité ; Hammerdull déchargea son revolver sur la mèche d'herbe sèche qui prit feu. Il la secoua pour attiser les flammes et courut, en la brandissant, au-devant du train.

Le machiniste devait avoir aperçu le signal, car des coups de sifflet répétés se firent entendre, et les freins furent mis en action, les roues grincèrent, et le long convoi passa en ralentissant sa vitesse. Puis il s'arrêta. Les quatre hommes l'avaient rattrapé. Sans s'occuper des employés penchés vers lui, le gros Hammerdull courut à la locomotive, s'empressa de jeter sur les réflecteurs une couverture, qu'il avait eu soin d'emporter, et cria d'une voix forte :

« Éteignez les lumières, que le train soit dans l'obscurité. »

Aussitôt toutes les lampes s'éteignirent. Les employés du Pacific ont de la présence d'esprit. Ils se doutaient que l'avertissement n'était pas sans cause et en avaient tenu compte immédiatement.

« Mille tonnerres ! s'écria une voix près de la machine ; pourquoi couvrez-vous les lumières, l'homme ? Qui êtes-vous, et que signifie votre signal ?

— Qui je suis ou ne suis pas, peu importe ! répondit le trappeur invisible. Il y a des Indiens en avant de vous et je crois bien qu'ils ont arraché les rails.

— Damnation ! encore ! Comment vous remercier, l'ami ? »

Et un individu sauta à terre, serra la main à Dick et commanda d'ouvrir les compartiments.

Une minute ne s'était pas écoulée que les chasseurs étaient entourés d'une foule de curieux dont le nombre ne cessait de s'augmenter, tant il y avait de voyageurs dans le train. On les questionna sur les causes de l'arrêt. Hammerdull raconta toute l'histoire, qui provoqua une surexcitation bien compréhensible.

« Voilà la troisième fois en peu de temps, dit l'ingénieur, qu'on essaie d'attaquer et de piller les trains en cet endroit. Heureusement nous avons pris quelques centaines d'ouvriers destinés à construire des ponts et des tunnels

dans la montagne, et comme ces braves gens portent presque tous des armes, il ne nous sera pas difficile de jouer un bon tour aux Ogellallahs.

Il remonta sur la machine pour faire échapper l'excès de la vapeur qui sortit en sifflant des soupapes, enveloppant d'un nuage blanc tout ce qui l'entourait.

Puis il redescendit pour voir les forces dont il disposait et demanda :

« Dites-moi d'abord comment vous vous nommez. Il faut que je sache à qui je dois cette heureuse intervention.

— Mon nom est Hammerdull, monsieur, Dick Hammerdull jusqu'à la fin de ma vie.

— Bon, et l'autre ?

— Quel que soit son nom, peu importe ! mais puisqu'il en a un, autant vous le dire, ça ne fera de mal à personne. Il s'appelle Pitt Holbers, et c'est un type sur lequel on peut compter.

— Et les deux autres auprès des chevaux ?

— Ce sont des hommes de la Germanie, monsieur ; ils s'appellent Heinrich Mertens (Henri serait beaucoup mieux) et, voyez quel diable de nom... Peter Wolf. Ne vous amusez pas à dire ces deux mots, vous vous briseriez les cordes vocales.

— Vraiment ! dit l'employé en riant. Tous les gosiers ne sont peut-être pas aussi délicats que le vôtre, maître Hammerdull.

— Hammerdull ! Dick Hammerdull ! » s'écria tout à coup une puissante voix de basse.

Et un homme se précipita à travers la foule.

« Bienvenu, vieux raton, je vous croyais au camp à Hide-spot. A quelle circonstance dois-je de vous trouver ici ?

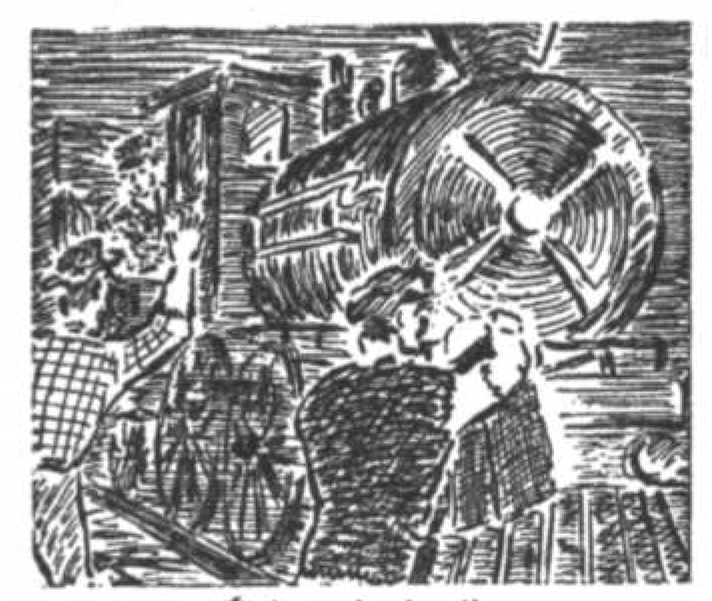
— J'ai dû aller chercher un peu de poudre, de plomb et de tabac chez maître Winklay, et nous en avons ramené deux qui sont de Germanie et qui voulaient voir Deadly-gun, c'est-à-dire vous.

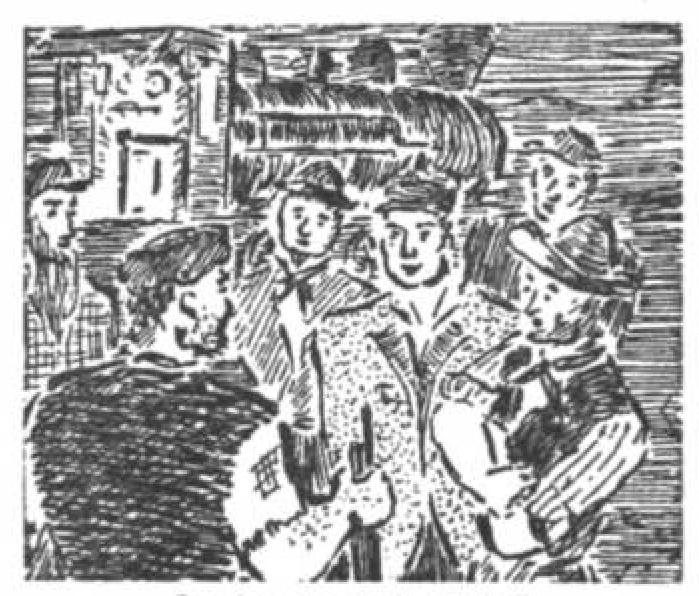
— Deadly-gun ! s'écria le mécanicien en s'avançant vers l'étranger. Est-ce vraiment vous, monsieur ?

— C'est ainsi qu'on m'appelle, » dit l'étranger.

Ce dernier était un homme de taille moyenne, mais de forte corpulence ; il portait le costume ordinaire des trappeurs. A son nom, les assistants s'étaient tous un peu reculés.

« Quelle chance, monsieur !


« Éteignez les lumières, que le train soit dans l'obscurité. »


Le chasseur était entouré d'une foule de curieux.


Un homme se précipita à travers la foule.

Nous avons donc parmi nous justement l'homme à qui l'on peut remettre un commandement. Voulez-vous bien l'accepter ? »

— Si cela convient à tous ces messieurs, pourquoi pas ? »

Un cri d'approbation unanime sortit de toutes les bouches.

« Vous voyez que cela leur convient. Prenez donc vos mesures en hâte. Nous n'avons pas de temps à perdre et ne voulons pas trop faire attendre ces messieurs les Peaux-Rouges, dit l'ingénieur.

— Eh bien ! veuillez me laisser d'abord échanger quelques mots avec ces hommes. Dick Hammerdull, y a-t-il ici avec vous quelqu'un de Hide-spot ?

— Personne, colonel. Les autres y sont restés ou sont dans les montagnes.

— Il doit pourtant y avoir quelqu'un avec vous, Dick, car tel que je te connais, tu n'as pas lâché le Peau-Rouge sans mettre à ta place un gardien ou une sentinelle.

— Que je l'aie lâché ou non, peu importe ! mais si vous aviez cru Dick Hammerdull assez niais pour ne pas penser à un gardien, vous vous seriez diablement trompé sur son compte, colonel. Il en a trouvé un sans pareil, à savoir Winnetou,

l'Apatsche. Il nous a rencontrés chez l'irlandais et nous a avertis. Après quoi il a suivi les traces des Ogellallahs et est encore revenu au-devant de nous.

— Winnetou l'Apatsche ? demanda le mécanicien, tandis qu'un murmure de satisfaction se faisait entendre dans le groupe. En voilà une heureuse rencontre ! Il vaut à lui tout seul une tribu de chasseurs et, s'il est de notre côté, nous renverrons les coquins rouges dans leurs pénates d'une manière dont ils se souviendront.

— Où est l'Apatsche ?

— Qu'il soit ici ou là, peu importe ! mais il est tout près des Indiens, de l'autre côté de la voie ferrée. Tout doit être encore en paix de ce côté-là, sans quoi il serait déjà ici pour nous avertir.

— Bon, dit Deadly-gun, voici donc mon plan : Nous allons nous diviser en deux groupes, dont chacun se glissera d'un côté différent de la voie jusqu'aux Indiens. J'en conduirai un, l'autre, ... hum ! Monsieur, venez-vous avec nous ?

— Naturellement, répondit l'ingénieur. Je ne devrais pas, à la vérité, quitter mon poste, mais la nature ne m'a pas donné deux poings solides pour ne pas m'en



« Dick Hammerdull, y a-t-il ici avec vous quelqu'un de Hide-spot ? »



« Bon, dit Deadly-gun, voici donc mon plan. »



« Amène la machine dès que tu verras un signal de feu. »

servir, et le chauffeur est homme à pouvoir me remplacer à l'occasion. Il me serait impossible de rester sur mon vieux fourneau quand j'entendrai les détonations de vos fusils, donc je vais avec vous. »

Et se tournant vers ses subordonnés :

« Restez près des wagons, et faites bien attention, on ne sait pas toujours ce qui peut arriver. Tom !

— Monsieur, répondit le chauffeur.

— Tu sais comment t'y prendre avec la machine. Afin que nous n'ayons pas à revenir, amène la machine dès que tu verras un signal de feu. Mais amène-la lentement, aussi lentement et aussi prudemment que possible, car il y aura sûrement quelque chose à réparer à la voie. Quant à l'autre chef, maître Deadly-gun, j'espère que vous ne pensiez pas à moi pour cela ? J'irais volontiers avec vous, mais je ne suis pas un homme de l'Ouest. Cherchez donc quelqu'un d'autre à qui vous puissiez donner ce grade.

— Bien, monsieur, approuva Deadly-gun, je ne voulais pas me passer de vous, mais j'en connais un ici qui mènera la chose aussi bien que moi-même et à qui vous pourrez confier vos hommes en toute sécurité. Dick Hammerdull, qu'en penses-tu ?

— Que je pense une chose ou une autre, peu importe ! mais je pense tout de même que vous ne sauriez mal choisir.

— C'est ce que je me dis. Voulez-vous être l'autre conducteur ?

— Si les hommes veulent bien me suivre, j'irai volontiers devant. Mon fusil a de la poudre et du plomb tout frais pour les Indiens. Mais les chevaux, colonel, nous ne pouvons pas les emmener, l'homme de Germanie, Mertens, peut les garder.

— Cela ne me dit rien, répondit ce dernier sèchement.

— Que cela vous dise quelque chose ou non, peu importe ; mais si vous ne voulez pas le faire, un autre s'en chargera, le Peter Wolf

— effroyable nom !... »

Mais celui-ci refusa aussi, et il fallut demander à un ouvrier sans armes de surveiller les chevaux.

Les forces furent partagées en deux groupes. Deadly-gun et Dick Hammerdull se mirent à leur tête.

Un grand silence régna bientôt sur la prairie et pas le moindre bruissement ne trahit les préparatifs du combat sanglant, qui se faisaient

malgré la paix apparente de l'immense plaine.

On marcha d'abord debout ; mais à mesure qu'on s'approchait du champ de bataille présumé, les hommes rampèrent à quatre pattes l'un derrière l'autre de chaque côté du talus.

« Uff ! murmura une voix étouffée à l'oreille de Deadly-gun. Les cavaliers du cheval de feu peuvent se coucher et attendre que Winnetou soit parti et revenu.

— Winnetou ? demanda Deadly-gun en se redressant. Mon frère rouge a-t-il oublié l'aspect de son ami blanc ? »

Winnetou, l'ayant examiné de près, le reconnut malgré l'obscurité et chuchota d'une voix joyeuse :

« Deadly-gun ! Loué soit le Grand- Esprit qui permet aujourd'hui à l'Apatsche de revoir ton visage, qu'il bénisse ta main pour qu'elle puisse écraser tes ennemis. Mon frère est-il monté sur le cheval de feu ?

— Oui, il a été chercher au lever du soleil l'or qu'il doit à l'amitié des Apatsches et revient pour en trouver davantage. Pourquoi mon frère voulait-il partir et revenir ?

— L'âme de la nuit est noire et l'Esprit du soir sombre et obscur ; Winnetou ne pouvait pas reconnaître son frère couché à terre. L'Apatsche partira fermer l'œil de l'Ogellallah, puis il reviendra. »

En même temps il disparut.

Malgré les ténèbres de la nuit, on pouvait apercevoir au loin, quoique d'une manière assez confuse, une forme qui se dessinait vaguement sur l'horizon étoilé. Les Ogellallahs avaient placé une sentinelle pour guetter la lumière du train. Il eût été difficile à un blanc de s'approcher d'elle sans être vu ; mais Deadly-gun savait avec quelle habileté l'Apatsche pouvait se glisser, et il ne doutait pas une minute du sort qui attendait la sentinelle.

En effet, tandis qu'il continuait à fixer attentivement sa silhouette, il vit tout à coup surgir une autre forme ; une lutte d'un instant, une chute ; le couteau de l'Apatsche avait fait son œuvre.

Après avoir été reconnaître les positions ennemies, Winnetou vint rendre compte à Deadly-gun de ce que celui-ci devait savoir.

Les Ogellallahs avaient arraché quelques rails et les avaient placés ainsi que les traverses sur la voie, de manière à provoquer une épouvantable catastrophe si le train n'avait pu être averti à temps.



« Mon frère est-il monté sur le cheval de feu ? »



Il vit tout à coup surgir une autre forme.



Les Peaux-Rouges s'étaient tapis dans l'herbe.

Les Peaux-Rouges s'étaient tapi dans l'herbe à quelque distance de là, tandis que leurs chevaux étaient au piquet un peu en arrière. Il ne fallait pas songer à attaquer les Indiens de ce côté, car le cheval de prairie est encore de meilleure garde qu'un chien et annonce par un hennissement l'approche de toute créature vivante.

« Qui les conduit ? demanda Deadly-gun.

— Matto-Sih (la Patte d'Ours). Winnetou s'est glissé derrière son dos et aurait pu l'abattre avec le tomahawk.

— Matto-Sih ? C'est le plus brave des Sioux ; il n'a peur d'aucun guerrier et va nous donner du fil à retordre. Il est fort comme l'ours et rusé comme le renard ; il n'a certainement pas pris tous ses hommes avec lui et en a laissé une partie dans la prairie comme doit faire tout bon guerrier.

— Uff ! approuva Winnetou à sa manière.

— Mon frère rouge peut prendre la moitié de mes hommes pour rechercher la trace de la réserve de Matto-Sih. »

Winnetou s'empressa de profiter de la permission pendant que Deadly-gun se glissait de l'autre côté de la voie ferrée vers

Dick Hammerdull pour lui dire :

« Encore trois cents longueurs en avant, Dick, et tu seras en face des Indiens. J'ai divisé mes gens en deux parts et en ai envoyé la moitié avec Winnetou dans la prairie pour...

— Que vous les ayez envoyés ou non, peu importe ! mais dites tout de même pourquoi.

— Les Ogellallahs sont conduits par Matto-Sih.

— Par la Patte d'Ours. Tonnerre ! Alors nous avons les plus vaillants de la tribu contre nous et je suis sûr qu'il a une réserve dans la vieille prairie.

— C'est bien mon avis. Je fais couper toute communication à cette réserve par Winnetou et je vais avec les autres m'emparer des chevaux ou les disperser. Si nous y réussissons, les Peaux-Rouges sont perdus.

— Bon, bon, colonel. Dick Hammerdull et ses carabines joueront aussi leur rôle pour charger le train de scalps.

— Attendez de pouvoir les distinguer un à un, tirez alors, aucune balle ne sera perdue. »

Hammerdull allait répondre quand, de l'autre côté de la voie,



Deadly-gun se glissait de l'autre côté de la voie ferrée.



L'éclair de cinquante fusils éclaira la nuit, une seconde.



Winnetou para adroitement les coups et voulut riposter.

un éclair brilla suivi d'une bruyante détonation. Avant que Deadly-gun eût pu exécuter ses plans, un ouvrier, par suite d'un malentendu sans doute, venait de tirer.

Mais Deadly-gun n'avait pas perdu son sang-froid.

L'éclair de cinquante fusils éclaira la nuit une seconde, et les hurlements qui suivirent indiquèrent que ses hommes avaient bien visé.

Attaqués par devant et par derrière, sans aucun espoir de fuite, les sauvages pétrifiés d'épouvante avaient perdu tout pouvoir de réflexion. Ils s'étaient précipités à terre parmi leurs adversaires et essayaient de gagner le large.

Tout à coup, il y eut comme un roulement de tonnerre dans la prairie. Matto-Sih, le chef habile des Ogellallahs, avait laissé dans la savane un nombre considérable des siens, qui intervenaient à leur tour. A cette vue, les Indiens fuyards reprirent courage et l'offensive des chasseurs et des ouvriers se changea bientôt en défensive, dont le résultat devenait à chaque instant plus douteux.

Déjà leur chef allait donner aux hommes l'ordre de se faufiler dans l'obscurité, quand des coups de fusil éclatèrent dans le dos des sauvages et un grand nombre d'hommes brandissant leurs armes bondirent au milieu d'eux.

C'était Winnetou et son groupe.

L'obscurité ne lui ayant pas permis de découvrir l'endroit où se tenait la réserve des Indiens, la vue des flammes lui avait fait comprendre que sa présence était nécessaire sur le champ de bataille. Il était accouru, apportant ainsi, à la dernière minute, une aide décisive.

Au plus épais de la mêlée se tenait Matto-Sih, l'Ogellallah.

Il faisait tournoyer son arme autour de sa tête, l'abaissait ensuite avec une force décuplée par la rage. Il se précipita sur l'Apatsche qui l'attendait de pied ferme. Winnetou para adroitement les coups et voulut riposter, mais il se sentit saisi par derrière et maîtrisé, deux Ogellallahs s'étaient jetés sur lui. Deadly-gun avait vu son ami en danger. Abattant les Indiens comme des brins d'herbe, il bondit entre les deux adversaires et, saisissant de ses poings puissants le Peau-Rouge par la taille, il le souleva en l'air et le précipita à terre avec une telle force qu'il lui cassa la colonne vertébrale. Puis, s'agenouillant sur l'homme évanoui, il l'acheva d'un coup de son bowie.

A cette vue, les Ogellallahs poussèrent des hurlements de désespoir et prirent la fuite.

La victoire fut complète et le petit nombre d'ennemis qui avaient échappé à la mort ou aux blessures s'étaient empressés de s'éloigner.

A l'ouest, on apercevait à l'horizon la lumière puissante de la machine qui se rapprochait. Le chauffeur, ayant vu les feux, avait mis le train en marche.

Le train s'arrêta à l'endroit où les rails avaient été enlevés.

« Tonnerre ! monsieur, cria le chauffeur en sautant sur le ballast, il y a eu de l'ouvrage ici. Cela a été une vraie boucherie. »

Dick Hammerdull, pour le rejoindre, dut passer devant les deux Allemands, qui se reposaient ensemble des fatigues de la bataille. Il les entendit se dire en français : « Aussi vrai que je m'appelle Marc Létrier, capitaine, nous avons vu un massacre comme on peut en voir seulement dans cet Ouest sauvage ! »

Dick était trop occupé pour attacher dans le moment quelque importance à ces paroles.

En revenant vers le train avec le scalp d'un ennemi, il aperçut Deadly-gun tout près des deux hommes.

« Dick, l'interpella le colonel, n'est-il pas vrai que tu as rencontré ces deux hommes chez maître Winklay ?

— Mais oui, colonel.

— Ils se sont bien comportés et t'ont fait honneur. Mais comment se fait-il que tu les aies amenés ? Tu sais bien que je n'aime pas beaucoup les nouveaux visages parmi nous.

— Absolument, monsieur, mais l'un d'eux, qui s'appelle Heinrich Mertens, prétend que vous êtes son oncle. »

Le célèbre trappeur s'approcha des Allemands :

« Vous êtes de Germanie, me dit-on ?

— Oui, répondit Mertens.

— Que cherchez-vous dans la prairie ?

— Mon oncle, comment peux-tu le demander ? » demanda l'homme en allemand.

Deadly-gun fit un pas en arrière :

« Oncle ? Je ne connais aucun parent du nom de Mertens, affirma-t-il étonné.

— C'est juste ; mais j'ai pris ce nom, ne sachant pas si celui de Thieme te conviendrait. Il s'agit d'argent, de beaucoup d'argent comme tu l'as écrit. Il faut de la


Deadly-gun souleva le Peau-Rouge par la taille.


« Nous avons vu un massacre comme on peut en voir seulement dans cet Ouest sauvage. »


« Tu sais que je n'aime pas beaucoup les nouveaux visages. »

prudence, et c'est pourquoi j'ai pris un autre nom.

— Thieme... Est-ce possible que ce soit toi, Henri ?

— Non seulement possible, mais sûr. Voilà la lettre dans laquelle tu m'as écrit de venir. Tu pourras lire les autres papiers demain. »

Il retira des profondeurs de sa veste un papier soigneusement conservé qu'il lui tendit. Le vieux chasseur y jeta un coup d'œil à la lueur des feux, puis, attirant son neveu sur sa poitrine :

« C'est bien vrai, s'écria-t-il. Dieu soit béni de m'avoir donné la joie de voir un des miens ! Comment va ton père ? Pourquoi ne m'a-t-il pas écrit ? Je lui avais pourtant donné mon adresse à Omaha.

— Oui, mais comme tu parlais en même temps de ta marche vers Fort-Gibson et de la maison de l'Irlandais Winklay, nous avons craint que tu sois déjà parti, et pensé qu'il valait mieux que je te remette moi-même, en route, la lettre de mon père. Je le ferai demain, au grand jour.

— Eh bien ! je suis enchanté que tu te sois rendu si promptement à mon invitation. J'ai trouvé dans les montagnes de Big-Horn de l'or que je veux vous donner, car je n'en ai

aucun besoin. Il constituera une fortune pour vous, et j'espère qu'il contribuera à votre bonheur. Mais tu n'es pas venu seul. Qui est donc ton compagnon ?

— Un Allemand aussi. Il s'appelle Peter Wolf et désirait beaucoup venir dans l'Ouest, c'est pourquoi je l'ai amené.

— Bien. Nous reparlerons plus tard de tout cela, cher Henri, nous n'en avons pas le temps maintenant. Tu vois que j'ai autre chose à faire. »

En effet, la voix du mécanicien l'appelait pour le départ, car il fallait rattraper le temps perdu par cet arrêt inattendu.

Deadly-gun monta un des chevaux pris à l'ennemi et l'on se mit en route.

Tandis que le colonel s'entretenait avec son neveu, Hammerdull s'était tenu non loin d'eux et avait entendu presque toute la conversation. Dès qu'il vit le neveu s'éloigner de l'oncle, il s'approcha de ce dernier et lui dit à voix basse :

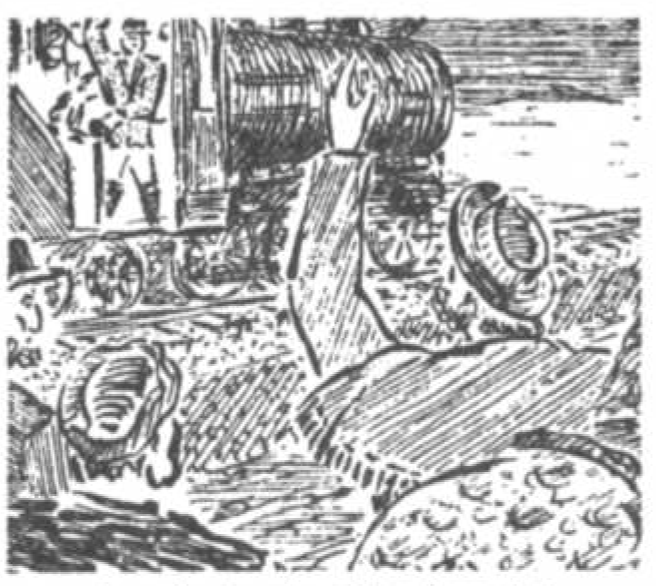
« Si cela ne vous contrarie pas, je voudrais bien vous dire quelque chose, monsieur, quelque chose que vous allez certainement croire une bêtise. Il s'agit des deux hommes qui prétendent être natifs de Germanie, mais je crois qu'ils ne le sont pas.



« Voilà la lettre dans laquelle tu m'as écrit de venir. »



Le vieux chasseur attira son neveu sur sa poitrine.



La voix du mécanicien l'appelait pour le départ.

— Stupidité ! Mon neveu est Allemand, je le sais bien tout de même.

— Oui, si c'est vraiment votre neveu.

— En doutes-tu ?

— Dites-moi, est-il capitaine ?

— Non.

— L'autre l'a pourtant appelé ainsi.

— Vraiment ! que dis-tu là ?

— Oui, il l'a appelé capitaine. Je l'ai entendu de mes deux oreilles ; ils parlaient même en français.

— Français ? dit le colonel surpris. Ce serait vraiment extraordinaire !

— Je ne l'ai pas trouvé extraordinaire au premier abord. C'est seulement quand j'ai entendu qu'il s'agissait de votre or, alors ça m'est revenu à l'esprit. Pourquoi l'autre s'est-il donné à nous comme Peter Wolf, et à Henri Mertens comme Marc Létrier ?

— Se désignait-il lui-même par ce nom ?

— Oui, je passais devant eux et l'entendis, bien que ce fût en français. Quand cela me revint à l'esprit, je fus pris de soupçons. »

Ils interrompirent leur conversation à l'approche de Mertens. Hammerdull s'éloigna d'eux et alla retrouver le long Pitt, près duquel il se sentait toujours mieux que partout ailleurs.

Environ deux heures après avoir quitté la voie ferrée, ils arrivèrent en un lieu favorable pour camper.

Il y avait de l'herbe pour les chevaux, de l'eau pour les hommes et les animaux, et des fourrés assez épais pour servir d'abri.

Mertens n'avait pu de tout l'après-midi parler en aparté avec Wolf. Au moment de dormir, il se coucha avec son ami un peu à l'écart, sans se douter que quelqu'un le remarquait. Croyant leurs compagnons endormis, Mertens commença :

« Tout va bien jusqu'ici. Deadly-gun me croit son neveu. Si seulement nous pouvions avoir l'argent ! Alors, en route pour San Francisco, où l'*Horrible* doit être à l'ancre. Nous reprendrions notre beau navire et nos exploits de pirates. Ah ! si le colonel savait comme il m'a été facile, sous le nom de vicomte de Brétigny, de dépouiller son frère de ses richesses ! Et comme son neveu m'a glissé dans les doigts à New-York, juste au moment où Clairon, cette épouse de Satan, filait avec notre argent ! Elle me tombera bien un jour sous la patte. Le vieux trappeur n'est pas non plus un mauvais morceau, il faut qu'il nous rapporte ce que miss

Amiral nous a pris et j'espère même plus.

— Vous avez quand même fait y une grosse faute, capitaine.

— Laquelle ?

— Vous auriez dû refroidir le neveu (le tuer, en terme d'argot).

— Ça a été certes une faiblesse de ma part ; mais il était si sincère et si confiant !

— A votre place, je l'aurais mis hors d'état de nuire.

— Il y est.

— Il se sera mis sûrement à votre poursuite.

— Non, il est nouveau venu dans le pays ; il y est totalement inconnu et, ce qui est capital, n'a plus un centime sur lui. Il est donc isolé et plus abandonné qu'un orphelin et ne peut ni me suivre ni nous nuire de quelque manière que ce soit... mais chut ! Il y a quelqu'un derrière nous dans le buisson. »

Ils écoutèrent un moment et entendirent comme un léger frôlement qui s'éloignait.

« Au diable ! on nous a épiés, chuchota Mertens à l'oreille de son compagnon.

— On le dirait, mais qui donc ?

— Ou Deadly-gun lui-même, ou un autre. Je vais m'en rendre compte immédiatement, je vais me glisser auprès de Deadly-gun. S'il n'est plus à la même place, c'est lui.

— Et si c'est un autre ?

— Il aura été trouver Deadly-gun pour lui dire ce qu'il a entendu. Dans les deux cas, je m'arrangerai pour savoir ce que je veux savoir... Reste tranquille et attends mon retour. »

Il s'allongea dans l'herbe et se glissa sans bruit près de l'endroit où le colonel s'était couché. Celui-ci n'avait pas bougé, mais voilà que de l'autre côté arriva tout à coup à pas de loup Dick Hammerdull qui, se penchant sur lui, le réveilla en disant :

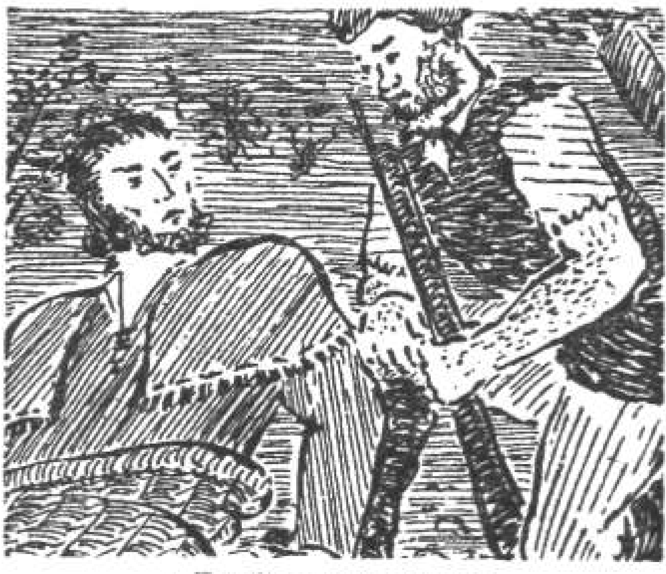
« Éveillez-vous, colonel, mais ne faites pas de bruit surtout. »

Aussi bas que ces mots aient été dits, Mertens les entendit et prêta l'oreille.

« Qu'y a-t-il ? que se passe-t-il ? demanda Deadly-gun.

— Plus bas, afin qu'on ne vous entende pas là-bas. Je vous avais dit que je surveillerais Heinrich Mertens et Peter Wolf. Eh bien ! j'ai remarqué ce soir qu'ils s'étaient couchés à l'écart. Je réussis à les approcher de si près que ma tête était presque entre leurs têtes et que je pus les entendre chuchoter. J'ai entendu que ce Mertens n'était


Mertens se coucha avec son ami un peu à l'écart.


« Eveillez-vous, colonel, mais ne faites pas de bruit surtout. »


Ils sautèrent en selle et lancèrent leurs montures.

point votre neveu, mais capitaine de pirates, et que l'autre s'appelle Marc Létrier... »

Mertens ne voulut pas et n'eu pas besoin d'en entendre plus long il en savait assez et revint en hâte vers son compagnon.

« Nous sommes trahis, lui dit-il haletant, prends ton fusil et vite aux chevaux, mais sans bruit. »

Ils s'enfuirent à travers les buissons, prirent leurs chevaux et les emmenèrent aussi lentement que possible pour empêcher leurs sabots de résonner. Quand ils furent assez éloignés pour se sentir en sécurité, ils sautèrent en selle et lancèrent leurs montures.

Et voilà que derrière eux ils entendirent le bruit d'un galop. Mertens éperonna son cheval, mais une forme surgit tout à coup à quelques pas de lui. C'était l'Apatsche, le lasso en main. Un sifflement de lanière dans l'air, une secousse terrible, et cheval et cavalier roulèrent à terre.

Un cri retentit derrière eux. Le vieux coursier de Hammerdull avait fait largement son devoir et son maître avait déjà sauté sur Peter Wolf étendu à terre et lui liait les bras. Deadly-gun et Pitt Holbers, confiants dans l'habileté des deux poursuivants, les avait suivis

lentement de loin. Quand ils les rejoignirent, les deux Allemands étaient déjà ligotés.

« Monsieur le vicomte et capitaine, vous êtes un mauvais cavalier, lui dit le trappeur. Ne recommencez pas ce petit jeu si vous ne voulez pas avoir affaire non aux lassos, mais à nos carabines. Vous avez avoué votre culpabilité par votre fuite. Vous saurez comment un trappeur punit. Dick Hammerdull et Pitt Holbers, je vous remets ces deux hommes. Prenez-leur d'abord tous les papiers et pièces justificatives de mon neveu. Bonne nuit, la route est encore longue et les Indiens peuvent encore nous donner assez de besogne. Le sommeil nous est nécessaire. »



Un sifflement de lanière dans l'air, une secousse terrible.



« M. le Vicomte et capitaine, vous êtes un mauvais cavalier. »

CHAPITRE IV

LA CHASSE

« La mère Dodd d'Hobboken ! » Ce nom sonne délicieusement, comme quelque chose de la patrie, aux oreilles des marins de toutes nations qui ont jeté l'ancre une fois devant New-York. Il n'y a qu'une mère Dodd au monde,



« Dick Hammerdull et Pitt Holbers, je vous remets ces deux hommes. »

Elle a une conception stricte des convenances et veille à la bonne renommée de sa maison d'une manière aussi brutale qu'efficace ; aussi plus d'un vieux marin têtu a fait l'expérience de la solidité de ses poings et de la force de ses gros bras. Quand un individu ne lui plaît pas, elle le prend au collet et le dépose dans la rue aussi rapidement qu'une locomotive. Celui qui a eu au contraire la chance de gagner sa confiance peut compter sous tous rapports sur sa protection et son assistance et ne sera jamais abandonné par elle dans le besoin.

Elle sert elle-même ses préférés, les autres ont affaire au personnel domestique.

Plusieurs voiliers et vapeurs avaient justement jeté l'ancre ce jour-là et la maison basse était pleine de clients. La mère Dodd, adossée au comptoir, les poings sur les hanches, dirigeait son personnel de l'œil et du doigt, et au besoin par un ordre bref, ici et là, à la manière d'un général.

La porte s'ouvrit et un jeune homme entra. Malgré ses vêtements râpés, il donnait l'impression d'appartenir à un autre milieu que celui des matelots et d'une auberge. Il semblait très abattu comme par la maladie ou les soucis. Il se dis posait à s'asseoir non loin de la porte, quand la voix de l'hôtesse retentit :

« Bonsoir, maître Thieme ! Ne voulez-vous pas entrer dans la petite salle ? »

Prenant les devants, elle le conduisit dans l'arrière-pièce où il n'y avait encore personne.

« Une bouteille de porto, n'est-ce pas, monsieur ? »

Et avant que le jeune homme ait eu le temps de répondre, elle était partie et revenue avec la bouteille.

« Vous avez déjà meilleure mine aujourd'hui, monsieur, vous serez bientôt assez remis pour entreprendre votre voyage.

— Il m'a fallu travailler, et beaucoup, mère Dodd. Je ne voulais pas revenir avant de pouvoir payer ma dette. »

Il plongea la main dans sa poche, mais elle lui retint le bras.

« Voulez-vous être franc pour une fois, monsieur Thieme ? Avez-vous tellement gagné dans ces quelques jours que l'argent vous pèse ?

— Hum ! pas précisément. Pourtant je voudrais...

— Je sais, je sais, vous me paierez, j'en suis sûre, mais je ne veux pas de votre argent pour le moment ; plus tard je vous y ferai

penser. Ne voulez-vous donc plus aller dans l'Ouest ?

— Eh ! oui, mère Dodd, si je pouvais aller chercher mon oncle dans ce lointain Ouest, ce serait la fin de mes misères ; mais je ne puis vraiment pas.

— Combien vous faut-il en tout ?

— Cinquante dollars.

— Maître Thieme, êtes-vous redevenu assez fort pour pouvoir vous mettre en route ? C'est là le point capital.

— Oui.

— Eh bien ! vous aurez l'argent, et de moi encore, et ce soir même.

— Mère Dodd, je ne vous ai pas dit cela pour...

— Je sais, monsieur, je sais bien. Je vous connais exactement, vous et votre passé. Le bon Dieu n'abandonne jamais ceux qui ne craignent pas leurs peines, rappelez-vous. Et maintenant, buvez et laissez-moi aller voir un peu ce qui se passe de l'autre côté. »

Elle retourna dans la grande salle juste à temps pour l'arrivée d'un homme à la vue duquel ses traits s'illuminèrent de joie.

De taille imposante, large et particulièrement bien musclé, il portait sur sa tête rasée un chapeau dont les bords immenses retombaient en arrière sur la nuque, mais étaient un peu échancrés en avant au-dessus du visage. Il portait une blouse en forme de sac dont les manches arrivaient seulement jusqu'au coude et laissaient apercevoir les avant-bras hâlés qui émergeaient d'une chemise très blanche, enfin deux mains qui semblaient appartenir à quelque gigantesque antédiluvien. Le pantalon d'étoffe qui recouvrait ses jambes était également fort large et laissait apercevoir deux bottes taillées certainement, en raison de leurs dimensions, dans une peau d'éléphant.

Les jambes largement écartées, il marchait à travers tables et chaises comme sur un bateau en tangage et en roulis.

« Mère Dodd, cria-t-il en tendant les bras vers l'hôtesse, me voilà revenu. Comment allez-vous, mon bijou ?...

— Peter ! En vérité, c'est Peter Polter qui me...

— Assurément, Peter Polter de Langendorf, jadis quartier-maître sur le cuirassé *Nelson* (de Sa Majesté britannique), puis timonier sur le garde-côte américain *Swallow*, et maintenant... Holà ! mère Dodd, laissez-moi vous embrasser. »


La mère Dodd, adossée au comptoir, dirigeait son personnel.


Elle était partie et revenue avec la bouteille.


« Mère Dodd, » cria-t-il en tendant les bras vers l'hôtesse.

Et, l'attirant à lui, il déposa sur ses joues bien rondes un baiser sonore.

« Tu es bien toujours le même, Peter ! Toujours content du vent et...

— Toujours altéré devant un verre. Apporte-moi quelque chose à mon goût, car avant de te raconter quelque chose, il faut d'abord laver l'écoutille. »

Il entra dans l'arrière-salle. Alors seulement l'hôtesse s'aperçut qu'il n'était pas venu seul. Il était accompagné d'un individu qui sentait son gentilhomme d'une lieue et l'on se demandait comment un vieux bonhomme du Sud-Ouest avait pu venir en compagnie si distinguée. La mère Dodd ne tarda pas à revenir. Elle apportait la boisson demandée et plaça en même temps trois verres sur la table.

« Un pour moi, expliqua-t-elle. Car il va de soi que je boive à la bienvenue de mon cher convive.

— Naturellement, chère vieille frégate. Mais écoute, il s'agit d'abord de se conduire en gentilhomme pour te présenter ici maître Treskow, qui est un diablement bon ami pour moi. » Elle fît sa plus belle révérence.

« Nous nous sommes rencontrés, continua le marin, chez mon frère, qui avait jeté l'ancre dans la

maison d'un joaillier Thieme. Mais...

— Thieme !... un joaillier ? Serait-ce possible !

— Pourquoi ? demanda Treskow, prenant part à la conversation pour la première fois.

— Voyez-vous, monsieur, ce jeune homme là-bas ? »

Et, se penchant vers Treskow, la mère Dodd lui parla à voix basse.

Treskow se leva aussitôt et se dirigea vers la table à laquelle le jeune Thieme était assis.

« Pardonnez-moi, monsieur, lui dit-il en allemand, si je me permets de vous adresser la parole.

— Vous désirez ? répliqua Thieme en se levant à son tour.

— Ni plus ni moins que vôtre compagnie. Auriez-vous la bonté de prendre place avec nous ?

— A quelle circonstance dois-je le plaisir de cette invitation ?

— A une circonstance qui vous touche de près. Mon nom est Treskow, je suis détective et... Installons-nous d'abord. »

Thieme était tout oreilles.

« Vous savez déjà l'attentat suivi de vol dont votre père a été la victime ? Or, je suis justement envoyé ici, comme policier, au sujet de cette affaire. Écoutez. »



« Thieme !... un joaillier ? serait-ce possible ? »



Se penchant vers Treskow, la mère Dodd lui parla à voix basse.



« Vous désirez ? » répliqua Thieme en se levant à son tour.

Thieme, en proie à une surexcitation bien compréhensible, apprit pour la première fois, de source sûre, les détails du crime. A cette époque, Peter Polter était en visite chez son frère, qui était lui-même employé chez Thieme. Le bonhomme, qui avait parcouru le monde entier, avait été aussitôt d'accord avec Treskow sur ce point que les meurtriers avaient dû fuir en Amérique.

« Je peux même vous montrer une photographie du vicomte de Brétigny, ajouta le détective.

— C'est lui ! c'est lui ! La photographie est parfaite, » s'écria le jeune Thieme en épongeant son front couvert de sueur.

Le détective sursauta :

« Est-il donc venu ici ? Racontez- moi cela, monsieur Thieme, à votre tour.

— Voilà. J'étais depuis quelques semaines à New-York. Comme je me disposais à partir dans l'Ouest à la recherche de mon oncle, je fis la connaissance de deux individus qui me dirent s'appeler Heinrich Mertens et Peter Wolf. Ils arrivaient d'Europe et apportaient des nouvelles toutes fraîches de ma chère patrie. Lorsqu'ils apprirent mon nom, ils m'annoncèrent l'assassinat de mon père. Mertens n'était autre que le chevalier de Brétigny et Peter Wolf devait être le chevalier de Saccard ou son domestique. Vous ne m'avez pas encore dit son nom.

— Marc Létrier ! intervint l'hôtesse. Le venimeux Marc, qui faisait voile avec le capitaine Caïman, comme se le racontent les matelots qui viennent chez moi.

— Tonnerre de Brest ! mère Dodd, vieille sirène ! s'écria à son tour Peter Polter. C'est lui ; mais je n'y avais pas encore pensé !

— Qui ? demandèrent à la fois Treskow et Thieme.

— Avez-vous jamais entendu parler du capitaine Caïman ? répliqua l'hôtelière :

« C'est un Français qui doit s'appeler Camain, d'où l'on a fait caïman en intervertissant l'ordre des lettres. Aucun autre capitaine ne pouvait rivaliser avec lui, grâce à la supériorité de son navire l'*Horrible*. Son maître voilier était miss Amiral, un diable dans un corps de femme. Le père de celle-ci venait de mourir et elle avait hérité un plein sac d'écus. Ils avaient compris qu'à eux deux ils pourraient commander un bateau-pirate et résolurent d'en acheter un en commun pour faire le commerce des nègres et s'emparer à

l'occasion de ce qui leur tomberait sous la main. Satan leur procura l'*Horrible,* qui devint par la suite si tristement célèbre. Leurs affaires prospérèrent et leur apportèrent des revenus considérables. Au début, le bateau-pirate avait deux capitaines, parce que miss Amiral se trouvait égale à son compagnon. Mais celui-ci lui prouva peu à peu sa supériorité et elle dut se contenter de la seconde place. Cette humiliation, comme elle l'appelait, elle la fit payer à ses subordonnés, envers qui elle se conduisait comme un monstre. Le « chat à neuf queues » fut maître à bord, et qui osait résister à un ordre était aussitôt assommé et jeté à la mer.

— Et ce sont justement ces trois-là : le capitaine Caïman, miss Amiral et le venimeux Marc qui n'ont pas été pris, dit Treskow soucieux. Monsieur Thieme, voudriez-vous bien continuer votre récit ?

— Volontiers. Je m'attachai sans méfiance à mes soi-disant compatriotes et leur parlai de mon voyage projeté à la recherche de mon oncle. Je confiai même à Mertens certaines de mes affaires personnelles et de celles de mon père... Mon père n'a pas toujours été l'homme riche qu'il était au moment du crime. Il était né de parents très pauvres, qui purent subvenir à l'existence de leurs deux enfants seulement jusqu'à leur apprentissage. Mon père, selon ses goûts, se fit joaillier, tandis que son frère, devint forestier. Vint alors cette époque d'effervescence qui força plus d'un citoyen à s'enfuir au delà des mers. Mon oncle, pris dans le tourbillon, dut quitter sa place et son pays et disparut. Après quelques années seulement, il se risqua à nous écrire qu'il était en Amérique, où il s'était joint, à titre de tireur, à une bande de chasseurs de fourrures. Il nous envoyait des sommes de plus en plus considérables et nous en expliqua un jour la cause. Il avait fait la connaissance d'un chef indien du nom d'Intschu tschuna, de quelle manière...

— Intschu tschuna ! s'écria Peter Polter. Mille tonnerres de Brest ! c'est le chef des Apatsches que j'ai rencontré chez Deadly-gun, quand j'ai navigué jadis dans l'Ouest pour faire connaissance de la vieille prairie dont j'avais tant entendu parler.

— Deadly-gun, dit Thieme surpris à son tour, vous le connaissez ?

— Si je le connais, je comprends ! Lui, Dick Hammerdull, et


« C'est lui ! C'est lui !
la photographie est parfaite. »


« Tonnerre de Brest mère Dodd ! »
s'écria à son tour Peter Polder.


« Hourra ! jeune homme !
Donnez-moi vos dix doigts que je les serre. »

Pitt Holbers, et Ben Cunning, et tous ceux qui vivent dans le Hide-spot, comme le quartier-maître dans sa cabine.

— Quelle rencontre ! Deadly-gun est le surnom qui a été donné à mon oncle pour la sûreté de son coup de fusil.

— Votre oncle ? Hourra ! jeune homme, donnez-moi vos dix doigts que je les serre.

— Que vouliez-vous dire tout à l'heure avec votre Hide-spot ?

— C'est une cachette que les vieux chasseurs ont organisée, pour n'être pas mordus par les Peaux-Rouges, une cachette où l'on est en sûreté autant que dans le sein d'Abraham.

— Et vous savez où elle se trouve ?

— Hum ! voilà qui est difficile à expliquer.

— Bon, nous en reparlerons. Mais revenons à mon récit. Cet Intschu tschuna avait donc montré à mon oncle, dans la montagne, un endroit où il devait y avoir une quantité d'or considérable, à en juger par les sommes de plus en plus importantes qu'il nous envoyait. Nos affaires prirent par suite un essor gigantesque. Peu avant le crime, une lettre de mon oncle m'avait invité à lui rendre visite. Il désirait vivement connaître un de ses parents, étant

lui-même trop accoutumé à la vie. de l'Ouest pour se décider à l'abandonner. J'étais suffisamment âgé maintenant pour entreprendre ce voyage et recevrais de lui une grosse somme d'argent. Pour le retrouver, je n'aurais qu'à remonter l'Arkansas jusque derrière Fort-Gibson, où je devrais aller chez un certain Winklay...

— Maître Thieme, pourquoi êtes-vous encore à quai au lieu d'avoir fait voile sur ce vieil Arkansas ?

— Parce que... il faut que j'en revienne au vicomte de Brétigny. Il me demanda si mon oncle me connaissait personnellement ou si j'avais ce qu'il fallait pour lui prouver mon identité. Je lui exhibai mon passeport et la lettre de mon oncle que je portais sur moi. Le jour suivant, au cours d'une promenade, les deux scélérats m'attaquèrent par derrière et me volèrent mes papiers, mon argent et tout ce que j'avais de quelque valeur sur moi. Ils me laissèrent à demi mort et disparurent. J'ai dû garder longtemps le lit à cause de mes blessures et puis reprendre seulement aujourd'hui mes projets de voyage.

— Vous avez toutefois porté plainte ? demanda Treskow.

— Assurément, mais quelques



« Les deux scélérats m'attaquèrent par derrière. »



« De tout cœur, » répondit le jeune homme avec un soupir de contentement.



Mère Dodd prit à part le capitaine du Léviathan.

jours après et bien en vain. Comme je portais tout mon avoir sur moi au moment où je fus assailli, je n'ai plus un sou, et sans la bonne mère Dodd...

— Quoi qu'il en soit, interrompit Treskow, le plus pressé pour nous est de remonter l'Arkansas vers Hide-spot, dont nous a parlé le marin. Je suis convaincu d'y trouver deux des criminels. Maître Thieme, vous serez des nôtres ?

— De tout cœur, » répondit le jeune homme avec un soupir de contentement.

Pendant ce temps, les clients arrivaient et parmi eux le capitaine du *Levialhan.* Mère Dodd le prit à part et parvint à obtenir une infraction au règlement en faveur de ses trois protégés, qu'il consentit à emmener à la Nouvelle-Orléans.

Ils partirent après avoir pris affectueusement congé de l'hôtelière. A la pointe du jour, le vapeur quittait le port et eut bientôt pris le large.

CHAPITRE V

BEN CUNNING

Ils remontèrent l'Arkansas sur un bateau plus petit jusqu'à Fort-Gibson, où ils s'achetèrent trois bons chevaux et la quantité de munitions et de provisions qui leur était nécessaire. Puis ils chevauchèrent plusieurs jours le long du fleuve pour atteindre la petite colonie où maître Winklay avait installé son magasin et son auberge. Peter Polter se fit reconnaître de Winklay, obtint de lui les renseignements nécessaires et les trois cavaliers se remirent en route sous la conduite de son vieil ami Ben Cunning qui, par bonheur, s'était trouvé là juste à point.

Quand les quatre hommes arrivèrent sur le lieu du combat, les cadavres avaient déjà été à moitié dévorés par les oiseaux et les loups. Les trains avaient passé sans que les voyageurs s'en soient aperçus. Ben Cunning examina la scène dans ses moindres détails.

« Voilà, dit-il enfin, un endroit où s'est livré un combat terrible. Regardez ces rails, ils ont été remis en place. Les coquins rouges ont voulu attaquer le train et en on été

empêchés par les blancs. C'étaient des Ogellallahs, comme l'indique leur tatouage. Quant à ces crânes fendus, un seul homme est capable de donner des coups pareils, c'est Deadly-gun ! Dick Hammerdull y était et Pitt Holbers aussi. Ils se sont tenus ici dos à dos, comme d'habitude, car voici l'empreinte de leurs pas creusée dans la terre. Là-bas on a allumé des feux, plus loin les Indiens avaient attaché leurs chevaux, voyez-vous les trous dans le sol. Et ici, venez voir, c'est d'ici que part la trace des blancs. Suivons-la. »

Deux heures plus tard, ils atteignaient, en effet, le campement des blancs, que Ben Cunning inspecta avec soin. Tout à coup, il s'écria :

« Voyez, en voilà deux qui se sont sauvés et qui ont été poursuivis. »

Et, marchant devant son cheval, il suivit les empreintes que Mertens et Wolf, en fuyant, avaient imprimées si profondément dans la terre, et qui étaient maintenant à peine visibles.

« Halo ! cela s'arrête ici. Ici on s'est emparé des chevaux et, voyez-vous, messieurs, les deux blancs n'étaient pas suivis par un rouge, mais par trois blancs et un rouge. »

Chacun fut fort étonné de l'assurance et de l'habileté avec lesquelles le petit chasseur pouvait se débrouiller au milieu de ces empreintes entrecroisées et déjà à moitié effacées, et tous trois se mirent à trotter courageusement derrière le petit homme.

Après beaucoup de difficultés pour traverser l'épaisseur des fourrés, ils arrivèrent à une petite clairière bien dissimulée où ils attachèrent leurs chevaux.

Les fourrés avaient disparu et seuls les troncs gigantesques s'élevaient comme les piliers d'une puissante coupole au toit verdâtre soutenant les cimes. Les quatre hommes rampaient à plat ventre d'un arbre à l'autre, et s'abritaient derrière les troncs jusqu'à ce qu'ils eussent la conviction de n'avoir pas été aperçus et de n'avoir rien à redouter de leur voisinage immédiat.

Ils arrivèrent enfin au bord d'un de ces longs ravins étroits et escarpés qui se présentent souvent dans les forêts vierges les plus épaisses. Cunning avança la tête avec précaution et regarda en bas. Juste au-dessous d'eux, à une profondeur de quinze mètres environ, brûlait un feu autour duquel trente Peaux-Rouges et blancs étaient assis, tandis que, sur le coté,


« Voyez, en voilà deux qui se sont sauvés et qui ont été poursuivis. »


Tous trois se mirent à trotter courageusement derrière le petit homme.


Cunning avança la tête avec précaution et regarda en bas.

gardés par leurs regards perçants, trois hommes étaient étendus, pieds et poings liés.

« Enfin, nous les avons ! dit le petit trappeur. Et ils ne se doutent pas d'être si bien épiés d'en haut. Ha ! ha ! ha ! Mais quels sont ces trois hommes là-bas ? Avancez un peu, messieurs, jusqu'à ces massifs de fougères, de là nous pourrons voir les visages. »

S'étant dissimulés dans l'épaisseur des fougères, ils purent regarder sans être vus.

« Ah ! diable ! murmura Cunning après avoir jeté un coup d'œil en bas, c'est le colonel avec Pitt Holbers et Dick Hammerdull qu'ils ont assaillis et faits prisonniers.

— Le colonel ? demanda le pilote en enfonçant sa tête entre les larges feuilles. Ciel ! en vérité ? Faut-il que je saute en bas pour le repêcher à l'aide de mes poings, Ben ?

— Attends encore un peu, mon vieux, il faut d'abord voir ce qui va se passer. Ne devines-tu pas que les coquins se sont réunis pour délibérer sur le sort des prisonniers ? C'est le chasseur à barbe noire qui est le président. Pour que les Ogellallahs supportent cela, il faut que leur chef soit tombé à l'affaire du

chemin de fer. Regardez, ils ont fini, le guide se lève. »

En effet, un des chasseurs blancs, le chef, selon toute apparence, s'était dirigé vers les prisonniers. Il coupa les liens qui attachaient leurs pieds et leur fit signe de se lever, puis il leur dit d'un ton autoritaire :

« Écoutez ce que nous avons décidé à votre sujet. Vous, vous êtes Deadly-gun, le chef des chasseurs qui a son campement caché dans la forêt. »

Le colonel fit un signe affirmatif.

« Eh bien ! écoutez ce que j'ai à vous dire. Les hommes rouges demandent votre mort. Je la leur ai promise, mais ils ne comprennent pas assez l'anglais pour suivre cette conversation, je vais donc vous faire une proposition :

« Conduisez-nous dans votre Hide-spot, donnez-nous l'or et les peaux, et vous êtes libres.

— Est-ce tout ce que vous demandez ?

— Tout. Décidez rapidement.

— Vous me semblez avoir entendu parler bien peu de Deadly-gun, maître, pour me faire une proposition aussi stupide. Vous vous êtes allié à ces coquins de Peaux-Rouges, que vous surpassez encore en scélératesse, pour l'amour de mon or.



« Attends un peu, mon vieux, il faut d'abord voir ce qui va se passer. »



Il coupa les liens qui attachaient leurs pieds et leur fit signe de se lever.



« Est-ce tout ce que vous demandez ? »

Un blanc allié à des rouges contre des blancs ! Quelle honte ! Pensez-vous que je sois assez niais pour croire que vous nous laisserez aller en liberté quand vous aurez ce que vous convoitez. »

Deadly avait probablement ses raisons pour parler d'une manière aussi téméraire. Son regard, tandis qu'il parlait, s'était levé jusqu'au haut du ravin, il l'avait mesuré d'un coup d'œil et un sourire imperceptible de satisfaction glissa sur ses lèvres.

Ce coup d'œil n'avait pas échappé à l'attention du policier Treskow ; il examina lui aussi l'endroit où le colonel avait fixé son regard et ne put retenir un sursaut :

« Regardez là-bas, dit-il à l'oreille de Ben Cunning qui était à côté de lui, je vois la tête d'un sauvage.

— Bonté divine ! dit le petit homme après avoir regardé dans la direction indiquée, c'est Winnetou, l'Apatsche ! Je me doutais bien qu'il avait dû être avec le colonel. Il n'a pas été fait prisonnier et l'a suivi pour le délivrer. Il faut que je lui fasse notre signal. »

Et appliquant une feuille contre ses lèvres, il fit entendre le chant du grillon d'Amérique. Ce bruit ne pouvait surprendre les ennemis habitués au cri fréquent de cet insecte.

Winnetou, par contre, lança un coup d'œil étonné du côté des deux hommes et disparut. Les trois chasseurs avaient aussi tendu l'oreille, mais sans se trahir par le moindre mouvement.

« Je dois vous remettre aux Indiens, reprenait à ce moment le chasseur, qui vous attacheront au poteau des supplices. Du diable si nous ne trouvons pas votre or et vos peaux. Donc, tâchez de réfléchir et répondez oui.

— Il n'y a pas de danger. Je ne veux rien, pas même la vie, d'un homme qui attaque ses frères par derrière pour les vendre aux ennemis, d'un homme qui s'est présenté à moi comme mon neveu et nous a attaqués ensuite. Vous êtes un coquin, maître, entendez-vous bien !

— Tenez votre langue, ou je vous l'arrache de mon couteau avant de vous livrer aux Peaux-Rouges.

— Prouvez que vous êtes meilleur que je ne prétends. Rendez-nous nos armes et laissez-nous combattre trois contre trente, si vous êtes courageux.

— Ce n'est pas nécessaire, nous n'avons pas besoin d'un combat pour vous faire rendre l'âme. Ne discutons pas le mot coquin, dites-

moi seulement si vous acceptez ou non ma proposition.

— Non.

— Et vous, les deux autres ?

— Hum ! répondit Dick Hammerdull avec un regard méprisant de ses petits yeux, que nous l'acceptions ou non, peu importe ! vous n'en retirerez rien de bon, croyez-moi. Si j'avais seulement les mains libres et le fusil au poing, je vous enverrais au diable. Qu'en penses-tu, Pitt Holbers, mon vieux raton ?

— Si tu penses, Dick, que tu doives l'y envoyer, je suis de ton avis.

— Bon, répondit le chasseur avec un éclair de colère dans les yeux, les Peaux-Rouges vous empaleront et vous rôtiront selon votre bon plaisir. »

Et il s'approcha des Indiens pour leur communiquer le résultat des négociations.

Pendant ce temps, à l'abri des buissons de fougères, une conversation extraordinairement véhémente se tenait à voix basse.

« Ainsi, celui qui parle en ce moment est notre colonel ? demandait Thieme à Ben Cunning.

— Oui, monsieur, votre oncle, si ce que vous m'avez raconté est vrai.

— C'est lui, je l'ai reconnu aussitôt, répondit Treskow. Regardez un peu ces gens, monsieur Thieme, ne sont-ce pas Mertens et Létrier ?

— Ce sont eux, il n'est pas permis d'en douter, et si près du but, ils vont nous échapper.

— Attendez un peu, reprit Cunning. Le colonel a compris mon signal et sait que le secours est proche. »

Un léger bruissement se fit entendre par derrière, et le corps souple de l'Apatsche se faufila au milieu d'eux.

« Winnetou a entendu le grillon et reconnu le visage de Ben, l'ami de son frère blanc. Il se glissera dans le ravin pour couper les liens de ses amis. Alors, que mes frères se précipitent en bas sur les chasseurs et les Ogellallahs et suivent ensuite Deadly-gun à son wigwam. »

Et il disparut aussi vite qu'il était apparu. Les hommes ne quittèrent plus du regard le camp ennemi et se tinrent prêts à l'attaque.

A ce moment, Mertens se relevait ainsi que tous les autres blancs et sauvages. Mais avant qu'il ait dit un mot, une forme sombre s'était précipitée à travers les épines et les buissons jusqu'au prisonnier.

C'était Winnetou. En trois coups, les liens de Deadly-gun furent tranchés, quatre coups de


« Regardez là-bas, je vois la tête d'un sauvage. »


« Rendez-nous nos armes et laissez-nous combattre trois contre trente. »


Le corps souple de l'Apatsche se faufila au milieu d'eux.

fusil furent tirés du haut du ravin, et quatre autres encore. Le colonel ne prit pas le temps de voir ce qui se passait, il arracha à l'Indien le plus proche son tomahawk et se précipita au milieu des ennemis épouvantés par cette mort inattendue.

« Venez, sus ! sus ! » criait-il d'une voix retentissante, tandis que Winnetou, à ses côtés, fauchait les Ogellallahs.

Treskow et Thieme, dès le début du combat, n'avaient d'yeux que pour Mertens et Wolf. Treskow avait préparé son lasso.

« Faites-en autant. Je prends le vicomte, chargez-vous du domestique. »

Et en un clin d'œil les deux aventuriers avaient été renversés, la corde au cou, sur le sol.

Après quelques instants de lutte, la victoire resta aux assaillants. Il fallait en profiter.

« En avant, tout le monde ; aux chevaux ! cria Deadly-gun. Il s'agit de les prendre aux gardiens à qui les Indiens les ont confiés. Que quelques hommes restent près des prisonniers. »

Et il partit, suivi de la majorité de ses compagnons. Treskow, Thieme et le pilote s'assirent auprès des prisonniers.

Leur situation n'était pas sans danger, car les fuyards pouvaient revenir d'un moment à l'autre et se cacher en lieu sûr pour tirer sur eux. Il n'en fut rien heureusement. Ils guettaient, l'oreille tendue, dans les ténèbres. Au silence qui avait suivi la bataille, succéda tout à coup un joyeux bruit de branches cassées et de feuilles froissées, c'étaient leurs amis qui revenaient amenant les chevaux dont ils avaient terrassé les gardiens. Ben Cunning avait retrouvé le sien et avait aussi ramené les leurs à ses camarades.


En trois coups, les liens de Deadly-gun furent tranchés.

« Pitt Holbers, mon vieux raton, s'écria Hammerdull avec ravissement, vois, j'ai retrouvé ma vieille bête.

— Hum ! si tu te figures que je peux la voir, je veux bien ; en tout cas, il s'en est fallu de peu qu'elle et toi ne vous retrouviez jamais.


« Venez, sus ! sus ! »
criait-il d'une voix retentissante.

— Que nous nous soyons retrouvés ou non, peu importe ! mais je voudrais bien savoir qui sont les hommes avec le petit Cunning, nous... Sapristi ! c'est le diable de pilote de Germanie qui a de si gros poings et peut boire en si grande quantité !

— Assurément, c'est moi, vieux tonneau de graisse. Tu me reconnais tout de même. Je suis revenu avec


« Henri, mon neveu,
sois mille fois le bienvenu. »

maître Treskow et maître Thieme, parce que...

— Maître Thieme ? demanda Deadly-gun avec empressement. Ah ! Pierre Polter, te voilà revenu en vérité. Que viens-tu faire dans la savane et qui est ton maître Thieme ?

— Cet homme-là, colonel, qui est venu avec maître Treskow pour chercher son oncle.

— Celui-ci ?... »

Il recula d'un pas, jeta un long regard pénétrant sur son neveu, puis lui tendit les bras en criant :

« Celui-ci n'est point un imposteur, oh ! non ; je connais ces traits. Henri, mon neveu, sois mille fois le bienvenu ! »

Les deux hommes se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, tandis que toute la bande les regardait en silence. Mais le colonel, qui ne craignait rien pour lui-même, fut rappelé à la réalité du danger par la présence du parent qui lui était cher.

S'arrachant de ses bras, il ordonna :

« Vite au Hide-spot, qui est tout près d'ici. Là, nous pourrons en sûreté célébrer notre victoire et la venue de mon neveu. »

Chacun d'eux prit par la bride autant de chevaux qu'il pouvait en conduire. On marcha d'abord entre les troncs géants et sous la voûte des branchages, puis à travers un dédale de sentiers qui formaient parmi les rochers un labyrinthe où seul un habitué pouvait se retrouver même en plein jour. Enfin, en suivant le cours d'un torrent, ils arrivèrent dans un cirque rocheux qui était la cachette de la société des trappeurs et des chercheurs d'or dont le colonel était le chef.

Plusieurs feux y étaient allumés, entourés d'un grand nombre d'hommes de l'Ouest appartenant à cette société.

CHAPITRE VI

LE COMPLOT

Un navire voguait sur la route d'Acapulco à San Francisco. C'était un trois-mâts puissant, effilé, qui portait en lettres d'or à sa proue comme à sa poupe le nom : l'*Horrible***.** L'uniforme de l'équipage indiquait qu'il appartenait à la flotte de guerre des États-Unis, tandis que certains détails de sa construction et de son gréement faisaient supposer qu'il n'avait

point été construit dans ce but.

A ce moment, le commandant se tenait debout sur la passerelle de quart et regardait un homme grimpé dans les haubans pour inspecter l'horizon à l'aide d'une longue vue.

« Eh bien ! James, l'as-tu ? demanda-t-il. Je serais pourtant curieux de voir le navire qui gagne de vitesse l'*Horrible.*

— Hum ! fit l'homme en descendant des haubans et remettant la longue-vue à l'officier, j'en connais un qui en est capable.

— Lequel ?

— Le *Swallow.*

— Oui, celui-là, mais pas d'autre. »

Et il se dirigea vers le gouvernail.

« Un bateau en vue ? demanda le timonier.

— Oui, derrière nous.

— Ne pourriez-vous pas ajouter un ris à la toile ?

— Ce n'est pas nécessaire, répondit le commandant, regardant à son tour avec la longue-vue. C'est un voilier remarquable, il nous rattrapera quand même.

— Bah ! je voudrais bien voir. »

Ce ne fut pas long, l'extrémité des mâts et l'élégante coque du navire étranger furent bientôt visibles à l'œil nu.

« C'est, dit le timonier, un navire juste comme le nôtre.

— Oui, un superbe navire. Comme il avance à toutes voiles ! L'homme qui le commande n'a pas l'air de donner un peu plus de prise au vent qu'il ne convient, car le gouvernail se soulève et la coque danse presque seulement sur sa proue.

— C'est un audacieux, car il suffirait d'une bourrasque à revers pour précipiter son bateau dans la mer. L'homme est un peu trop téméraire. Le voici qui hisse le pavillon. En vérité, c'est un américain. Vous voyez bien les étoiles et les bandes; il sera en cinq minutes à nos côtés.

— Ah ! ah ! il a six sabords de chaque côté, un pierrier en avant et quelque chose de semblable devant le gouvernail. Pouvez-vous le reconnaître ?

— Pas encore ; mais, si je ne me trompe, c'est le *Swallow*. Je suis monté à son bord à Hoboken et l'ai examiné dans ses moindres détails.

— Qui le commandait alors ?

— J'ai oublié le nom, c'était un vieux loup de mer, à moitié toqué, au nez rouge luisant de gin et de brandy. Mais je connaissais bien le pilote ; il s'appelait Peter Polter, un


Le commandant regardait un homme grimpé dans les haubans.


« C'est, dit le timonier, un navire juste comme le nôtre. »


Aussitôt les couleurs américaines flottèrent dans l'air.

garçon expérimenté à qui l'on pouvait se fier. Ne pouvez-vous pas lire le nom avec votre lunette, maintenant ?

— Oui, c'est bien le *Swallow.* Il semble vouloir nous parler. »

Et, montant sur la passerelle du commandant, il commanda :

« Holà ! les gars, aux vergues ! » Les hommes grimpèrent aux cordages.

« Hissez le pavillon ! »

Aussitôt les couleurs américaines flottèrent dans l'air.

«Empannez ! »

Les voiles s'abaissèrent et en même temps le coup de canon retentit par delà les flots.

Aussitôt le bateau se mit en position pour attendre le *Swallow.*

Un coup de canon fut aussi tiré à bord de ce dernier. Il arrivait à une vitesse vertigineuse. Au-dessous du baleston, une hirondelle bleue sculptée en plein bois étendait ses ailes pointues et dorées. On ne pouvait encore lire le nom du bateau. Il arrivait toutes voiles gonflées, penché de telle sorte que la pointe de ses vergues touchait presque l'eau, et pourtant avec une sûreté et une grâce qui faisaient honneur à son nom. A la hauteur de l'*Horrible* il laissa tomber sa toile, se redressa, et après quelques

oscillations s'arrêta sur les flots domptés.

« Ohé ! du bateau ! » cria le commandant de l'*Horrible,* sa main en porte-voix.

Il savait fort bien quel bateau était devant lui, mais devait se conformer aux usages.

« Le *Swallow,* lieutenant Walpole, de New-York, venant directement de la Nouvelle-Orléans, contournant par le cap Horn. Et vous ?

— *L'Horrible,* lieutenant Jenner, de Boston, en croisière dans ces eaux.

— J'en suis enchanté. J'ai quelque chose à vous remettre. Dois-je venir sur ma chaloupe ou me placer bord à bord contre vous ?

— Essayez, si vous le pouvez, lieutenant.

— Bah ! le *Swallow* a fait pire que cela. »

Il se retourna pour faire un geste aux siens. Le *Swallow* se recula légèrement, décrivit une légère courbe et vint se poster si près de l'autre navire, que son équipage aurait pu toucher les parois, manœuvre que seul un capitaine aussi capable qu'audacieux pouvait exécuter avec tant d'assurance par un vent pareil.

Tandis que les deux bateaux se balançaient mollement sur les mêmes



« Ohé » ! du bateau ! » cria le commandant de l'Horrible.



Max Walpole, d'un bond adroit, arrivait près du lieutenant.



« Connaissez-vous le conter u de cette dépêche ? » demanda-t-il.

vagues, Max Walpole, d'un bond adroit, arrivait près du lieutenant Jenner.

« Je suis chargé de vous remettre cette dépêche cachetée, monsieur, dit-il en échangeant une poignée de mains avec l'officier.

— Ah ! veuillez descendre dans ma cabine. Il faut bien que vous preniez quelque rafraîchissement à bord de l'*Horrible.*

— Je n'en ai guère le temps. Soyez assez aimable pour le faire monter. »

Jenner donna des ordres en conséquence et décacheta l'enveloppe.

« Connaissez-vous le contenu de cette dépêche ? demanda-t-il.

— Non, mais je m'en doute.

— Il m'est ordonné de rejoindre sur-le-champ San Francisco et dois vous en avertir. Je serais ravi, absolument ravi, monsieur, de pouvoir combattre l'adversaire avec un navire comme votre *Swallow.* Quel est actuellement le lieu de votre destination ?

— Également San Francisco, où je vais changer de commandement. Toutefois, je dois auparavant aller vers le Japon... A la santé de l'*Horrible !*

— A la santé du *Swallow !* »

Les deux hommes vidèrent leur verre et Walpole sauta de nouveau sur son bateau. Le *Swallow* s'écarta de l'*Horrible* et repartit aux acclamations des deux équipages. Il disparut à l'horizon empourpré avec la même vitesse qu'il était apparu. On eût dit qu'une fée était sortie des flots pour saluer le navire solitaire et était redescendue dans son royaume humide et mystérieux.

A son tour l'*Horrible* mit toutes voiles dehors pour reprendre, avec une vitesse plus grande, sa traversée interrompue. Il eut encore quelques jours à tenir la mer, puis il rencontra de nombreux navires se dirigeant vers le même but, et enfin il jeta l'ancre dans la baie de la Reine de l'Or !

Jenner se rendit sur-le-champ à bord d'un cuirassé tout proche, au commandant duquel était adressée une des dépêches qui lui avaient été confiées.

Les deux hommes descendirent dans la cabine, où ils engagèrent une conversation des plus cordiales.

« Vous allez avoir à rester ici quelque temps, dit enfin le commandant du cuirassé, permettez-moi de vous mettre en rapport avec quelques-unes de mes relations.

— Avec plaisir et reconnaissance.

— Je connais, par exemple, une

femme distinguée qui habite tout un étage d'une des plus jolies maisons. C'est la veuve d'un planteur de la Martinique, qui s'appelle Mme de Voulettre. Elle est de ces femmes qui restent éternellement jeunes parce que leur culture, leur esprit et leur amabilité ne sont point altérés par les ans. Elle mène grand train, paraît immensément riche, ne reçoit chez elle que les membres les plus distingués de l'aristocratie, de l'esprit, de l'argent et de la politique, et est d'autant plus attrayante pour nous qu'elle a fait de nombreux voyages en mer et acquis en navigation des connaissances que lui envierait plus d'un vieux loup de mer.

— Je suis vraiment curieux de faire sa connaissance.

— Je vous en donnerai l'occasion dès aujourd'hui. Je suis invité chez elle ce soir, voulez-vous venir avec moi ?

— Assurément, capitaine.

— Bon, je vous présenterai et vous ferez ensuite ce que vous voudrez aussi librement qu'à bord de l'*Horrible.* C'est un bien beau bâtiment que vous commandez là, lieutenant. Il s'est avancé si gracieusement, si adroitement jusqu'au moment où vous avez laissé tomber les voiles et l'ancre ! N'appartenait-il pas à des Anglais avant d'être en la possession des États ?

— Oui, c'était jadis le navire le plus redouté entre le Groenland et les deux caps au sud. N'avez-vous jamais entendu parler du capitaine Caïman ?

— Comment n'en aurais-je pas entendu parler ! Plus que vous- même, peut-être. Je ne savais pas tout d'abord à quoi attribuer son nom l'*Horrible,* mais maintenant je me rappelle. Il fut saisi comme bateau faisant la traite des nègres. L'équipage fut pendu aux vergues et le capitaine Caïman...

— Ah ! qu'advint-il de lui ?

— Il n'était pas à bord, c'est du moins ce qui a été dit. Et depuis on n'a plus jamais entendu parler du pirate. Ou bien la leçon lui a profité, ou bien, s'il était à bord, il a été tué dans l'abordage ou pendu comme un simple gabier. Ce serait bien fait ! Alors à ce soir chez Mme de Voulettre, j'irai vous chercher. »

Tandis que cette conversation avait lieu, un homme descendait nonchalamment la jetée, comme quelqu'un libre de sa personne et de son temps. Il était à peu près de taille moyenne et élancée, et portait le costume du chercheur


Enfin il jeta l'ancre dans la baie de la Reine d'or.


Les deux hommes engagèrent une conversation des plus cordiales.


Il s'arrêta et ses regards errèrent sur la rade.

d'or qui vient des mines pour se reposer de son travail fatigant en se promenant dans la ville. Un chapeau à larges bords lui recouvrait une partie du visage, mais pas assez pour dissimuler la cicatrice d'une brûlure qui lui traversait la joue depuis l'oreille jusqu'au nez.

Il avait un aspect repoussant et on ne pouvait le regarder sans un sentiment de répulsion. L'homme s'en apercevait bien, mais s'en souciait peu.

Il s'arrêta et ses regards errèrent sur la rade.

« Mille tonnerres ! c'est, en vérité, c'est lui, l'*Horrible.* Enfin, enfin, je le revois ! Eh mais, il est trop loin de terre, et je me trompe peut-être. » Il descendit les marches au pied desquelles se tenaient plusieurs canots et monta dans l'un d'eux.

« Où faut-il aller ? demanda le patron qui prenait le soleil sur son banc.

— En promenade, répondit l'étranger en indiquant la rade.

— Combien de temps ?

— Autant qu'il me plaira.

— Pouvez-vous payer ? continua le patron en jetant un coup d'œil méfiant sur l'homme.

— Avec de l'argent après la pro-

menade, avec mes poings avant. Choisis.

— Hum ! hum ! grogna le marinier visiblement intimidé par le regard menaçant que lançaient les yeux de l'étranger. Savez-vous diriger le gouvernail ? »

Un signe bref de la tête fut toute la réponse. Alors l'embarcation fut détachée et se fraya un chemin au milieu des bateaux de toutes sortes, vers la haute mer.


Il descendit les marches et monta dans un canot.

Au premier coup de barre, le patron s'aperçut que l'étranger savait tenir le gouvernail comme pas un. Sous son impulsion, le canot décrivit de larges courbes autour du cuirassé et de l'*Horrible,* et fut enfin ramené à son arrimage, où son déplacement fut payé au delà de toute espérance.


L'embarcation se fraya un chemin au milieu des bateaux.

« C'est bien lui, se disait l'étranger en remontant les marches. Mme de Voulettre disparaîtra bientôt sans laisser plus de traces que n'en laissa jadis miss Amiral. Et maintenant, à la taverne ! »

Il dirigea ses pas vers une partie de la ville où les figures les plus sombres cachaient leur vie misérable et souvent criminelle.

Il s'arrêta devant une longue boutique en planches qui portait sur la porte cette inscription simplement tracée à la craie « Taverne


Il s'arrêta devant une longue boutique en planches.

du bon brandy. »

Il entra. La longue salle était remplie de clients qui, selon toute apparence, étaient loin d'appartenir à la bonne société, sans parler de la meilleure. Une odeur inexprimable d'eau-de-vie et de tabac repoussait dès l'entrée le nouvel arrivant et le bruit qui y régnait semblait plutôt sortir de gosiers d'animaux que de la gorge d'êtres humains.

L'homme à la brûlure ne semblait nullement frappé par tous ces inconvénients. Il s'assit au comptoir et se tourna vers le patron qui y trônait.

« Le grand Tom est-il ici, maître ? »

Après l'avoir toisé d'un regard méfiant, le tenancier répondit d'un ton plutôt rogue :

« Pourquoi ?

— Parce que j'ai à lui parler.

— Qui est le grand Tom ?

— Bah ! ne jouez donc pas à cache-cache. Je connais l'homme aussi bien que vous et c'est lui qui m'a demandé de venir ici.

— Vraiment ! S'il vous a vraiment demandé de venir ici, il a dû vous donner un mot, un petit mot sans lequel on ne peut arriver jusqu'à lui. »

Se penchant par-dessus le comptoir, l'homme dit quelques syllabes à l'oreille du patron. Celui-ci eut un geste d'approbation.

« C'est juste. Tom n'est pas encore ici. Asseyez-vous en attendant.

— Non, pas ici. Tom m'a dit qu'il y avait chez vous une petite pièce où l'on n'était pas importuné par le regard de tout le monde.

— Asseyez-vous à la table derrière le gros poêle. Juste à côté est une porte que personne ne peut voir. Je vais l'entrouvrir, choisissez le premier moment où personne ne fera attention à vous, pour vous y glisser.

— Entendu !

— Cette pièce est vide pour le moment. Mais il y viendra bientôt des gens que je vous engage beaucoup à ne pas ennuyer. Ce sont des individus emportés qui ont le couteau aussi prompt que la parole. »

Tout arriva comme il avait été dit et bientôt l'étranger fut assis dans la chambre dérobée. Deux tables et une douzaine de chaises en formaient tout l'ameublement. Comme l'avait dit l'aubergiste, elle ne tarda pas à se remplir de gens qui s'y faufilèrent un à un avec l'aisance et l'assurance d'habitués. Ils se contentaient, en arrivant, de jeter un coup d'œil inquisiteur sur

le premier venu, après quoi chacun ne s'occupait pas plus de lui que s'il n'existait pas, et prenait part à la conversation à demi-voix, sans souci de l'étranger. La plupart de ces individus semblaient être des marins, du moins leurs propos indiquaient des gens fort expérimentés dans les événements maritimes les plus récents.

« Savez-vous, demanda l'un d'eux, que l'*Horrible* est ici à l'ancre ?

— *L'Horrible,* l'ancien bateau pirate ?

— Oui, commandant lieutenant Jenner. Un superbe bateau incomparable par sa construction et son armement, le capitaine Caïman l'a prouvé.

— Il est malheureux que le pauvre garçon ait dû goûter à la corde. A moins que...

— Vraiment dommage ! Il savait faire quelque chose de lui et de ses matelots.

— Lui, peut-être moins que son maître voilier, qui était vraiment remarquable, et avait, en réalité, le commandement.

— J'en ai entendu parler. On dit même que ce n'était pas un homme, mais une femme, un vrai Satan ! Je le croirais volontiers : quand le démon veut se donner un plaisir extra, il se fait femme.

— C'est vrai, reprit un troisième, c'était une femme, on l'appelait miss Amiral, j'en suis sûr. C'était la fille d'un vieux loup de mer qui l'emmenait dans tous ses voyages. Si bien qu'elle était devenue un vrai garçon, se plaisant seulement sur l'eau, et elle arriva peu à peu à pouvoir conduire un bateau mieux que plus d'un capitaine expérimenté. Qui veut en savoir plus long n'a qu'à s'adresser au grand Tom, il sait quoi répondre. Je crois que le vaurien a navigué une fois avec le capitaine Caïman, et il connaît l'*Horrible* plus qu'il ne veut l'avouer.

— C'est possible, on peut s'en rapporter à lui. Et s'il en a vraiment été ainsi, ce n'est pas moi qui le lui reprocherais, car sur un beau corsaire, on ne mène naturellement pas une vie de chien comme sur les simples voiliers marchands. Je n'en dis pas plus long, mais vous me comprenez ?...

— Tra la la la ! continue. Ou, si tu as peur, je vais le dire. Si le capitaine Caïman vivait et possédait encore l'*Horrible,* j'irais immédiatement à son bord. »

A ce moment, la porte s'ouvrit de nouveau. Un homme entra en se

courbant. Il fut aussitôt accueilli comme une vieille connaissance.

« Le grand Tom ! viens, vieux vagabond, et amarre-toi sur cette chaise. Sais-tu que nous parlions justement de toi ?

— Oui, de toi et de l'*Horrible,* confirma un autre.

— Laissez donc l'*Horrible* sur l'eau ! vieux bavards, répondit-il en s'asseyant et en faisant un signe imperceptible à l'homme à la brûlure. Que vous importe ce bateau ?

— Nous voudrions seulement savoir si le maître voilier n'était pas une femme ?

— Je l'ai entendu dire.

— Quand une femme commande un bateau, ce n'est pas moi qui voudrais être sous ses ordres. Je pense que c'est cela et non autre chose qui a causé la perte de l'*Horrible.*

— Croyez-vous ? demanda d'une voix traînante l'homme à la brûlure.

— Oui, je le crois, est-ce que cela vous gêne ?

— Cela ne vous regarde pas. Je voulais seulement savoir si c'était vraiment là votre pensée.

— Ca ne me regarde pas, hein ? Quand un étranger se mêle de ce que je dis, ça ne me regarde pas ! »



Se penchant par dessus le comptoir, l'homme dit quelques syllabes à l'oreille du patron.



Un homme entra en se courbant. Il fut accueilli comme une vieille connaissance.



« Oui, je le crois, est-ce que cela vous gêne ? »

D'un mouvement rapide, il s'était dressé devant l'homme chétif qu'il dépassait de la tête et lui lançait un coup qui ne ressemblait guère à une caresse. Mais l'autre avait saisi son agresseur, en un clin d'œil soulevé en l'air et rejeté avec force sur le sol, où il resta étendu.



L'autre avait saisi son agresseur et l'avait soulevé en l'air.

Un homme s'élança aussitôt pour venger son camarade, mais il eut le même sort. Avec la souplesse d'un chat, l'étranger échappa à ses coups, le souleva et le fit retomber à terre avec une violence inouïe.

Un troisième s'apprêtait à intervenir, quand le grand Tom s'interposa entre les adversaires.



Le grand Tom s'interposa entre les adversaires.

« Stop ! dit-il en le retenant par le bras. Pas de bêtises, mon garçon. Toi et dix autres avec toi ne viendriez pas à bout de celui-là.

— On va bien voir !

— Essaie, si tu y tiens absolument ; mais je crois que tu as affaire à un officier de l'*Horrible*.

— De l'*Horrible !* s'écrièrent les trois agresseurs d'une même voix.



« Je crois que tu as affaire à un officier de l'Horrible. »

— De jadis ou de maintenant ?

— De l'ancien, naturellement. Pensez-vous qu'un stupide officier de l'amirauté des États-Unis se risquerait à venir ici dans notre cabine ?

— Est-ce vrai ? »

L'homme à la brûlure fit un signe de tête affirmatif et répondit :

« C'est absolument vrai. Le grand Tom me connaît passablement depuis le temps où nous sommes montés sur les mêmes planches et avons fait ensemble plus d'un bon coup.

— Alors c'est autre chose ! S'il en est ainsi vous êtes en sûreté parmi nous et vous n'aurez plus à sentir nos poings.

— Bah ! je me moque de vos poings, comme vous avez pu le voir. Toutefois, vous ne m'avez pas l'air de mauvais diables, et je veux non seulement pardonner l'affaire, mais encore rester un peu parmi vous.

— Pardonner ! Il me semble que c'est vous qui avez commencé la querelle et non pas nous. Vous étiez étranger et notre conversation ne vous regardait pas.

— Vous n'avez pas tout à fait tort, mais j'ai l'habitude de mettre mes gens à l'épreuve avant de conclure un marché avec eux.

— Vos gens ?... dit l'un.

— A l'épreuve ?... continua l'autre.

— Un marché ?... ajouta un troisième.

— C'est ainsi. N'avez-vous pas dit vous-même tout à l'heure que vous voudriez aller sur l'*Horrible ?*

— C'était une manière de parler, car vous avez dû remarquer la réserve : si le capitaine Caïman vivait encore et le commandait.

— Êtes-vous sûr qu'il soit mort ?

— Mille tonnerres ! voulez vous dire qu'il vive encore ?

— Il vit encore, vous pouvez me croire.

— Mille tonnerres ! et où est-il alors, dites ?

— Ça, ce n'est pas votre affaire, mais la mienne.

— Pas sur l'*Horrible,* en tout cas ?

— Non, vous dites juste. Mais... hum ! s'il le reprenait.

— Reprenait ? Eh là ! monsieur, quel beau coup il ferait là !

— Et vous aussi.

— Et nous, comment ?

— Parce que vous pourriez le faire avec lui si vous vouliez, dit l'étranger en baissant la voix.

— Que voulez-vous dire, maître ?

— Je veux dire qu'on peut bien avoir quelque confiance dans les amis de Tom, ou me suis-je trompé ?

— Par tous les diables, vous avez raison. Tom peut nous recommander.

— C'est déjà fait, répondit ce dernier. Ce monsieur vous connaît aussi bien que moi et je lui ai demandé de venir ici pour qu'il

puisse vous voir et vous parler.

— Oui, et vous mènerez une vie comme celle du Grand Mongol, ce type qui a tant de dollars que la mer en serait pleine s'il lui prenait la fantaisie de les y jeter. Il ne dépend que de vous de l'avoir.

— Que de nous ! Continuez, monsieur. »

L'étranger sortit de sa poche un portefeuille rebondi, en sortit quelques billets de banque et en mit un devant chaque homme.

« Voulez-vous ce chiffon ? demanda-t-il.

— Pas si bête que de le refuser. Mais qu'aurons-nous à faire en retour ?

— Rien, je vous le donne pour rien. Et si vous savez vous y prendre, il y en aura demain ou après-demain cinq fois autant.

— De quelle manière ?

— Voulez-vous faire une promenade avec moi dans la rade ?

— Pourquoi ?

— Pour rendre visite aux vestes bleues.

— Pourquoi pas ?

— Il y aura bien quelques coups de poing et de couteaux.

— Ça ne fait rien.

— Vous resterez naturellement ensuite sur le bateau.

— Cela s'entend ; mais qui nous commandera ?

— Qui, sinon le capitaine Caïman ?

— Alors il vit encore ?

— Il vit encore et vous serez contents de lui, si vous y mettez du vôtre.

— Nous n'y manquerons pas ; vous pouvez compter sur nous.

— Bon ! Et maintenant, écoutez ce que je vais vous dire. »

Ils se rapprochèrent tous, anxieux.

« Vous allez vous acheter d'autres vêtements, car personne ne doit vous voir habillés comme vous l'êtes aujourd'hui.

— Entendu.

— Vous ne sortirez pas ce soir, mais resterez ici à m'attendre ou à attendre un envoyé.

— Cela va. Les policiers nous ennuient assez dehors.

— Dès que je vous le ferai dire, venez avec Tom chez... chez... dans la maison de Mme de Voulettre.

— Par le diable ! c'est une dame joliment riche et distinguée. J'ai entendu parler d'elle. Qu'aurons-nous à faire chez elle ?

— Nous y trouverons les officiers de l'*Horrible.*

— Ah !

— Ils désirent embaucher, et



« *Il vit encore, vous pouvez me croire.* »



L'étranger sortit de sa poche un portefeuille rebondi.



« *Bon ! et maintenant écoutez ce que je vais vous dire.* »

Elle vous recommandera à ces messieurs.

— Mille tonnerres ! nous recommander ! elle, l'élégante miss si riche ! Ne perdez-vous pas la tête, monsieur ?

— Je ne crois pas. »

Les hommes regardaient l'étranger avec un air moitié méfiant, moitié admirateur.

« Alors vous la connaissez donc ?

— C'est possible ! En tout cas, vous serez embauchés et conduits aussitôt à bord.

— A vos ordres, monsieur.

— On aura soin que les officiers et les autres descendent à terre. Le capitaine Caïman et ses hommes vous emmèneront, et... le reste n'est pas mon affaire, je ne suis que son intermédiaire. Tom vous dira ce qu'il vous faut encore savoir. »

Les hommes firent un signe d'assentiment, leur esprit était tellement absorbé par les plans du soit-disant agent, qu'ils ne trouvaient plus le temps de parler.

L'homme continua :

« Ah ! une chose encore. Tom est quartier-maître, et à partir de ce moment vous devez lui obéir en tous points. Comprenez-vous ?

— Oui, monsieur.

— Si vous êtes fidèles et discrets, vous pouvez compter sur le

capitaine ; mais au moindre signe de trahison, vous êtes perdus. On a pris ses précautions, tenez-vous-le pour dit.

— Ne vous inquiétez pas ; nous savons ce que nous voulons, et quand nos rêves deviennent la réalité, nous n'allons pas nous amuser à les détruire.

— Voici encore quelque chose pour boire. Il faut que je parte. Au revoir !

— Au revoir, monsieur. »

Tandis que les autres se levaient pour se mettre en position respectueuse, il tendit avec condescendance la main à Tom et disparut par la petite porte.

« Par le diable ! quelle poigne a ce petit homme ! remarqua l'un.

— Et surtout avec de si petites mains ! ajouta un autre. On ne le dirait pas, mais il a vraiment le diable au corps. »

L'appartement de Mme de Voulettre était ce soir-là brillamment illuminé. Elle y recevait une nombreuse société. On dansait dans le salon aux sons d'un piano ; un buffet copieux était garni des plus exquises friandises et des plus agréables rafraîchissements ; les personnes les plus âgées s'étaient



« Vous serez embauchés et conduits aussitôt à bord. »



Il tendit avec condescendance la main à Tom et disparut par la petite porte.



On dansait dans le salon aux sons d'un piano.

6 — Le mystérieux forban.

retirées dans un petit salon attenant où elles se livraient au plaisir de la conversation ou à celui de gagner... ou de perdre aux cartes quelques centaines de dollars.

Même les plus envieux étaient obligés d'avouer que la maîtresse de maison dépassait en beauté, en esprit et en charme toutes les autres femmes présentes. Aussi bien dans ses paroles que dans sa manière d'être, elle exerçait un attrait irrésistible sur ceux qui l'approchaient.

Assise dans une pose nonchalante sur le divan de velours, elle agitait avec grâce un éventail incrusté de perles. Le regard de ses grands yeux bruns se portait avec un intérêt visible sur le visage du lieutenant Jenner, qui venait de lui être présenté par le commandant du cuirassé.

« Vous arrivez du cap Horn, lieutenant ? demanda-t-elle.

— Pas directement, je croise depuis quelque temps dans le détroit.

— Ah ! un service ennuyeux, n'est-ce pas ? N'avez-vous pas eu, depuis bien longtemps, l'occasion de vous arrêter ici ?

— Malheureusement non, le service à la mer est sévère.

— Croiriez-vous que, malgré cela, je me sens un attrait irrésistible pour la marine.

— Ah ! certes, la mer peut avoir quelque chose d'attrayant, même pour les femmes, mais ce qu'on appelle marine est ordinairement quelque chose de si sec et de si... dangereux, que je ne voudrais pas en conscience conseiller à une femme...

— Bah ! l'interrompit-elle, toutes les femmes ne craignent pas plus le danger que tous les hommes ne sont des hercules. Je suis née dans une île, et comme j'avais des parents sur le continent, j'ai beaucoup voyagé en bateau ; j'ai été souvent à New-York et à Boston, j'ai même doublé le cap de Bonne-Espérance, et j'y ai pris un amour pour la mer qui s'étend à tout ce qui s'y rapporte. J'ai même dû m'intéresser à la navigation, et si vous voulez venir dans mon cabinet de travail, je vous donnerai la preuve la plus sûre de ce que j'avance.

— Mon pied profane n'oserait fouler ce sanctuaire.

— Que dites-vous ? On vit ici sans contrainte et libéré de toutes les règles habituelles de la société pour que je puisse vous prier de m'offrir votre bras, sans manquer à mes devoirs envers mes invités. »

Elle passa son bras sous celui du lieutenant et l'emmena à travers plusieurs salons dans une pièce qui ne méritait guère ou peu l'appellation de cabinet de travail, car, bien que petite et intime, elle était garnie avec une extrême recherche.

La jeune femme s'approcha d'un secrétaire ravissant et y prit un coffret d'où elle retira une collection complète des cartes marines les plus exactes et les plus précieuses. Les autres coffrets semblaient contenir tous les instruments nécessaires à la conduite d'un navire.

Jenner ne put cacher son étonnement à la vue de ce trésor inattendu. Il l'avoua en toute sincérité :

« Je suis forcé de dire, madame, qu'il n'y a pas de meilleures cartes ni de meilleurs instruments dans ma cabine.

— C'est possible ; je ne me soucie pas de posséder des choses inutiles.

— Mais celles-ci ne peuvent servir qu'après de fortes études et une grande pratique.

— Et vous jugez une femme incapable de ces études ?

— Je n'en ai pas encore trouvé qui puisse me convaincre du contraire.

— Eh bien ! mettez-moi à l'épreuve. »

Son œil regardait le visage loyal et honnête de l'officier avec une malice anxieuse où un observateur attentif aurait pu voir quelque chose de méprisant et de moqueur.

« Vous mettre à l'épreuve, reprit- il en riant, pas ici toujours, sur mon navire je serai plus à l'aise.

— L'*Horrible* est un navire superbe, monsieur, le plus beau que je connaisse ; mais savez-vous que je devrais vous haïr à cause de lui ?

— Me haïr ! Pourquoi ?

— Parce que j'ai passé à son bord les heures les plus douloureuses et les plus terribles de ma vie.

— Vous avez été sur l'*Horrible ?* demanda-t-il surpris.

— Oui. Vous connaissez l'histoire célèbre ou plutôt lamentable de ce bâtiment ?

— Assez.

— Vous avez entendu parler d'une dame qui se trouvait à bord quand il fut capturé ?

— Assurément.

— Elle était venue du Cap sur un bateau marchand et était tombée avec lui entre les mains du capitaine Caïman.

— En effet.

— Cette femme, c'était moi.

Pas possible ! Quelle rencontre,



Elle agitait avec grâce un éventail incrusté de perles.



Elle passa son bras sous celui du lieutenant.



Elle retira une collection complète de cartes marines.

madame ! Vous voudrez bien me raconter plus tard cette extraordinaire aventure ?

— Puis-je exprimer un souhait ? monsieur.

— Parlez, je vous en prie.

— Je voudrais revoir l'*Horrible,* monter de nouveau à son bord et régénérer par ma présence les lieux où j'ai tant souffert.

— A vos ordres ! répliqua-t-il, ravi de pouvoir la promener dans son petit domaine.

— Et quand ?

— Quand vous voudrez.

— Alors demain, monsieur, demain après-midi.

— Très volontiers, madame.

— Et vous aurez peut-être l'occasion de me mettre à l'épreuve, ajouta-t-elle en souriant malicieusement. Toutefois, lieutenant, je ne veux pas que ma visite vous cause le moindre désagrément. Je ne suis ni amiral ni officier et n'ai pas la moindre prétention de déranger vos hommes.

— Ne vous inquiétez pas, madame ; voudrais-je et me serait-il permis d'exiger qu'ils vous reçoivent en grande tenue, j'aurais quelques difficultés à vaincre, car justement demain matin, de bonne heure, quelques-uns quittent mon

bord définitivement et il me faut chercher à les remplacer.

— Ah ! puis-je vous venir en aide ?

— Je vous en serais fort reconnaissant.

— C'est moi qui vous serai reconnaissante, car votre remarque me fait penser à quelques braves gens autrefois à mon service qui désiraient vivement s'engager à bord d'un bon navire. Ils sont tous des marins consommés dont je n'ai qu'à me louer. Puis-je vous les recommander ?

— Votre recommandation m'évite la peine d'en chercher d'autres. Pourrai-je les voir ?

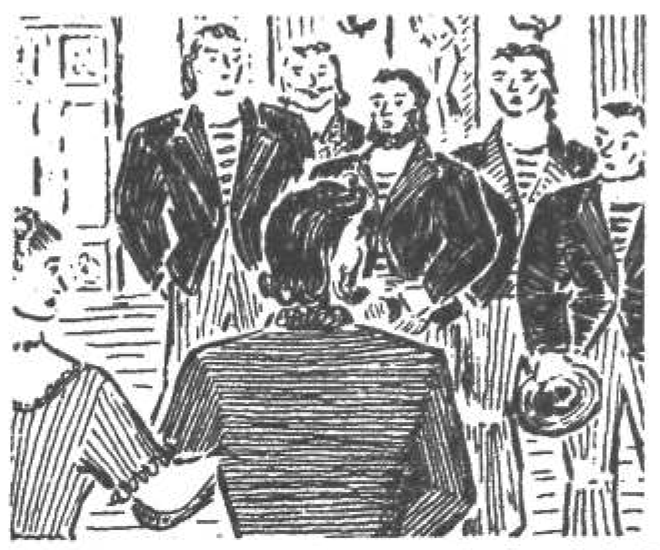
— Ils habitent dans le voisinage. Je vais les faire venir dans mon antichambre, où vous pourrez les examiner.

— Votre bonté me rend confus. Je suis convaincu qu'aucun de vos protégés ne sera refusé.

— Je vous remercie. Permettez- moi d'aller donner les ordres nécessaires. »

Elle rentra dans le salon.

Jenner était charmé de l'amabilité d'une femme qui lui rendait un tel service. C'était une âme simple et droite, ignorante de la duplicité féminine. Quand on lui annonça que les gens attendus



On lui annonça que les gens attendus étaient dans l'antichambre.



« Vous m'amènerez votre visiteuse pour un quart d'heure. »



Il accueillit Mme de Vouletre avec une politesse raffinée.

étaient dans l'antichambre, il s'y rendit au bras de la maîtresse de maison.

Il posa à Tom — car c'était lui que la dame avait fait venir de la taverne avec ses compagnons — quelques questions faciles, lui donna la prime habituelle et lui commanda d'être le lendemain matin à bord de l'*Horrible*...

« Eh bien ! lieutenant, lui demanda le capitaine du cuirassé quand les deux officiers se retrouvèrent ensemble, cette dame vous plaît-elle ?

— Énormément ! répondit Jenner. Elle a l'intention de me rendre visite à bord de l'*Horrible*.

— Ah ! et quand ?

— Demain après-midi.

— Hum ! bonne chance, lieutenant ! Vous allez lui faire une réception magnifique ?

— Courtoise, pas davantage.

— Puis-je m'y inviter ?

— Dois-je vous le demander, capitaine ?

— Non, non, reprit ce dernier, je veux être un camarade discret et ne pas vous troubler dans votre triomphe, à une condition toutefois...

— C'est-à-dire ?

— Vous m'amènerez votre visiteuse pour un quart d'heure. »

Les officiers se quittèrent et regagnèrent chacun leur bord.

Le lendemain matin il y avait un véritable branle-bas sur l'*Horrible.* L'équipage avait été averti qu'une femme distinguée désirait visiter le navire. Tout était en état quand les matelots embauchés se présentèrent à bord. Jenner leur dit quelques mots, les fit conduire à leur carré et les laissa ensuite à la surveillance du quartier-maître.

Et quand Mme de Voulettre apparut à son tour, il l'accueillit avec une politesse raffinée.

« Puis-je me permettre une invitation ? questionna-t-elle au moment de prendre congé.

— Vos désirs sont des ordres.

— Eh bien ! je voudrais vous voir chez moi ce soir. Puis-je espérer que vous amènerez aussi vos subordonnés ?

— Autant que le service le permettra, oui.

— Merci, ce sera un souper tout à fait entre nous, où je m'efforcerai de reconnaître votre aimable accueil.

— Cet accueil est assuré partout à Mme de Voulettre. Ainsi, par exemple, je suis chargé moi-même pour vous d'une invitation à passer, ne fût-ce que quelques minutés, sur le cuirassé.

Le capitaine vous serait infiniment reconnaissant de lui accorder cette attention.

— J'y consens, à une condition.

— Laquelle ?

— Que vous m'accompagnerez.

— Accordé de tout cœur. »

Après le déjeuner, ils se firent conduire vers la frégate. Le loyal officier était loin de se douter du but mystérieux dans lequel la jeune femme lui avait demandé de l'accompagner. De même, les matelots embauchés le jour même, grâce à la recommandation de cette femme, n'auraient jamais voulu croire, si on le leur avait dit, que Mme de Voulettre et l'homme à la brûlure, rencontré la veille à la taverne, n'étaient qu'une seule et même personne.

CHAPITRE VII

LA CACHETTE

Quelques jours après l'arrivée de Deadly-gun, de ses trappeurs et de ses compagnons dans son hidespot, trois hommes traversaient la prairie, conduisant quelques mulets à la longe.

L'un était petit et gros, le second infiniment long et mince et le troisième était suspendu à son cheval comme s'il s'attendait à chaque instant à une attaque de choléra.

« En vérité, Pitt Holbers, dit Hammerdull, l'herbe a été piétinée ici. » Les deux chasseurs descendirent de leur monture et étudièrent le sol comme si leur vie en dépendait.

« Hum ! vieux Pitt, qu'en penses-tu ?

— Il n'y a pas de doute que c'étaient des Ogellallahs. »

Hammerdull, dissimulé dans les fourrés, examinait avec précaution le pays montagneux qui s'étendait devant eux.

« Il nous faut les suivre là-bas. Ils projettent sûrement un mauvais coup, et si je calcule que... »

Il ne put achever. Un lasso siffla dans l'air, s'enroula autour de son cou et le jeta à terre. Ses deux compagnons eurent le même sort et, avant de pouvoir opposer la moindre résistance, ils étaient renversés, dépouillés de leurs armes et garrottés. Ils étaient à la merci de cinq Indiens.

Le pilote avait beau faire des efforts gigantesques pour se débarrasser de ses liens, il ne put y arriver, les lanières de buffle étaient d'une solidité à toute épreuve. Dick Hammerdull et Pitt Holbers, au



« En vérité, dit Hammerdull, l'herbe a été piétinée ici. »



Un lasso s'enroula autour de son cou et le jeta à terre.



« Les hommes blancs sont faibles comme les petits des chiens de prairie. »

contraire, prenaient la chose avec calme. Ils se turent et se résignèrent à leur sort.

Le plus jeune des sauvages s'avança vers eux. Trois plumes d'aigle ornaient sa chevelure tressée en diadème et une peau de jaguar pendait de ses épaules sur son dos. Il les toisa d'un regard menaçant.

« Les hommes blancs sont faibles comme les petits des chiens de prairie, dit-il avec un geste de mépris, ils ne peuvent briser leurs liens.

— Que dit le coquin ? » demanda Peter Polter, qui ne connaissait pas la langue des sauvages.

On ne lui répondit pas.

Il étira lentement ses membres musclés.

Les Indiens s'étaient retirés de côté pour délibérer en silence et ne remarquèrent pas ce mouvement.

« Un, deux, trois... Adieu, Dick Hammerdull ! adieu, Pitt Holbers ! Je reviendrai bientôt à toutes voiles. »

Il n'avait pas espéré en vain de son extraordinaire force physique, les lanières se brisèrent. D'un bond il fut sur son cheval et disparut.

Les sauvages avaient cru impossible la fuite d'un de leurs prisonniers, et les mouvements du pilote avaient été si rapides qu'il était déjà loin quand les sauvages saisirent

leurs armes. Leurs balles ne l'atteignirent pas, mais deux d'entre eux se mirent à sa poursuite, tandis que les autres restaient près des prisonniers.

Les chasseurs furent attachés sur les chevaux, sans faire la moindre résistance, et on traversa la rivière pour se diriger vers la forêt qui s'étendait à l'horizon au pied des collines.

Les Peaux-Rouges savaient qu'ils n'avaient rien à craindre au sujet de leurs deux hommes qui s'étaient lancés à la poursuite du pilote.

Quand ils atteignirent le bois, c'était le soir. Ils en longèrent la lisière, puis y pénétrèrent un peu pour retrouver une troupe de jeunes Indiens assis autour d'un maigre feu presque éteint.

Un homme blanc, le seul qui fût parmi eux, s'avança et dit :

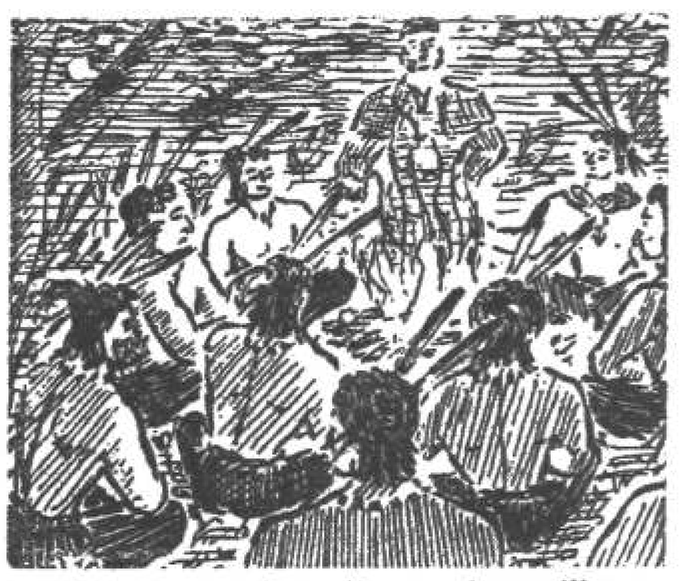
« Que le Grand-Esprit ouvre les oreilles de mes frères rouges, afin qu'ils comprennent ce que j'ai à leur dire. »

Après quelques chuchotements, il reprit :

« Deadly-gun est un grand chasseur, il est fort comme l'ours de la montagne et rusé comme le chat derrière le tronc du sycomore, mais



« Un, deux, trois... Adieu, Dick Hammerdull ! adieu, Pitt Holbers ! »



« Que le grand esprit ouvre les oreilles, de mes frères rouges. »



Alors le trappeur partit avec le jeune chef des Indiens.

c'est un ennemi des hommes rouges. Il a tué Matto-Sih, le chef célèbre des Ogellallahs... »

Une exclamation d'anxiété s'éleva dans le cercle des auditeurs.

L'homme continua :

« J'ai découvert le chemin de sortie du wigwam de l'ennemi. Il est à l'extrémité d'une grotte où pénètre un cours d'eau, de sorte que les traces des pieds et des chevaux sont invisibles. Mes frères veulent y pénétrer à la faveur de la nuit et tuer les habitants pendant leur sommeil. Que mes frères rouges veuillent bien réfléchir qu'ils ne sont pas sans avoir posé des sentinelles. De plus, le blanc qui vient de s'échapper leur trahira notre présence. Je connais un chemin plus sûr pour arriver jusqu'à lui.

— Que l'homme blanc parle ! cria- t-on de toutes parts.

— L'eau qui coule dans le wigwam n'y reste certainement pas, mais doit en sortir. J'ai trouvé l'endroit et y conduirai le jeune chef pour voir si on peut y arriver sous terre. Qu'on demande aux deux prisonniers s'ils en savent quelque chose. »

On retira le bâillon aux prisonniers, puis on les amena dans le cercle où le trappeur blanc commença l'interrogatoire ; mais ils refusèrent de parler.

« Bon ! Comme vous voudrez. Vous auriez pu améliorer votre situation, mais vous préférez être empalés et rôtis. »

Le trappeur se détourna.

« Que mes frères rouges attachent ces blancs avec des liens encore plus solides ; ils méritent la mort au poteau des supplices. »

Hammerdull et Holbers furent attachés encore plus solidement et jetés de nouveau à terre.

Alors le trappeur partit avec le jeune chef des Indiens pour lui montrer la caverne de Deadly-gun, laissant les autres auprès des prisonniers. Le jeune chef marchait en silence derrière lui. Le chemin qu'ils suivaient conduisait directement à travers les arbres séculaires de la forêt, jusqu'à un cours d'eau qu'ils remontèrent en redoublant de précautions.

Au bout d'un moment, ils arrivèrent au pied de la montagne, à un endroit d'où les eaux semblaient sortir de buissons épais. Le trappeur écarta les fourrés et s'y glissa. L'Indien le suivit. Ils se trouvèrent dans une sorte de canal naturel peu profond dont le sol formait le lit du torrent. Ils y entrèrent. C'était là une entreprise

difficile, car c'était la première fois que le trappeur s'aventurait par cette ouverture découverte le jour même. Ils durent ramper au moins une demi-heure pour avancer dans les nombreux détours et à travers les petits rapides que les eaux avaient creusés dans l'intérieur de la montagne. Tout à coup ils entendirent un léger murmure, comme un bruissement qui augmentait à mesure qu'ils avançaient et se transforma enfin en un fracas tel qu'il était impossible d'entendre la voix humaine.

Ils se trouvaient devant la chute verticale du torrent. Au-dessus d'eux se trouvait le Hide-spot de Deadly-gun et devant eux le gouffre profond d'où jaillissaient les eaux qui baignaient leurs pieds. Si c'était vraiment là l'issue, il devait y avoir quelque moyen secret de pénétrer dans le gouffre à côté de la chute d'eau.

Le trappeur tâta avec ses mains. Son attente ne l'avait pas trompé ; il sentit une corde double et résistante, faite de fibres de lianes nouées à intervalles rapprochés grâce à laquelle il était aussi facile de monter que de descendre.

Après s'être assurés qu'elle était solidement fixée à son sommet, ils se mirent tous deux à y grimper lentement.

C'était une dure et périlleuse entreprise pour des non-initiés, que cette ascension. Mais ils ne reculèrent pas, l'un par convoitise de l'or, l'autre par amour de l'action.

Ils s'avancèrent encore un peu et s'arrêtèrent enfin pour écouter.

« Mertens, maître Mertens, est-ce bien vous ? appela dans un souffle une voix au fond de l'espace où Mertens et Létrier étaient garrottés.

— Qui est là ? répondit l'interpellé extrêmement surpris.

— Dites d'abord vous-mêmes qui vous êtes ?

— Heinrich Mertens et Peter Wolf, personne autre. Nous sommes prisonniers ici, pieds et poings liés. Nos ennemis sont trop loin de nous pour pouvoir nous entendre. Qui êtes-vous donc ?

— Vous le saurez bientôt, nous allons couper vos liens. »

En un clin d'œil, les deux prisonniers furent débarrassés de leurs liens. En peu de mots, les hommes eurent fait connaissance et se comprirent.

« Comment êtes-vous venus ici ? demanda Mertens. La caverne finit à la chute d'eau.

— Oui, mais une corde descend


Ils remontèrent le cours d'eau en redoublant de précautions.


Ils se mirent tous deux à y grimper lentement.


Les deux prisonniers furent débarrassés de leurs liens.

le long de la chute. Grâce à elle, on peut parvenir dans un cours d'eau paisible et se retrouver en liberté. Voulez-vous venir le voir ? »

Mertens réfléchit quelques secondes.

« Ce serait avec plaisir, mais c'est impossible; si nous vous suivons, nous allons gâter toute l'affaire.

— Vous avez raison, j'aurais dû y penser plus tôt. Il nous faut quelques heures avant de pouvoir être de retour, avez-vous vraiment le courage de rester jusque-là, tels que vous êtes en ce moment ?

— La question ne se pose même pas. Je compte toutefois que vous ne nous laisserez pas en panne.

— Ne craignez rien. Venez, nous n'allons pas trop serrer les liens, et voici un couteau pour vous aider au cas échéant. Et maintenant, adieu ! »

Tandis que ceci se passait à l'intérieur de Hide-spot, le petit Ben Cunning était adossé à un arbre non loin de l'autre campement, et guettait le moindre bruit qui aurait pu indiquer quelque danger menaçant pour ses amis.

Il entendit tout à coup un clapotement comme de pas pressés avançant dans l'eau. Il se jeta en arrière pour mieux reconnaître le

nouvel arrivant sans être reconnu de lui.

« Peter Polter, c'est toi ?

— Et qui donc serait-ce ? Mais je n'ai pas le temps de dérouler les cordages avec toi. Il faut que je voie le colonel, il te dira le reste. »

Il s'approcha de l'entrée de la caverne. Les chasseurs y étaient assis autour d'un feu. Deadly-gun le reconnut aussitôt :

« Déjà ici, pilote, lui dit-il ; les autres sont-ils revenus avec la viande ?

— Oui, avec la viande des Peaux-Rouges, monsieur. Ils sont prisonniers et vont être pendus, fusillés ou mangés, peu importe !

— Hammerdull et Holbers prisonniers ? interrogea le colonel. Il faut les délivrer aussitôt que possible, car les Peaux-Rouges ne feront pas traîner leur procès.

— Partons de suite, » dit Treskow, qui aimait beaucoup les deux originaux et avait hâte de leur porter secours.

Deadly-gun souriait :

« Les Indiens sont déjà sûrement en route vers nous, et nous n'avons qu'à les attendre plutôt que d'aller chercher leurs traces. On va doubler les postes et se préparer au combat. Éteignez les feux au dehors, enfants, mais laissez brûler



Le petit Ben Cunning était adossé à un arbre et guettait le moindre bruit.



« Il faut les délivrer aussitôt que possible. » dit le colonel.



Il saisit une des torches enflammées et précéda le colonel.

les torches de pin à l'intérieur. Je vais voir nos deux prisonniers.

— Je vous accompagne, mon oncle, dit Thieme ; j'ai besoin de me convaincre que nous les tenons bien. »

Il saisit une des torches enflammées et précéda le colonel.

Arrivé près des deux Allemands, ce dernier jeta sur eux un regard inquisiteur. Ses yeux rencontrèrent le sol calcaire, humide et mou de la grotte. Il y eut sur son visage comme un éclair de surprise, qui ne put être aperçu, car la torche tenue derrière lui n'éclairait que son dos.

« Tout va bien, viens, » dit-il tranquillement.

Et il repartit avec son compagnon. Mais arrivé près des siens, il les rassembla rapidement d'un appel à demi-voix.

« Écoutez, mes amis, j'ai deviné. Non seulement les Indiens sont en route, mais ils ont déjà pénétré dans Hide-spot. Ils ont découvert la cachette. »

Une surprise mêlée de crainte se lut sur tous les visages, et toutes les mains se portèrent sur les revolvers et les couteaux.

« Il faut, continua le colonel, que je vous communique un secret, dont je ne vous ai pas parlé jusqu'ici par mesure de prudence. La caverne a une issue secrète. J'ai attaché à côté de la chute une corde solide à l'aide de laquelle j'ai pu descendre et me convaincre que l'on pouvait, en suivant le cours d'eau, arriver à sortir de la montagne. La corde est toujours là, en bon état. En examinant nos prisonniers, j'ai remarqué sur le sol des empreintes de pas et un rapide coup d'œil sur les hommes m'a laissé voir que leurs liens avaient été desserrés.

— Comment cela se peut-il ? demanda Treskow. Je les ai moi-même attachés, et si solidement, qu'ils ne peuvent être défaits sans un secours étranger.

— Les Indiens ont dû envoyer des éclaireurs qui ont découvert l'issue. Ils auront trouvé la corde, y auront grimpé et, après avoir desserré les liens des prisonniers, leur auront sans doute remis quelques armes. Il seront ensuite retournés chercher les leurs. »

Pendant cet entretien, une conversation à voix basse avait commencé dans la grotte.

« Marc, chuchota Mertens à l'oreille de son compagnon, as-tu vu le coup d'œil ?

— Quel coup d'œil ?

— Celui que le colonel a jeté sur le sol.

— Non, je ne regardais pas.

— Il a tout découvert.

— Pas possible. Il est reparti tout tranquillement.

— C'était une feinte. Il a vu les empreintes du chasseur et de l'Indien, je m'en suis aperçu aussitôt, malgré le demi-jour, à un tressaillement des muscles de son visage. Puis il a jeté un regard rapide et perçant comme une flèche sur nos liens, et le son de sa voix en disant : « Tout va bien », n'a fait que confirmer ma première impression.

— Mais si vous vous êtes trompé, si le vieux n'a rien vu.

— Ce serait la même chose. Il vaut mieux nous sauver, puisque nous savons quel est le chemin à prendre. Dépêchons-nous, avant qu'il soit trop tard. »

Ils eurent vite fait de trancher leurs liens, et, à la faveur du bruit des eaux, ils avancèrent jusqu'à la corde, qu'ils finirent par trouver après de nombreux tâtonnements. Ils la saisirent et se laissèrent glisser jusqu'à la surface des eaux bouillonnantes du bassin, puis, les mains cramponnées à la corde, ils cherchèrent de leurs pieds, dans la paroi rocheuse, l'ouverture de côté par où s'écoulaient les eaux au dehors. La manœuvre, était aussi hardie que dangereuse ; elle leur réussit cependant.

Ils s'arrêtèrent un instant pour étirer leurs membres engourdis et reprendre haleine.

« Nous n'avons pas besoin de nous éloigner à une grande distance ; nous n'avons qu'à nous cacher dans le voisinage pour attendre les événements.

— Il n'y a que cela à faire, en effet, car si nous tombons maintenant sur les Peaux-Rouges, il faudra revenir et je n'en ai guère envie. Il vaut mieux que ce soit eux qui se jettent dans le feu pour retirer les marrons que nous tâcherons de manger ensuite.

— C'est tout à fait mon avis. Venez. »

Ils s'enfoncèrent à quelques pas de là dans les buissons et se cachèrent dans l'épaisseur des fourrés. Ils s'y tinrent aussi immobiles que possible, guettant anxieusement ce qui allait se passer.

Tout à coup, un bruit léger, semblable au bourdonnement d'un petit insecte, arriva à leurs oreilles. « Les Indiens ! » chuchota Mertens.

Il ne s'était pas trompé. L'homme blanc et le fils du chef Matto-Sih à leur tête, ils avançaient


Ils saisirent la corde et se laissèrent glisser jusqu'à la surface des eaux.


Ils s'enfoncèrent et se cachèrent dans l'épaisseur des fourrés.


Soudain, deux coups de feu retentirent en même temps.

à la file avec précaution et disparurent après avoir laissé deux des leurs pour monter la garde.

Soudain, deux coups de feu retentirent en même temps et les deux hommes tombèrent à terre, la tête trouée d'une balle. De l'ouverture par laquelle s'écoulaient les eaux deux formes surgirent : c'étaient Deadly-gun et Ben Cunning.

« Ha ! ha ! ha ! les pauvres petits ! s'écria Ben Cunning dans un éclat de rire, ils n'avaient pas encore appris à ouvrir les yeux et les oreilles. Vous voyez bien, colonel, que j'avais raison. Ils avaient oublié d'effacer leur trace et nous pouvons maintenant chercher l'endroit où le Grand et le Gros sont attachés.

— Vas-tu te risquer à retourner dans la caverne, Ben ?

— Pourquoi pas ? Croyez-vous que je craigne d'avaler les deux gouttes d'eau qu'il me faudra boire ?

— Alors retourne, tandis que je vais suivre cette trace, et ramène les autres ici en contournant la montagne. Il n'est pas nécessaire de poster une sentinelle, puisque la place est complètement balayée. Je vais en avant et vous aurez soin de me rattraper bientôt. »

Le petit trappeur disparut après un geste affirmatif, et Deadly-gun se mit sur la trace. Celle-ci était si nette qu'il n'eut pas besoin de l'examiner attentivement et ne put apercevoir par là même les empreintes des deux fugitifs. Il disparut donc bientôt sans se douter de leur présence à travers les arbres de la forêt.

Un temps plus long encore s'écoula, puis une voix murmura :

« Le colonel a fait une grosse faute en ne plaçant pas une autre sentinelle ici.

— Assurément. Alors nous retournons dans la caverne ?

— Retournons-y, répondit l'autre dont l'enthousiasme se réveillait à l'idée de cette nouvelle aventure.

— Nous allons chercher l'or.

— Et prendre des armes, car il n'en manque pas de toutes sortes à Hide-spot.

— Nous tuerons la sentinelle.

— Monterons chacun sur un bon cheval.

— Et puis ? demanda Marc Létrier.

— Et puis on s'en ira. Où ? je ne sais trop, probablement à l'Ouest. Quand nous aurons l'or, nous verrons, peut-être à San Francisco... »

Ben Cunning apparut à travers



Ben Cunning apparut à travers les buissons, suivi de tous les habitants de Hide-spot.



Il se passa un long temps avant qu'ils disparaissent dans le ruisseau.



C'était la sentinelle qui rentrait dans la caverne, Merton l'abattit d'un coup de revolver.

les buissons, suivi de tous les habitants de Hide-spot, à l'exception de la sentinelle.

« Il est temps d'agir, mais il faut effacer soigneusement nos empreintes derrière nous. »

Ce fut un travail assez difficile pour des mains peu exercées, et il se passa un long temps avant qu'ils disparussent dans le ruisseau.

Ils entrèrent dans la partie de la caverne que les chasseurs venaient de quitter. Plusieurs petites chambres y aboutissaient. L'une d'elles était remplie de tout ce qui est nécessaire à la vie dans la prairie, et aussi de poudre et de balles. La chambre avoisinante contenait des provisions en petite quantité. Enfin, dans la caverne principale brûlait une lampe au suif en guise d'éclairage.

Les deux hommes se pourvurent d'abord de tout ce qui leur était nécessaire, puis ils s'occupèrent des trésors cachés.

Mais tous leurs efforts pour les trouver restaient vains et ils perdaient un temps plus précieux à mesure que les minutes s'écoulaient.

Tout à coup le capitaine poussa un cri de joie. Il venait d'apercevoir un vieux portefeuille usé, soigneusement enveloppé au fond du coffre.

Il s'approcha de. la lumière et ouvrit le portefeuille.

« Qu'y a-t-il dedans ? demanda Létrier intrigué.

— Rien, rien du tout, je suis encore déçu, » répondit le capitaine avec calme, malgré la joie intense qu'il éprouvait au dedans de lui-même.

Le portefeuille contenait des reçus de sommes considérables déposées par Deadly-gun dans différentes banques de l'Est et remboursables en or au porteur du reçu. Mais Létrier n'avait pas besoin de le savoir.

Comme ils allaient échanger leurs impressions, un bruit se fit entendre. C'était la sentinelle qui rentrait dans la caverne. Mertens l'abattit d'un coup de revolver.

« Et maintenant partons, dit-il ; il nous faut des chevaux, nous en trouverons, sans doute. »

Ils prirent tout ce qu'ils pouvaient emporter d'utile et sortirent par l'entrée de la caverne. En suivant le cours d'eau, ils arrivèrent à un chemin étroit qui conduisait à une clairière herbeuse où paissaient les chevaux de la bande.

Ils en sellèrent deux et partirent au galop.

Pendant ce temps, les chasseurs

avaient suivi la trace dés jeunes Indiens pour délivrer Dick Hammerdull et Pitt Holbers. Ils rattrapèrent bientôt Deadly-gun, qui les avait tous appelés, dans l'incertitude où il était du nombre des ennemis.

Mais le colonel regretta d'avoir, par trop de prudence, amené tous ses hommes, car près des deux prisonniers il n'y avait que trois gardiens : deux Indiens et le blanc qui avait conduit la veille les Peaux-Rouges à Hide-spot. En quelques minutes, l'endroit fut cerné. Les trois hommes se seraient sans doute rendus sans résistance, mais ils furent abattus, en dépit de Winnetou et du colonel. On délia les prisonniers.

« Comment avez-vous pu être assez imprudents pour vous laisser attraper par ces gens ? leur demanda Deadly-gun. Hâtons-nous de partir, car nous n'avons laissé qu'une sentinelle à la cachette. »

Il se rendit trop nettement compte de la faute qu'il avait commise en retrouvant le cadavre de la sentinelle. Il vit aussi que toutes les chambres avaient été fouillées, par qui ? il était facile de s'en douter. Pour se tranquilliser, il s'assura tout d'abord que la provision de barres et de pépites d'or n'avait pas été touchée, mais il n'en fut que plus effrayé lorsqu'il s'aperçut de la disparition du portefeuille contenant les reçus des dépôts.

L'argent ne profiterait aux voleurs qu'à leur arrivée dans un endroit habité, il ne fallait donc pas perdre un instant, mais il fallait se munir auparavant de tout ce qui était nécessaire pour assurer une poursuite sans arrêt. Heureusement pour eux que les fugitifs n'avaient pu emporter les pépites.

CHAPITRE VIII

UNE CAPTURE

Qui se rend à cheval de l'Est à San Francisco doit d'abord s'arrêter à Oakland, parce qu'il se trouve alors en face de la baie de San Francisco, large de onze kilomètres, et ne peut la traverser que sur le large ferry-boat qui part d'Oakland.

Deux cavaliers venaient justement d'arriver par le ferry-boat.

L'un était un Indien, l'autre un blanc à longs cheveux flottants sur les épaules. Il était facile de voir qu'ils avaient eu mille difficultés à surmonter ; pourtant ni eux ni leurs


Deux cavaliers venaient justement d'arriver par le ferry-boat.


« Que mon frère blanc regarde ces chevaux, » dit-il.


« Bonjour, Monsieur, lui dit-il, vous venez d'acheter ces animaux? »

superbes bêtes ne montraient la moindre fatigue.

Tout en passant devant un « Horse haggler », l'Indien jeta un regard involontaire sur le marchand et fit aussitôt faire volte-face à son cheval.

« Que mon frère blanc regarde ces chevaux, » dit-il.

Un Juif tenait deux chevaux par la bride devant la porte de sa boutique.

L'autre, qui l'avait suivi, regarda les bêtes et l'enseigne et s'avança vers le marchand.

« Bonjour, monsieur, lui dit-il, vous venez d'acheter ces animaux ?

— Oui, maître, répondit le bonhomme.

— De deux hommes qui viennent de passer ? »

Et il décrivit exactement l'aspect de Brétigny et de Wolf.

« C'est bien cela, maître.

— Sont-ils encore ici ?

— Non.

— Où sont-ils allés ?

— Je ne sais pas, ça ne me regarde pas.

— Vous devez bien savoir la direction dans laquelle ils sont partis.

— Ils ont tourné au coin, je n'en sais pas plus long. »

L'interlocuteur réfléchit un ins-

tant et, jetant un regard scrutateur sur le marchand :

« Vous achetez seulement des chevaux ? demanda-t-il.

— Des chevaux et autres choses.

— Des pépites ?

— Oui, en avez-vous ?

— Pas ici, mais je les ferai venir. Puis-je vous les offrir ?

— Si ce n'est pas pour tout de suite, oui, car je viens de donner tout mon argent.

— Aux deux hommes ?

— A l'un d'eux.

— Il vous a vendu des valeurs ?

— Oui.

— Pour combien.

— Pour vingt mille dollars.

— Voulez-vous avoir la bonté de me montrer le reçu ?

— Pourquoi ?

— Pour voir si c'est bien un gentilhomme à qui nous avons affaire.

— Hum ! je veux bien vous le montrer, mais vous n'y toucherez pas. »

Il entra dans la boutique et revint avec le papier.

L'étranger le regarda attentivement en hochant la tête.

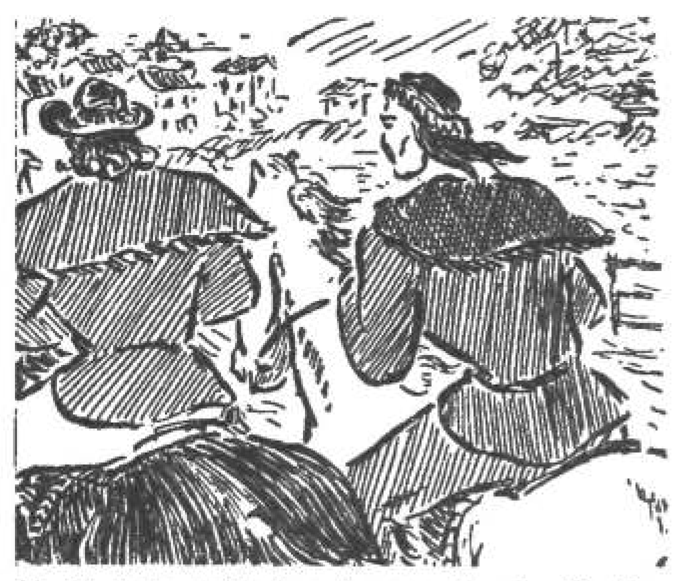
« Vous n'avez que ce reçu ?

— Oui.

— Merci, monsieur. Vous ne re-



Il entra dans la boutique et revint avec le papier.



Il fit faire volte-face à son cheval, l'Indien l'imita et tous deux repartirent au galop.



Surpris, Brétigny s'arrêta et saisit son compagnon par le bras.

verrez pas ces hommes. S'ils revenaient, toutefois, ne leur achetez plus rien, mais faites-les arrêter. Ces reçus m'appartiennent et m'ont été volés par eux. »

Il fit faire volte-face à son cheval, l'Indien l'imita et tous deux repartirent au galop.

Pas un mot ne fut échangé entre eux jusqu'à leur arrivée au quai.

« Mon frère rouge, dit alors le blanc, a traversé avec moi l'immense savane. Veut-il bien rester encore si je suis forcé de monter à bord d'un bateau ?

— Winnetou ira avec Deadly-gun à travers toute la terre et aussi sur les grandes eaux. Howgh !

— Les voleurs vont sans doute fuir au delà des mers, et vont s'informer auparavant des navires en partance. C'est ce que nous allons faire aussi pour les surveiller. Nous les rattraperons.

— Que mon frère le fasse et se tienne toujours ici afin que je le retrouve. Winnetou va retourner là-bas en avant des maisons de la grande ville pour attendre et ramener les chasseurs restés en arrière, parce que leurs chevaux étaient trop fatigués. »

Deadly-gun fit de la tête un signe d'assentiment.

Il descendit de cheval et confia sa bête au valet d'un hôtel voisin.

Pendant ce temps, Marc Létrier et Brétigny avaient continué leur route. Tout en marchant, ils remarquèrent un homme sortir d'une petite ruelle et traverser la rue à quelque distance d'eux, sans les voir. De taille moyenne, il portait le costume des mineurs venus en ville pour se reposer et se promener. Un chapeau de paille à larges bords cachait une partie de son visage, mais laissait apercevoir toutefois la cicatrice d'une brûlure qui lui traversait la joue, de l'oreille au nez.

Surpris, Brétigny s'arrêta, et saisissant par le bras son compagnon :

« Marc, le reconnais-tu ? demanda-t-il, farouche.

— Celui-ci ? Non, capitaine.

— Vraiment pas ?

— Non.

— J'ai mal posé la question. J'aurais dû dire : la reconnais-tu ?

— Elle ! Mille tonnerres ! la silhouette, l'attitude, l'allure... Capitaine, c'est à peine croyable ! Suivons-la. »

Ils se mirent à marcher derrière l'individu, qui entra bientôt dans une baraque de planches qui portait, écrite à la craie, l'inscription suivante : « Taverne du bon brandy. »

Brétigny se glissa lentement derrière la baraque jusqu'à ce qu'il entendît des voix s'élever derrière la mince cloison contre laquelle il était tapi.

Il plaça son oreille contre les planches et écouta.

« Où nous retrouverons-nous ? demanda quelqu'un.

— Pas ici, ce serait imprudent ; pas sur le quai non plus, mais dans la petite baie après la dernière cabane de pêcheur.

— Et quand ?

— Je ne sais encore quand je pourrai venir, mais trouvez-vous réunis à 11 heures. Toutefois, n'entreprenez rien en mon absence.

— Bien ! Il y aura un fameux combat avant que le navire soit à nous !

— Pas si terrible que vous pensez. Les officiers et les subalternes ont débarqué à terre aujourd'hui et il y aura à bord une fête qui nous servira en la circonstance.

— Sans aucun doute. Y a-t-il de nos amis à bord ?

— Le grand Tom et quelques autres nous y attendent.

— Par tous les diables, vous avez joliment bien mené la chose. Alors le capitaine Caïman sera vraiment là ?

— Sûrement. Les ancres seront aussitôt levées. Le vent est bon, la marée à point, et si un obstacle imprévu ne se dresse pas en route, on racontera bientôt de l'*Horrible* les mêmes histoires qu'on racontait jadis.

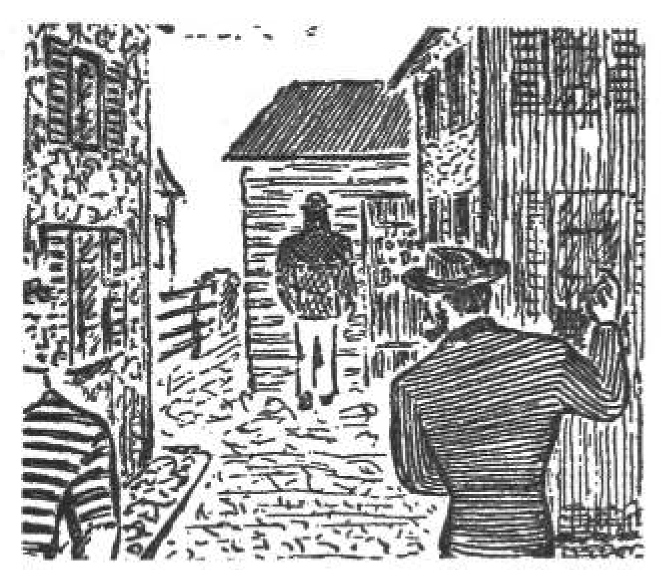
— Vous pouvez compter sur nous, monsieur. Nous serons environ trente hommes, et, avec des officiers capables et un voilier semblable, on n'a pas à craindre les marins du monde entier.

— C'est ce que je pense. Voilà votre prime et quelque chose de plus pour boire. Mais ne vous enivrez pas pour ne pas compromettre notre tentative. »

Un bruit de chaises remuées, et l'individu qui venait de parler s'éloigna. Brétigny l'avait reconnu à la voix, bien qu'elle fût déguisée et intentionnellement plus grave. Ce qu'il venait d'entendre était si surprenant, qu'il resta un moment comme pétrifié, mais un léger « pst ! » le fit sortir de sa torpeur. Marc Létrier, à quelques pas de lui, lui faisait signe de venir.

« Elle est partie, venez, vite, vite ! »

Le capitaine se précipita et arriva juste à temps pour voir disparaître au coin de la rue l'individu qu'il venait d'épier. Les deux hommes


Ils se mirent à marcher derrière l'individu, qui entra bientôt dans une baraque de planches.


Il plaça son oreille contre les planches et écouta.


Là, l'homme s'arrêta et sauta comme un chat par dessus la grille.

le suivirent à travers les ruelles sales du faubourg comme à travers les larges rues des quartiers riches jusqu'à la grille d'un jardin isolé. Là l'homme s'arrêta, jeta un regard anxieux autour de lui et, ne voyant rien de suspect, sauta comme un chat par-dessus la grille. Les deux autres montèrent la garde pendant une heure. Ce fut en vain, personne ne réapparut.

« Elle doit habiter ici, Marc. Cherchons la maison à laquelle appartient ce jardin. »

Il leur fallut prendre une rue latérale. Comme ils en débouchaient, ils aperçurent une voiture arrêtée devant une maison qui n'était autre que celle qu'il cherchait. Une jeune femme venait d'y monter et avait donné au cocher l'ordre de partir. Ses deux observateurs reculèrent dans la ruelle ; la voiture passa devant eux, leur laissant voir les traits de la personne qui y était assise.

« C'est elle ! s'écria Marc.

— Oui, c'est elle, il est impossible de s'y tromper. Tandis que je reste ici, va dans la maison et tâche de savoir son nom actuel. »

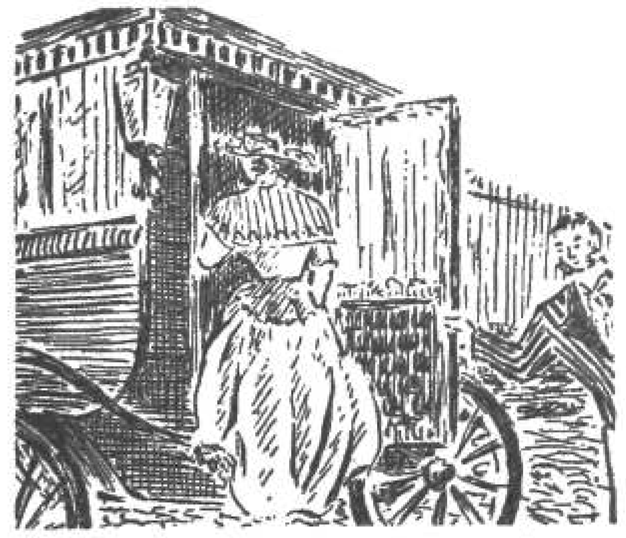
Létrier obéit et revint aussitôt avec la nouvelle désirée.

« Eh bien ?

— Mme de Voulettre.

— Viens au port, je te dirai autre chose en route. »

Tandis qu'ils étaient dans le feu de leur conversation, on faisait de grands préparatifs dans la maison de Mme de Voulettre pour la réception du soir même. Il y avait là des friandises de tous les pays, des vins de toutes les régions, et la maîtresse de maison, revenue depuis longtemps de sa promenade, s'occupait tout particulièrement de ce dernier détail. Elle ouvrait une quantité de bouteilles, y versait une fine poudre blanche et les cachetait ensuite de nouveau soigneusement.



Une jeune femme venait d'y monter et avait donné ordre au cocher de partir.

La nuit arrivait, et il fallut bientôt allumer les lustres des salons, dont l'éclat, à travers les fenêtres, surpassait celui des réverbères.



Elle ouvrait une quantité de bouteilles, y versait une fine poudre, et les cachetait ensuite.

Les invités, et parmi eux le commandant du cuirassé et les officiers des autres navires, nageaient dans les mille délices qui leur étaient offertes.

Une quantité de travailleurs et de gens du peuple assiégeaient l'entrée pour jeter un regard dans les salles décorées ou aspirer le fumet qui se dégageait des tables servies.

Parmi eux, deux hommes habillés en matelots se tenaient silencieux et regardaient les autres



Parmi eux, deux hommes habillés en matelot se tenaient silencieux.

avec indifférence. Leurs yeux revenaient toujours vers une fenêtre brillamment éclairée ; ils la fixèrent longtemps, longtemps. Bientôt un rideau fut baissé et l'ombre d'une main s'éleva plusieurs fois par derrière, puis la lumière s'éteignit.

« C'est le signal, dit l'un des matelots.

— Viens, » répondit l'autre.

Ils s'éloignèrent et tournèrent au coin de la rue. A la porte du jardin était une malle gardée par une forme masculine. Il faisait si sombre en cet endroit, qu'il était difficile de voir les choses en détail ; on pouvait cependant se rendre compte que l'homme était de taille moyenne et portait une longue barbe. C'était Mme de Voulettre, de nouveau déguisée. La malle contenait ses instruments de marine.

« La voiture est-elle commandée ? » demanda-t-elle.

Sa voix était impérieuse comme celle de quelqu'un habitué à commander depuis l'enfance. Les hommes saisirent la malle et marchèrent en avant. Elle les suivait. Au tournant de la rue, ils trouvèrent une voiture, y chargèrent la malle et tous trois y montèrent. La voiture les emmena en dehors de la ville.

Quand elle s'arrêta, les occupants descendirent, reprirent la malle et s'approchèrent de la côte.

Ils ne l'avaient pas encore atteinte qu'une voix se fit entendre derrière un buisson.

« Halte ! Qui va là ?

— Capitaine Caïman.

— Bienvenu ! »

Une troupe de formes sombres s'avancèrent et entourèrent respectueusement l'homme à la barbe.

La malle fut hissée, le gouvernail, soigneusement enveloppé de chiffons fut ajusté, et les embarcations glissèrent silencieusement sur les flots.

Elles s'avancèrent par une manœuvre habile si près de l'*Horrible,* qu'elles ne pouvaient passer inaperçues du navire. Une seule lanterne brillait aux extrémités du bâtiment.

Dans l'embarcation, l'homme qui s'était appelé capitaine était debout au gouvernail et fixait de son regard pénétrant la masse sombre du navire. C'était le moment décisif. Il en allait de son sort.

Le cri rauque de la mouette se fit tout à coup entendre. Alors chacun respira plus librement, car c'était le signal convenu par le grand Tom pour indiquer que tout allait bien à bord. Plusieurs cordages pendaient à l'arrière.

« Grimpez ! » commanda quelqu'un à voix basse.

Quelques instants après, tous les hommes étaient sur le pont, où Tom les attendait.

« Comment cela va-t-il ? demanda l'homme à la barbe.

— Bien, c'est moi et les nôtres qui sommes de garde. Les autres font bombance en bas ou sont déjà tombés ivres à terre.

— En bas ! Ne les tuez pas. Il faut les ligoter et les mettre sous clef ; nous verrons plus tard à leur faire prêter serment. Plus nous aurons de bras à notre service, mieux ce sera pour nous. »

Le commandement fut exécuté sans bruit. L'équipage sans méfiance, engourdi par les grogs, fut facilement garrotté et enfermé à fond de cale. Puis, la malle hissée à bord, on renvoya les embarcations. Elles pouvaient s'éloigner, le navire était aux mains des corsaires.

Alors l'homme à la barbe réunit autour de lui ses gens pour indiquer à chacun son poste.

« Graissez le cabestan, afin d'éviter tout bruit inutile. Je ne peux pas vous donner d'ordres à haute voix, parce qu'on m'entendrait du cuirassé, mais j'espère que chacun sait ce qu'il y a à faire. »

L'équipage s'éparpilla. Le commandant allait rapidement d'un endroit à l'autre donner ses ordres à voix basse ; l'ancre fut levée, et les voiles dépliées se gonflèrent au souffle d'un vent favorable. Le bateau, obéissant au gouvernail, se tourna lentement, fendit les vagues et s'élança vers la haute mer.

Du pont du cuirassé retentit alors un coup de canon, puis un deuxième et un troisième. On savait là-bas que les officiers de l'*Horrible* étaient à terre ; on avait remarqué, malheureusement trop tard, le mouvement du navire, et l'on se doutait de quelque chose d'extraordinaire ou même d'illégal, et on donnait l'alarme par ces trois coups.

Le nouveau commandant de l'*Horrible* s'était rendu sur la passerelle de quart, le grand Tom était à ses côtés.

« Écoute, Tom, ils se sont aperçus de notre fuite, » dit-il.

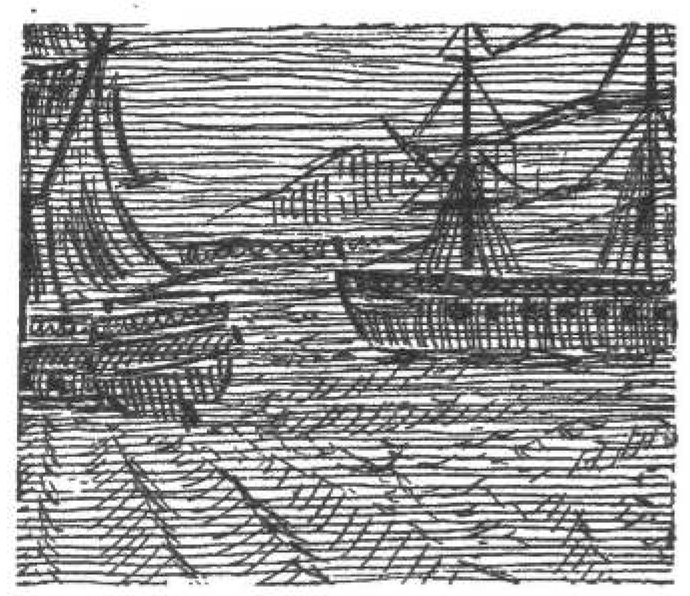
Tom jeta un regard perçant vers les voiles qui se dressaient vers le ciel :

« A quoi cela leur servira-t-il ? Ils ont ouvert les yeux trop tard. Mais... vous connaissez mon nom, monsieur ?

— Je pense que le capitaine Caïman doit le connaître, vous avez assez navigué avec moi.

— Avec vous ? Je ne nie pas


Les embarcations glissèrent silencieusement sur les flots.


Une seule lanterne brillait aux extrémités du bâtiment.


« Comment cela va-t-il? » demanda l'homme à la barbe.

que vous soyez un officier remarquable, je m'en suis aperçu tout de suite, mais vous n'êtes pas le Caïman, je le connais celui-là.

— Eh bien ! je le deviendrai.

Ça n'ira pas. Les hommes veulent servir sous lui, et l'homme à la cicatrice, je veux dire l'agent qui nous a embauchés, nous a promis qu'il vivait encore et serait aujourd'hui à bord.

— L'homme à la cicatrice ? L'avez-vous vraiment reconnu ?

— Reconnu ! lui ? Je ne l'ai jamais vu de ma vie.

— Mille fois, Tom, mille fois, dis-je, vous l'avez vu, lui ou plutôt elle. Rappelez-vous.

— Lui, elle !... Mille tonnerres ! elle... elle... Serait-ce miss Amiral ?

— Elle-même. Et ne crois-tu pas qu'elle ait l'étoffe nécessaire pour jouer au capitaine Caïman ? »

L'homme recula de quelques pas.

« Mille tonnerres ! monsieur... mais, je veux dire, voilà une histoire extraordinaire. Je croyais qu'on vous avait pendu quand les marins de guerre s'étaient emparés de l'*Horrible.*

— Pas tout à fait, comme tu vois. Mais, écoute. Tu es le seul à bord qui connaisse vraiment le capitaine. Tu n'as qu'à les laisser ignorer

que moi et l'agent sont une seule et même personne et croire que je suis le capitaine Caïman. Comprends-tu ?

— Parfaitement.

— Eh bien ?

— Hum ! peu m'importe que ce soit un monsieur ou une demoiselle qui commande, pourvu qu'il y ait une bonne capture. Vous pouvez compter sur moi.

— Bon ! Mais vois, des lumières s'agitent dans le port et dans la rade. On envoie à notre poursuite.

— Bah ! en deux heures, même en plein jour, nous serons hors de portée de leur vue. »

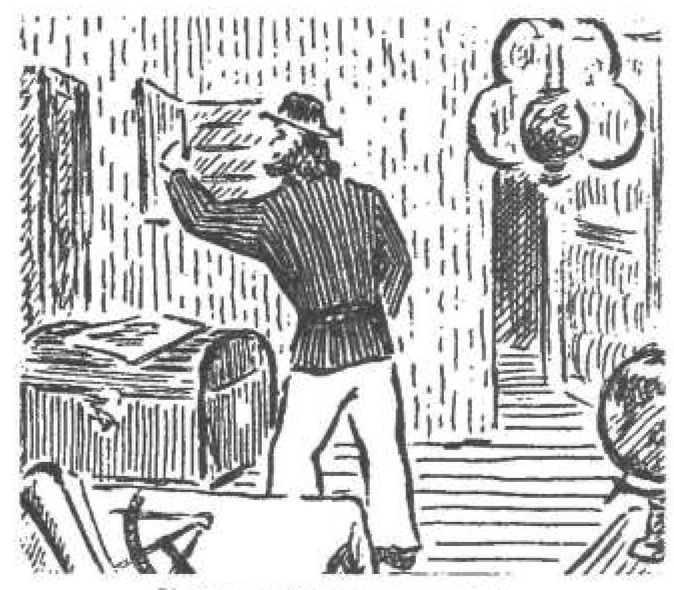
L'homme à la barbe fit mettre toute la voile, de sorte que le bateau, penché de côté, fendait les flots avec une vitesse double.

Ce fut seulement à la pointe du jour que, sa présence n'étant plus nécessaire sur le pont, il descendit dans sa cabine. Il y trouva sa malle et une lampe qui brûlait.

« Hum ! dit-il en se retournant dans tous les sens et en se frottant les mains avec une satisfaction évidente : Jenner n'est pas si mal que je croyais, il avait très bien disposé tout cela. Mais il me faut voir avant tout si ma cachette secrète, que Caïman lui-même ignorait, existe encore. »



« Mille tonnerres, Monsieur... voilà une histoire extraordinaire. »



Il descendit dans sa cabine. Il y trouva sa malle et une lampe qui brûlait.



« Il dirait bravo, » cria une voix derrière elle, tandis qu'une main se posait sur son épaule.

Il rangea de côté un miroir et appuya sur un petit bouton presque invisible qui se trouvait par derrière. Une porte double s'ouvrit, laissant voir une cachette dans laquelle étaient entassés toutes sortes de papiers. Il les saisit.

« En vérité, rien n'a été touché. La cachette est bonne, je vais m'en servir de suite. »

Il prit une clef et ouvrit la malle. Un casier contenait seulement des rouleaux d'or et des liasses de billets de banque.

Il le mit dans la cachette, qu'il ferma et dissimula sous la glace. Puis il sortit de la malle du linge et des vêtements de toutes sortes, qui trouvèrent place dans l'armoire de la cabine, et enfin les instruments de navigation que le lieutenant Jenner avait trouvés chez Mme de Voulettre.

« Si ce lieutenant avait su pourquoi sa belle dame s'était chargée de tous ces instruments fastidieux !... Par tous les saints, j'ai joué aujourd'hui le meilleur tour de ma vie, et je voudrais savoir ce qu'en dirait le capitaine, s'il était ici...

— Il dirait bravo ! » cria une voix derrière elle, tandis qu'une main se posait sur son épaule.

Épouvantée, elle se retourna et regarda avec des yeux dilatés par l'effroi le visage de celui qui venait de parler.

« Caï... Caï... Caïman ! balbutiait-elle en grinçant presque des dents.

— Le capitaine Caïman ! dit celui-ci d'un signe de tête affirmatif avec un sourire tranquille, et...

— Impossible ! Son esprit, son... son...

— Allons donc ! le maître voilier de l'*Horrible* croit-il aux esprits ?

— Mais comment ?... où ?... quand ?... Comment es-tu venu à Frisco et comment à bord ?...

— Je t'expliquerai le comment plus tard ; tu sais bien par contre le pourquoi.

— Je ne sais rien.

— Tu ne sais rien de ma caisse qui a disparu en même temps que toi quand tu m'as laissé comme une épave à New-York ?

— Rien.

— Vraiment ! Je suis pourtant en état de te donner la preuve du contraire. Mais faisons d'abord les comptes du moment actuel. Tu as dérobé l'*Horrible* »

Elle se tut.

« Et embauché des hommes. »

Elle se tut encore.

« Tu leur as promis que le capitaine Caïman les commanderait. »

Elle luttait encore visiblement avec l'épouvante que lui avait causée l'apparition de l'homme.

« Pour te donner l'occasion de tenir ta parole, je t'ai précédée à la nage à bord du bateau et ai attendu, caché dans les écubiers, le moment favorable pour me présenter à toi. Tu es vraiment une femme endiablée, et puisque, tu as si bien mené l'affaire, je te rendrai pour un temps, jusqu'à règlement de nos comptes, ton ancien poste. Enlève ta barbe, elle te gêne, et ce n'est pas le Caïman que tu tromperas. »

Il lui avait parlé d'un ton de supériorité calme qui fit monter le sang à son visage et étinceler ses yeux de chat.

« Maître voilier, moi ! Et si je ne te connais pas ? siflla-t-elle entre ses dents.

— Le grand Tom et Marc Létrier me connaissent. Ils sont plus attachés à moi qu'à la cruelle panthère appelée miss Amiral.

— Marc Létrier ! Où est-il ?

— Ici à bord. Il y est venu avec moi et parle en haut avec le grand Tom pour lui dire que je suis ici présent.

— Cela ne te servira pas plus qu'à lui, » dit-elle d'une voix de colère en se précipitant sur lui.

Elle avait tiré un revolver de sa ceinture et fit feu. D'un seul coup, l'arme tomba de ses mains, l'homme l'avait saisie par les épaules et la clouait contre le mur.

« Miss Amiral, écoute ce que je vais te dire une fois pour toutes. Tu as voulu ma mort, et ma vie a été en danger tant que je me suis fié à toi. Je suis capitaine de mon navire et toi... je te mettrai hors d'état de nuire ! »

Et d'un coup de poing sur la tête, il la fit tomber à terre. Il la ligota avec les cordes mêmes qui attachaient la malle et remonta sur le pont.

Le jour était venu et permettait de juger de la situation. L'équipage, rassemblé sur le pont, faisait cercle autour de Tom et de Létrier, qui semblaient leur parler. Tout à coup, ce dernier aperçut le capitaine, il bondit, agita son béret et se mit à crier :

« Le voilà, les amis. Vive le capitaine Caïman ! »

Les bonnets volèrent en l'air en même temps que le cri était répété par tous les gosiers.

Le pirate, avec un geste gracieux pour tous, entra fièrement dans le cercle. En un instant il eut fait prêter serment à tous les hommes, dont chacun reçut une


L'homme l'avait saisi par les épaules et le clouait au mur.


Il la ligota avec les cordes mêmes qui attachaient la malle.


Il agita son béret et se mit à crier : « Le voilà, les amis, vive le Capitaine Caïman ! »

somme d'argent importante. Les postes et les armes furent répartis, les prescriptions du bord transmises oralement, et quand tout fut en ordre, le capitaine descendit avec Létrier dans sa cabine pour s'occuper de miss Amiral.

Elle était revenue à elle, mais resta les yeux fermés quand elle l'entendit arriver.

Il se pencha sur elle.

« Où est l'argent que tu m'as volé ? » demanda-t-il.

Ses paupières s'entrouvrirent pour laisser passer une lueur de haine.

Il répéta sa question.

« Interroge tant que tu voudras, tu n'auras pas de réponse, déclara-t-elle.

— A ton aise, répliqua-t-il avec un sourire. Tu en as probablement dissipé une grande partie. Mme de Voulettre avait des besoins coûteux ; le reste est ici à bord, je te connais.

— Cherche-le.

— C'est ce que je vais faire. Et si je ne trouve rien autre, je trouverai du moins le moyen de te faire parler... Marc !

— Capitaine ?

— La femme restera ligotée dans ma cabine. Je me charge de la

garder moi-même. Que personne n'entre ici, pas même toi. Le premier qui fera la moindre tentative de se rapprocher d'elle recevra une balle. Du reste, personne hors toi ne doit savoir où elle est. Amène maintenant sur le pont l'ancien équipage de l'*Horrible,* je vais voir ce qu'on peut en faire. »

Marc parti, le capitaine attira sa prisonnière dans la cabine attenante et renforça ses liens. Elle savait qu'il avait dit vrai : miss Amiral ne commanderait plus.



« Où est l'argent que tu m'as volé? » demanda-t-il.



« Que personne n'entre ici, pas même toi. »

CHAPITRE IX

UN COMBAT NAVAL

La nuit était venue, il était 10 heures et plus. Deadly-gun marchait de long en large sur la jetée pour surveiller les navires en partance. C'était une tâche fort difficile, sinon impossible pour une seule personne, et, en vérité, plus d'une embarcation s'était éloignée de terre sans que le trappeur attentif ait eu le temps d'examiner les occupants. Il était plongé dans une obscurité que les lumières des réverbères et les feux des navires ne pénétraient que



« Bonsoir, l'homme. D'où venez-vous donc? » lui demanda-t-il.

difficilement, et il s'était rapproché du bord pour se délasser un peu de sa surveillance quand, juste à ses pieds, le propriétaire d'une embarcation vide arriva aux marches qui descendaient jusqu'à l'eau.

« Bonsoir, l'homme. D'où venez- vous donc ? lui demanda-t-il.

— De là-bas.

— De quel navire ?

— D'aucun.

— D'aucun ? Étiez-vous allé faire une promenade tout seul ?

— Ah ! non, » répondit le batelier, s'arrêtant près de lui en s'étirant les bras.

Le trappeur devint attentif.

« Alors, vous avez conduit quelqu'un ?

— Probablement, maître.

— Vous n'avez abordé aucun navire et vous revenez tout seul. Vous avez donc noyé votre compagnon ? »

L'homme se mit à rire.

« Quelque chose de ce genre. Mais attendez encore quelques heures avant de me poser d'autres questions ; je vous y répondrai alors.

— Pourquoi pas auparavant ?

— Parce que je ne peux pas.

— Et pourquoi ne pouvez-vous pas ?

— Parce que je l'ai promis. »

A ces mots, le chasseur se sentit comme poussé par une curiosité irrésistible et continua :

« Et pourquoi l'avez-vous promis ?

— Parce que... parce que... Écoutez, monsieur, ne posez pas de questions à un pauvre diable qui a reçu un pourboire.

— Ah ! vraiment ! C'est à cause d'un pourboire que vous ne pouvez pas dire qui vous avez emmené ?

— C'est juste ça.

— Et vous le diriez tout de même pour un pourboire plus élevé ? »

L'homme jeta un regard méfiant sur le vêtement de cuir déchiré de son interlocuteur.

« Plus élevé, ça vous sera difficile.

— Combien avez-vous reçu ?

— Mon dû et un dollar pardessus le marché.

— Seulement ?

— Quoi ! seulement ! Les dollars ne doivent pas vous tomber dans les poches à travers les trous de vos vêtements.

— Des dollars ? Non, je n'ai pas d'argent, mais de l'or.

— Vraiment, c'est encore mieux. »

Le pêcheur savait par expérience que plus d'un mineur en loques porte sur lui plus que ne possèdent ensemble cent élégants.

« Croyez-vous ? Regardez un peu ces pépites. »

Deadly-gun se plaça sous un réverbère et montra à l'homme une pépite qu'il avait retirée de sa poche.

« Diable ! maître, le morceau vaut plus de cinq dollars, s'écria le batelier.

— C'est vrai, et vous l'aurez si vous me dites ce que vous deviez taire.

— Est-ce vrai ?

— Absolument. Allons, qui avez- vous emmené ?

— Deux hommes.

— Ah !... Comment étaient-ils habillés ?... Des chasseurs ?

— Non, plutôt des marins en costumes tout neufs.

— C'est possible !... Quel air avaient-ils ? »

L'homme fit une description qui correspondait exactement à Caïman et Létrier, dans le cas où les deux auraient amélioré leur tenue.

« Où voulaient-ils aller ?

— Là-bas dans le voisinage de l'*Horrible.*

— L'*Horrible !* »

Deadly-gun devint encore plus attentif.

« Que disaient-ils entre eux ?

— Je n'ai pas pu comprendre.

— Pourquoi ?

— Ils m'ont demandé si je comprenais l'allemand, et quand j'eus dit non, ils se mirent à parler un micmac qui résonne encore dans mes oreilles.

— C'est eux. Où t'ont-ils quitté ?

— Là-bas dans l'eau.

— Impossible.

— C'est comme ça et pas autrement. Ils m'ont dit qu'ils étaient du bateau et qu'ils avaient triché pour aller se promener à terre. Ils voulaient rentrer inaperçus et pour cela aller à bord à la nage.

— Et vous avez dû leur promettre auparavant ?...

— De n'en rien dire avant quelques heures. »

Avant que Deadly-gun ait pu poser une autre question, il sentit une main se poser sur son épaule.

« Que mon frère vienne avec moi, » dit une voix.

C'était Winnetou qui l'entraînait à quelques pas de là pour lui dire :

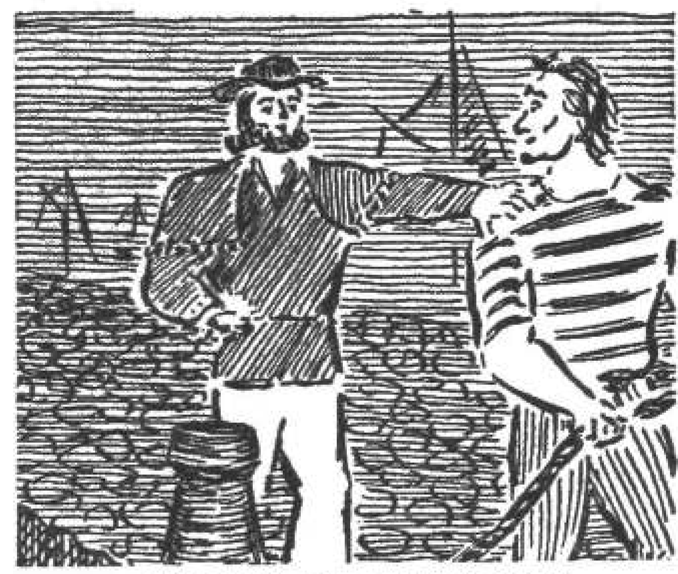
« Comment s'appelle le gros canoë qui est là-bas dans l'eau ?

— L'*Horrible.*

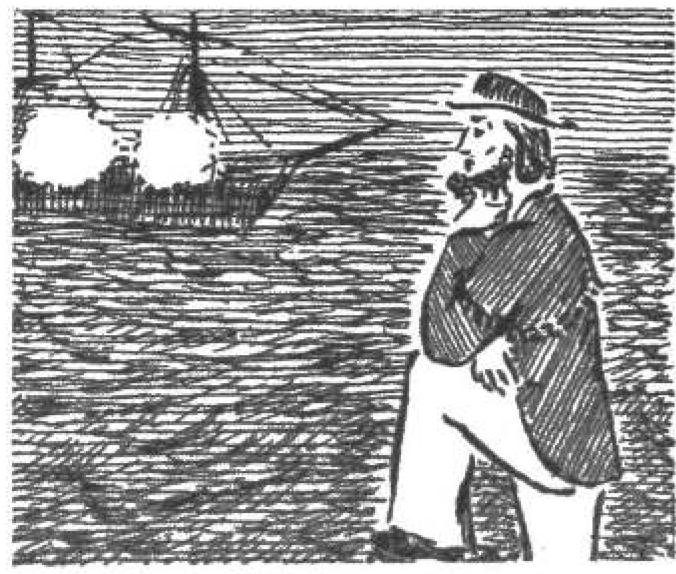
— Et comment s'appelait le canoë sur lequel le blanc appelé Mertens avait été capitaine ?

— L'*Horrible.* C'est le même.

— Le blanc ne va-t-il pas aller chercher son canoë ? »


« Et vous le diriez tout de même pour un pourboire plus élevé. »


Deadly-gun sentit une main se poser sur son épaule.


Il entendit trois coups de canon tirés dans la rade.

Deadly-gun, surpris, demanda :

« D'où te vient cette pensée ?

— Winnetou a laissé une fois son poste pour te chercher. Il est passé de l'autre côté sur un bac où étaient des hommes blancs qui parlaient du canoë. Après avoir quitté le bac, ils attendirent quelque temps et montèrent avec d'autres hommes et une malle dans plusieurs bateaux.

— Mon frère a-t-il entendu toute leur conversation ?

— Ils voulaient monter sur le grand canoë et en tuer les hommes, parce que le capitaine Caïman viendrait.

— Et ils sont partis sur l'eau ?

— Oui, ils avaient des couteaux et des haches à la ceinture. »

Deadly-gun réfléchit :

« Que mon frère retourne à son poste, les chasseurs doivent venir avant que le jour se lève. »

L'Apatsche obéit. Le batelier s'étant éloigné aussi avec sa pépite le colonel resta seul.

Se passait-il vraiment quelque chose d'inusité sur l'*Horrible ?* Winnetou ne s'était pas trompé en tout cas ; si le bateau devait être vraiment attaqué, comment ces gens pouvaient-ils être si exactement informés de l'arrivée du criminel ?

Comme il était encore plongé dans ses réflexions, il entendit trois coups de canon tirés dans la rade et, malgré l'heure tardive, la jetée fut en peu de temps recouverte d'une foule considérable, curieuse de connaître la raison de cette alarme. L'obscurité ne permettait pas de distinguer tous les navires au mouillage dans le port ou la rade, mais l'agitation des lanternes portées de tous côtés était un signe certain qu'il se passait quelque chose d'anormal. Une embarcation de la flotte de guerre menée par six rameurs et commandée par un enseigne aborda tout près du chasseur. Un pilote, qui se trouvait par hasard à terre, vint au-devant de lui et lui demanda :


Une embarcation de la flotte de guerre aborda tout près du chasseur.


Tous les invités gisaient sans connaissance dans le salon.


« Que mon frère mette son oreille contre la terre, » dit-il.

« Qu'y a-t-il donc, mon officier ?

— *L'Horrible* quitte le port, toutes voiles dehors.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela fait ?

— Ce que cela fait ? Tous les officiers sont à terre. C'est sûrement un tour de coquins, et j'ai l'ordre de m'en informer de suite.

— Qui a tiré les coups de feu ?

— Nous, sur le cuirassé. Notre capitaine fait partie de l'équipage de l'*Horrible.* Bonne nuit ! »

Et il courut chez Mme de Vouletre.

Deadly-gun avait compris la conversation ; il suivit machinalement l'enseigne et arriva à la maison habitée par Mme de Voulettre. Là aussi régnait la plus grande animation. La maîtresse de maison avait disparu depuis longtemps sans laisser de traces, et tous les invités gisaient sans connaissance dans le salon, conséquence d'un mélange de poison au vin, comme le dirent les médecins appelés en toute hâte. En même temps que Mme de Voulettre, une collection précieuse de cartes et d'instruments de navigation avait disparu.

Le trappeur entendit raconter tout cela. Médecins, policiers et marins sortaient et entraient précipitamment, et une foule immense se pressait devant la maison. Lui-même se sentait surexcité. Il ne pouvait pas s'expliquer quel rapport il y avait entre Mertens et Mme de Voulettre, mais il était convaincu, sans entrer dans les détails, que l'un avait aidé l'autre à capturer le navire. Devait-il communiquer à la police les remarques de l'Apatsche ? C'était amener des formalités et des retards, qui ne pouvaient que nuire à son but. Le moyen le plus sûr et le plus rapide d'y arriver, et celui que la police prendrait probablement, était de se mettre à la poursuite de l'*Horrible*. Deadly-gun résolut de s'en charger lui-même. Il lui fallait avant tout de l'argent pour louer un vapeur et il se voyait forcé d'attendre ses gens déjà en route pour lui apporter les trésors cachés dans Hide-spot. Sa tâche sur la jetée étant terminée, il pouvait retourner à Oakland près de Winnetou.

Maîtrisant son impatience, il se coucha près de l'Apatsche qui dormait profondément, mais lui restait éveillé. Il était torturé par cette pensée que le bandit se trouvait peut-être en sécurité sur la mer, tandis que lui, qui l'avait poursuivi pas à pas, à travers la savane, au milieu de tant de dangers et de fatigues, était retenu à terre impuissant ; se tournant et se retournant sur son lit, il comptait les minutes qui le séparaient encore des siens. D'après ses calculs, ils seraient là au matin, et c'est pourquoi il attendait avec tant d'impatience le lever du jour.

Les astres n'obéissent pas aux volontés humaines, ils continuent lentement le cours qui leur a été assigné depuis le commencement des siècles ; mais ils font place, à l'heure dite, à la brillante lumière

du jour. On était au matin. Deadly-gun enviait le sommeil profond et tranquille de l'Apatsche et se demandait s'il devait l'éveiller, quand celui-ci, se redressant tout à coup, jeta des regards perçants autour de lui, puis se coucha de nouveau sur le sol. Mais il se releva bientôt :

« Que mon frère mette son oreille contre la terre, » dit-il.

Le trappeur, l'ayant fait, entendit un bruit presque imperceptible qui se rapprochait. Le fils de la savane l'avait perçu même à travers son sommeil. Winnetou écouta de nouveau.

« Des cavaliers s'approchent sur des chevaux fatigués. Mon frère n'entend-il pas le hennissement d'un animal ? C'est le mauvais cheval de l'étranger qui a été sur l'eau. »

Il voulait dire la monture de Peter Polter. Deadly-gun ne fut pas surpris de cette perspicacité, il était habitué depuis longtemps à des choses plus extraordinaires. Il se releva plein d'anxiété et fixa le coin d'un buisson qui lui cachait encore les nouveaux arrivants. Ils apparurent enfin. C'était Treskow avec le neveu du colonel. Derrière eux, le pilote luttant toujours avec sa bête, puis les chasseurs : Dick Hammerdull, Pitt Holbers, Ben Cunning ; les autres avaient été laissés pour garder Hide-spot. Chacun d'eux conduisait par la bride un ou plusieurs chevaux ou mulets lourdement chargés.

« Vous voyez ce nid, dit Peter Polter. Je crois bien que c'est enfin ce San Francisco, que je ne reconnais pas d'ici parce que je ne l'ai jamais vu que de la mer.

— Que vous l'ayez vu ou non, peu importe ! répliqua Hammerdull. Qu'en penses-tu, Pitt Holbers, mon vieux raton ?

— Si tu crois que c'est Frisco, Dick, moi je veux bien. Je n'aurais jamais cru voir cette contrée, quand les Peaux-Rouges nous avaient surpris et emportés dans leur camp.

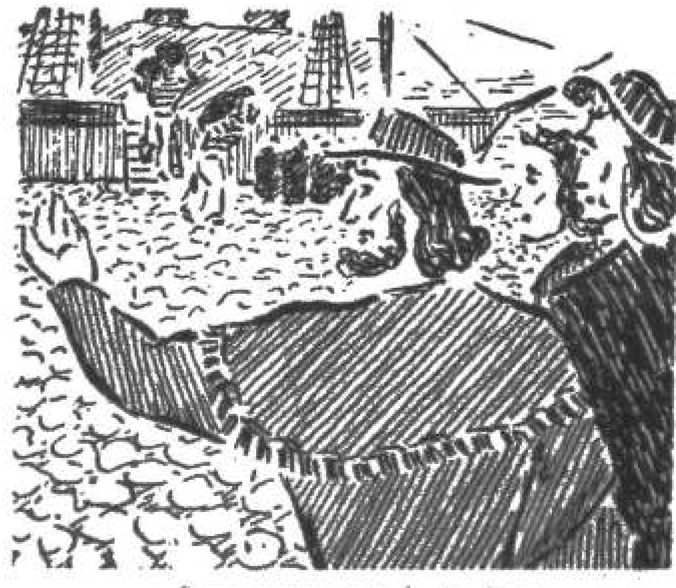
— Eh ! oui, vieux mât, remarqua le pilote. Si Peter Polter n'avait pas été là, ils vous auraient dépouillés comme des lapins. Tenez, regardez donc par là. Je veux être retourné sur ma quille et calfaté de goudron et de poix si ce n'est pas le colonel et...

— Et Winnetou l'Apatsche, acheva Treskow en éperonnant son cheval pour arriver plus tôt près d'eux.

— Dieu soit loué ! Vous voici enfin, s'écria Deadly-gun. Nous vous avons attendu comme le buffle attend la pluie.


« Vous voyez ce nid, dit Peter Polter, je crois bien que c'est enfin San Francisco. »


« Dieu soit loué ! vous voici enfin », s'écria Deadly-gun.


« Je ne veux pas de vapeur, ces véhicules sont les pires qui existent. »

— Nous ne pouvions aller plus vite, oncle, répondit Thieme. Nous avons marché toute la nuit. Regardez nos pauvres bêtes ; elles peuvent à peine se tenir debout.

— Quoi de nouveau, colonel ? demanda Treskow. L'avez-vous rattrapé ?

— Il s'en est fallu d'une minute, ils nous ont échappé.

— Quand, comment et pour où ?... »

Deadly-gun raconta ce qui était arrivé. Une exclamation de colère jaillit des lèvres du trappeur.

« Avez-vous averti la police ? s'informa Treskow.

— Non, cela nous aurait seulement fait perdre du temps.

— C'est juste. Il n'y a qu'un moyen, c'est de louer immédiatement un vapeur et de nous mettre à leur poursuite.

— C'était bien mon intention et vous attendais avec impatience, car il nous faut au plus tôt changer nos pépites en or monnayé.

— Ça ne servira à rien, dit le pilote vexé au plus haut degré.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas de vapeur, ces véhicules sont les pires qui existent. Un voilier trouve toujours du vent, tandis que ces chaloupes à fumée ne trouvent pas partout le

le charbon qui leur est indispensable. Alors il faut jeter l'ancre et rester en pleine mer sans pouvoir ni avancer ni reculer.

— Nous chargerons une quantité de charbon nécessaire.

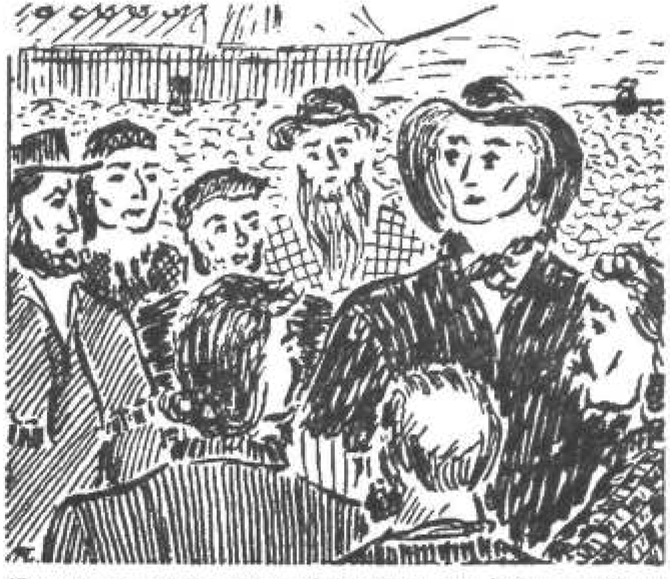
— Permettez, colonel. Vous êtes un bon chasseur, on peut le dire, mais vous n'entendez rien à la marine. Il nous faut d'abord le vapeur, reste à savoir si nous en aurons un sous la main. Et remarquez bien que ces Yankees marchanderont avec vous tout un jour avant de vous le céder.

— Je donnerai ce qu'on demandera.

— Je m'en doute. Il faudra ensuite charger provisions, munitions et charbon, essayer le bateau, et les heures et les jours passeront, permettant à l'*Horrible* de doubler le cap avant que nous ayons pu prendre la mer. Que le diable l'emporte !

— C'est bien un peu mon avis, reprit Treskow ; mais rester ici à regarder la mer ne nous avance pas davantage. En tout cas, le bateau est déjà pourchassé, c'est une consolation, et nous en ferons autant, en tout cas.

— Mais dans quelle direction ? »



Tous regardaient le pilote d'un air interrogateur « Ce n'est pas facile à dire, » répliqua celui-ci.



Ils se rendirent dans une banque où le colonel vendit sa provision d'or.



« Que ferais-je de ces vieux papiers? » demanda Hammerdull.

Tous regardaient le pilote d'un air interrogateur.

« Ce n'est pas facile à dire, répliqua celui-ci. Si l'*Horrible* est suffisamment pourvu, il a dû prendre la route du Japon ou de l'Australie, et dans ce cas il lui est aisé d'échapper à toute poursuite. Mais s'il ne l'est pas, il est parti vers le sud pour embarquer, à quelque point de la côte occidentale, tout ce qui lui est nécessaire. »

Tout le monde se rendit à l'évidence.

« Allons aux renseignements, en avant ! » dit Treskow pour encourager les hommes.

Ils traversèrent Oakland et se rendirent dans une banque, où le colonel vendit sa provision d'or.

« Voilà qui est fait, dit-il. Maintenant, chacun va recevoir sa part.

— Que nous la recevions ou non, peu importe ! intervint Hammerdull ; mais que ferais-je de ces vieux papiers ? Je n'en ai pas besoin, c'est vous qui en avez besoin. Pitt Holbers, mon vieux raton, qu'en penses-tu ?

— Si tu crois, Dick, que nous devons laisser les chiffons au colonel, je veux bien, je n'en ai pas besoin. Je préfère un bon rôti d'ours ou un rognon savoureux de buffle.

N'es-tu pas de cet avis, Ben Cunning ?

— Entièrement, appuya celui-ci. Je ne mange pas de papier et mon cheval non plus. Ha ! ha ! ha ! Le colonel nous le rendra quand il n'en aura plus besoin.

— Je vous remercie de votre confiante générosité, répondit Deadly-gun, mais on ne sait pas ce qui peut arriver. Je vous paierai ce qui vous est dû ; il me restera encore plus qu'assez. S'il m'en faut davantage, vous serez toujours là, bien que je ne veuille pas vous engager à me suivre sur mer.

— Que vous nous y engagiez ou non, peu importe ! colonel ; j'irai ! s'écria Hammerdull.

— Moi aussi ! dit Holbers.

— Et moi ! ajouta le petit Ben.

— Nous verrons cela plus tard, pour le moment faisons les partages. »

Après avoir reçu chacun son dû, tous repartirent à cheval vers le port.

En dehors des voiliers à l'ancre, il n'y avait guère dans la rade que quelques remorqueurs ou bateaux à vapeur marchands. Tous les vapeurs légers avaient quitté le port pour se joindre, du moins pendant une certaine distance, à la poursuite dirigée contre l'*Horrible*

par les navires de guerre. Seul le cuirassé, dont le commandant était toujours endormi à terre, se trouvait encore là.

La police avait réussi à jeter quelque clarté sur l'obscurité des événements de la nuit précédente : un habitant du rez-de-chaussée de la maison de Mme de Voulettre avait traversé par hasard le jardin en même temps que trois hommes portant une malle. Elle avait trouvé le cocher qui avait transporté les trois voyageurs en dehors de la ville. Le propriétaire de la cabane de pêcheur la plus isolée était venu communiquer, de son plein gré, que plusieurs barques étaient amarrées dans son voisinage la même nuit. Il les avait surveillées et y avait vu monter environ quarante hommes, dont le chef, accompagné de deux autres portant une malle, avait répondu à l'appel de la sentinelle par les mots : « Capitaine Caïman. »

Tous ces récits, ajoutés au bruit répandu que le maître voilier du capitaine Caïman n'était autre qu'une femme et aux papiers et autres instruments entrevus précédemment dans l'habitation de Mme de Voulettre, apportèrent des éclaircissements sur un événement inconcevable de prime abord. Les chasseurs l'apprirent de passants sur la jetée et se l'entendirent confirmer par la foule surexcitée, que la nouvelle de l'exploit du pirate tant redouté avait amassée au bord de la mer.

Le pilote étudiait du regard les navires présents.

« Eh bien ? demanda le colonel impatient.

— Pas un qui nous convienne : tas de sel et tonneaux de harengs, qui mettent dix mois pour faire deux milles, et là-bas... »

Il s'arrêta. Il voulait dire que là-bas il ne voyait rien non plus, quand une chose subitement entrevue avait arrêté la parole sur ses lèvres.

« Et là-bas, qu'est-ce qu'il y a là-bas ? demanda le colonel.

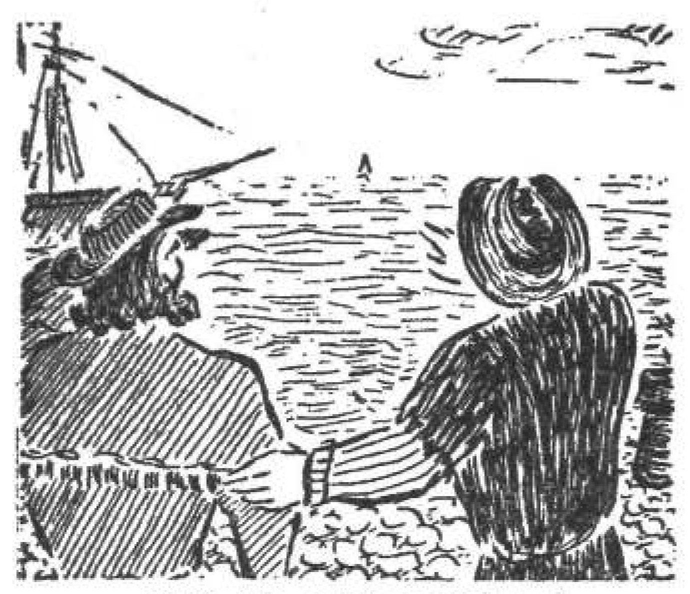
— Hum ! je consens à perdre mon nom si là-bas je n'aperçois pas un tout petit point blanc qui doit être une voile.

— Alors nous ne trouverons vraiment ici aucun bateau convenable ?

— Aucun. Ces vieux baquets se traînent comme des escargots et ne sont même pas à louer. Ne voyez- vous pas qu'ils déchargent.

— Et celui-là là-bas ?

— Il faut attendre s'il passera ou s'il entrera. N'espérez guère.


« Et là-bas, qu'est-ce qu'il y a? » demanda le colonel.


Ils se rendirent dans un hôtel, où eux et leurs chevaux purent boire et manger.


« Mille tonnerres ! par tous les saints ! c'est le Swallow. »

Pour un navire de guerre viennent trente navires marchands, et ces derniers ne valent pas le diable pour poursuivre un pirate, même si le patron était prêt à nous louer son fret.

— Et il faut pourtant essayer, c'est la seule chance qui nous reste. Combien faut-il de temps avant que le bateau entre en rade ?

— Une heure, peut-être aussi deux ou trois, selon la manière dont il est construit et gouverné.

— Alors nous avons le temps. Si nous trouvons un bateau, nous prenons la mer ; si nous n'en trouvons pas, il nous faut attendre patiemment les événements avant de décider ce qui reste à faire. Dix minutes plus tôt, nous aurions arrêté les scélérats. Avant tout, mettons nos chevaux à l'abri et cherchons une boutique où nous puissions remplacer nos vêtements en loques. »

Ils se rendirent dans un hôtel, où eux et leurs chevaux purent boire et manger, et de là dans une boutique de confection où ils trouvèrent ce qu'il leur fallait.

Ils revinrent ensuite au port pour examiner la voile qu'ils avaient aperçue au loin.

Le pilote marchait en avant, tout à coup il poussa un cri :

« Mille tonnerres ! par tous les

saints ! c'est le *Swallow*, le *Swallow !* Tralalala ! hip ! hip ! hourrah ! »

Et il battait des mains dans sa joie, tirait l'un par le bras, l'autre par l'épaule, entraînait les autres dans une ronde folle, si bien qu'une foule de gens étonnés les entoura en quelques instants.

« Tralala ! ou non, peu importe ! hurlait Hammerdull, entraîné malgré lui dans la ronde. Lâche-moi, vieux fou ! Qu'avons-nous à faire avec ton *Swallow ?*

— Ce que nous avons à faire ? Mais tout, tout, te dis-je, répondit Polter en lâchant les deux amis. Le *Swallow* est un navire de guerre, et le seul qui soit, à la voile, supérieur à l'*Horrible.* Et quel est son commandant ? Le lieutenant Walpole, que je connais. Je vous le dis maintenant, les deux bandits ne peuvent plus nous échapper, nous les tenons. »

La joie du quartier-maître se communiqua aussi aux autres. Il n'y avait pas d'erreur possible, et chacun pouvait voir se dessiner sur la coque l'hirondelle bleue aux ailes d'or. Le lieutenant Walpole devait être un marin capable et audacieux et pouvoir compter sur des gens bien dressés, car il n'avait pas encore abaissé un seul ris, bien qu'il



Il battait des mains dans sa joie, tirait l'un par le bras, l'autre par l'épaule.



« Hourrah ! le Swallow *! hourrah ! » crièrent mille gosiers.*



Ils sautèrent dans une embarcation vide, et partirent à force de rames vers le Swallow.

fût déjà à l'entrée du port. Fortement incliné, le beau bâtiment avançait sous le poids de ses voiles à la rapidité d'un vapeur. Une légère fumée s'éleva de ses tourelles d'avant, il salua d'un coup de canon, on lui répondit du port. Puis on entendit la voix vibrante du commandant.

« L'homme à la barre, arrière ! » Le bateau décrivit une brève et gracieuse courbe.

« Les ris, enfants ! Lâchez ! »

La toile se dégonfla et tomba en claquant sur les mâts. Le bateau se dressa de l'avant, puis du côté opposé, se releva et s'immobilisa ensuite sur les grandes ondulations produites par les eaux refoulées contre les quais.

« Hourrah ! le *Swallow !* hourrah ! » crièrent mille gosiers.

On connaissait le superbe navire, ou du moins on en avait entendu parler, et on venait d'apprendre qu'il allait entreprendre la poursuite qui passionnait maintenant tout San Francisco.

Deux hommes en uniforme se précipitèrent à travers la foule. Ils semblaient surexcités et émus. L'un portait la tenue de lieutenant, l'autre celle de pilote.

Sans rien dire, ils sautèrent dans une embarcation vide, la détachèrent et partirent à force de rames vers le *Swallow.* Le commandant de ce dernier était debout à la coupée et regardait venir les arrivants.

« Ohé ! lieutenant Jenner, est-ce vous ? Où avez-vous mis l'*Horrible ?* demanda-t-il.

— Vite une corde ou une passerelle, répondit l'officier, il faut que j'aille à votre bord. »

La passerelle fut jetée, les deux hommes y montèrent.

« Perkins, mon pilote, dit Jenner en présentant son compagnon. Il me faut de suite votre navire, ajouta-t-il d'une voix oppressée.

— Mon navire ? Vraiment ! et pourquoi ?

— Il me faut poursuivre l'*Horrible.*

— Il vous faut ?... Je ne comprends pas.

— On me l'a volé, on s'en est emparé, on l'a emmené. »

Walpole crut que le lieutenant était devenu fou. Il le regarda fixement.

« Vous avez de drôles de plaisanteries, lui dit-il.

— Des plaisanteries ! Le diable emporte les vôtres ! Il s'agit bien de rire. Empoisonné, torturé par les médecins, martyrisé par la police,

et hué par les gens du port, n'est point un plaisir de carnaval.

— Vous parlez en énigmes.

— Laissez-moi m'expliquer. »

Tremblant de rage, il raconta ce qui lui était arrivé et répéta en matière de conclusion :

« Comme je vous l'ai dit, il me faut votre navire.

— C'est impossible !

— Impossible ! s'écria Jenner, les yeux étincelants, pourquoi ?

— Il m'est confié à moi personnellement et je ne peux pas en remettre le commandement à quelqu'un d'autre.

— C'est une honte, c'est une lâcheté, c'est...

— Lieutenant ! »

Au son menaçant de cette voix, Jenner recula. Il essaya de se maîtriser.

D'un ton plus paisible, Walpole continua :

« Je ne relèverai pas votre injure : la colère ne pèse pas les mots. Vous connaissez les règlements aussi bien que moi et savez que je ne puis confier de moi-même à personne le commandement de mon bateau. Cependant, je vais vous rassurer. Je vais me mettre au plus tôt à la poursuite de l'*Horrible.* Voulez-vous m'accompagner ?

— Si je veux ?... Dussé-je traverser les enfers, j'irai avec vous.

— Bien. L'*Horrible* était-il suffisamment approvisionné ?

— Pour une semaine au plus.

— Alors il faut courir à Acalpuco, car ils ne peuvent aller jusqu'à Guayaquil ou Lima.

— Nous les aurons bientôt. Vous m'avez vous-même donné la preuve que le *Swallow* est supérieur à l'*Horrible.* Levez l'ancre, partons vite, vite !

— Pas tant de précipitation ; aller trop vite est plus dangereux parfois que d'aller lentement. J'ai ici quelques affaires à régler.

— Des affaires ! Comment peut- on penser à des affaires dans une situation semblable ! Il nous faut partir sur-le-champ.

— Non, je dois aller à terre donner des instructions au sujet de notre entreprise. Puis, je n'ai pas assez de provisions, je manque d'eau et de munitions, je dois m'assurer d'un remorqueur pour sortir du port et... Combien y a-t-il de canons à bord de l'*Horrible ?*

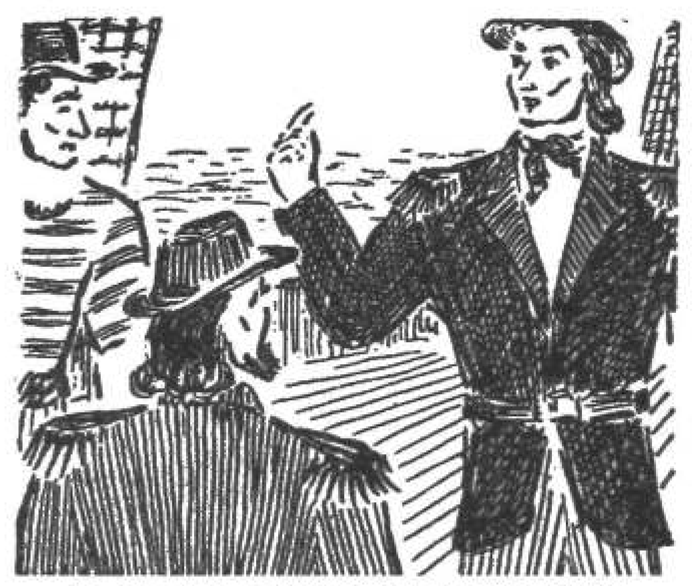
— Huit de chaque côté, deux à la poupe et un en avant.

— Alors il est plus fort que moi. Forster ?

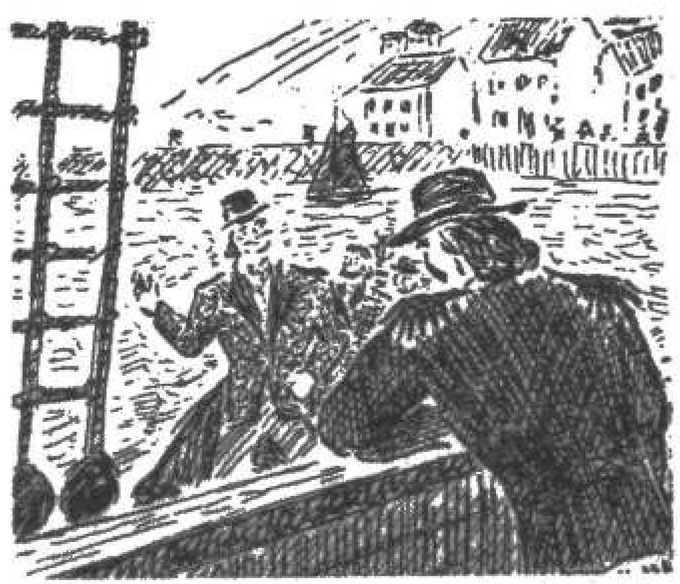
— Voilà, mon officier, répondit



« *Impossible!* » *s'écria Jenner, les yeux étincelants,* « *pourquoi?* »



« *Le* Swallow *est supérieur à l'*Horrible. *Levez l'ancre et partons vite, vite!* »



Le lieutenant s'avança, se pencha et appela: « *Que désirez-vous?* »

le pilote, qui, de sa place, n'avait pas perdu un mot de la conversation.

— Je vais à terre et ferai apporter à la jetée ce qui nous est nécessaire. Envoyez un homme au remorqueur, qu'il soit ici dans une heure. Je ne serai pas absent plus longtemps.

— Bien.

— Vous ne voyez pas qu'il nous manque quelque chose ?

— Non, capitaine. Vous pensez à tout vous-même. »

Walpole se retournait vers Jenner, quand un homme annonça :

« Une embarcation au câble !

— De quelle espèce ?

— Civile : huit personnes et un Indien, il me semble. »

Le lieutenant s'avança, se pencha et appela :

« Que désirez-vous ? »

Treskow demanda instamment à être reçu à bord. On le lui accorda. Une fois sur le pont, Deadly-gun exposa les circonstances. Bien qu'il n'en eût guère le temps, Walpole l'écouta patiemment et lui permit de prendre part à la poursuite ainsi que ses compagnons. Ils étaient huit, en effet : le colonel, son neveu, le pilote, Holbers, Hammerdull, Cunning, Winnetou et Treskow.

« Faites-vous assigner des

postes par le quartier-maître, dit Walpole. Je suis obligé de quitter le bord pour un instant, mais nous lèverons l'ancre avant une heure.

— Prenez-moi avec vous, implora Jenner, je pourrai peut-être vous aider, tandis qu'ici je mourrai d'impatience.

— Alors, venez. »

Ils montèrent tous deux dans l'embarcation qui avait amené Jenner. A peine avaient-ils quitté le bateau qu'une scène à la fois comique et touchante s'y déroula.

Peter Polter s'était avancé vers le quartier-maître.

« Forster, John Forster, mon vieux. Je crois, ma parole, que tu es devenu quartier-maître ! »

L'interpellé regardait d'un œil surpris l'homme barbu et hâlé qu'il avait devant lui.

« John Forster, mon vieux ! En voilà un qui sait mon nom quand moi je ne sais pas le sien. Qui es-tu, dis ?

— Grands dieux ! ce garçon ne connaît plus son vieux pilote qui lui a donné tant de tapes sur le nez, c'est trop fort ! »

Et, se tournant vers Perkins, qu'il venait d'apercevoir :

« Voilà aussi maître Perkins, que j'ai emmené sur le *Swallow*



« Faites-vous assigner des postes par le quartier-maître, » dit Walpole.



« Je crois, ma parole, que tu es devenu quartier-maître ! »



Soixante bras se tendirent et Peter fut aussitôt soulevé en l'air.

une fois à Hoboken et qui, pour me remercier, m'a fait boire chez la mère Dodd à me rendre malade ! »

Ce dernier restait aussi bouche bée. Et comment aurait-il reconnu le brave homme qui se précipitait de l'un à l'autre en criant :

« Voilà Plowis, et Miller, et Oldstone, et Baldings...

— Pilote Polter ! s'écria tout à coup une voix.

— Polter ! Polter ! redirent toutes les voix. Hourrah ! Peter Polter ! enlevons le brave ! Ho ! ho ! hourrah ! »

C'était à qui hurlerait le plus fort ; soixante bras se tendirent et Peter fut aussitôt soulevé en l'air.

« Holà ! holà ! holà ! commença-t-il d'une voix de basse profonde.

— Holà ! holà ! » répétèrent les autres en se mettant en marche.

Et le cortège, à la cadence des holà ! fit plusieurs fois le tour du pont.

Le pilote finit par jurer et se débattre, mais on ne voulait pas le lâcher, et il fallut l'intervention du quartier-maître pour qu'on consentît enfin, au milieu des rires, à lui rendre l'usage de ses bras et de ses jambes.

« Descends de ton trône, Peter Polter, lui dit le marin, et viens avec moi dans la tourelle d'avant, il faut que tu me racontes où tu as été, vieux requin.

— Oui, oui, je raconterai ; mais lâchez-moi donc, diables de gamins ! » cria-t-il en jouant du poing autour de lui.

Aussitôt tout le monde s'écarta comme par enchantement.

Puis on se rapprocha peu à peu, et il fut de nouveau poussé, entraîné et bousculé jusqu'au pont d'avant, où il lui fallut raconter ses aventures.

Le service n'en fut pas oublié pour cela. Le quartier-maître exécuta les ordres qui lui avaient été donnés et les hommes de service quittèrent le joyeux groupe pour rejoindre leur poste.

Les chasseurs avaient assisté à cette scène en silence, ils firent à leur tour une ovation au brave marin qui s'était gagné tous les cœurs et s'installèrent sur le pont autant que les circonstances le leur permirent.

L'Indien n'avait jamais été sur un bateau. Appuyé sur sa carabine, il laissait glisser lentement son regard indifférent sur ce qui l'entourait. Mais qui le connaissait savait que cette indifférence cachait un profond intérêt auquel rien ne pouvait échapper.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que les embarcations furent mises à la mer pour aller chercher les ballots de provisions et de munitions que le lieutenant avait fait apporter sur la jetée. Quand Walpole revint à bord, tout avait déjà trouvé sa place, et le remorqueur s'approchait pour sortir le *Swallow* de la rade.

Capitaine et équipage furent tout d'abord complètement absorbés par la manœuvre, et seulement au large, après le départ du remorqueur, les conversations recommencèrent.

Les deux lieutenants s'étaient déjà dit à terre ce qu'ils avaient à se dire. Mais maintenant Walpole, allant au gouvernail, s'adressa à Peter Polter debout auprès de Forster :

« Tu es Peter Polter ? lui demanda-t-il.

— Peter Polter de Langendorf, capitaine, Répondit l'autre en se mettant au garde à vous : quartier-maître sur le navire de guerre *Nelson***,** de la marine britannique, puis pilote sur le *Swallow*, de la marine américaine.

— Et maintenant pilote honoraire sur le même bateau, ajouta le lieutenant.

— Capitaine !... » cria Polter avec ravissement.

Et il allait commencer un discours de remerciement, mais le commandant l'arrêta d'un signe :

« Ça suffît, pilote. Quelle route, d'après toi, a prise l'*Horrible ?* »

Polter se doutait bien que le lieutenant lui posait cette question simplement pour mettre à l'épreuve ses connaissances en matière de navigation. Il se sentit donc tout à fait dans son élément et répondit brièvement comme il convient en s'adressant à un officier.

« Celle d'Acapulco à cause du manque de provisions.

— Les y atteindrons-nous ?

— Oui, le vent est favorable, et nous allons plus vite qu'eux.

— Veux-tu te tenir au gouvernail avec Forster ?

— Volontiers.

— Alors surveillez la boussole et la carte, afin que nous suivions bien la bonne direction. »

Il s'éloignait, quand une question inattendue de Peter Polter l'arrêta.

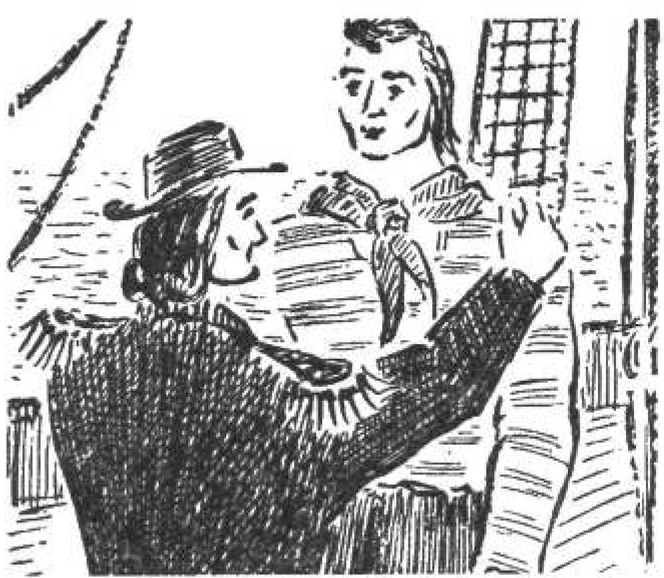
« Acapulco ou Guayaquil ?

— Pourquoi Guayaquil ?

— Pour les devancer et les prendre de front. Ce serait plus sûr, parce qu'ils doivent s'attendre à être poursuivis par derrière. »



Il s'adressa à Potter debout auprès de Forster : « Tu es Peter Potter? » lui demanda-t-il.



Les yeux de Walpole brillèrent de satisfaction : « Pilote, tu es un fameux marin ! »



« Parfait! mets deux lignes vers l'ouest, Forster, je vais faire hisser toute la toile. »

Les yeux de Walpole brillèrent de satisfaction.

« Pilote, tu es un fameux marin ! Tu as raison et je te suivrai sans hésiter, bien que l'*Horrible* puisse chercher à nous échapper d'Acapulco par la passe de Sandwich.

— Alors il nous faut croiser entre le sud et l'ouest, jusqu'à ce que nous les ayons.

— Parfait ! Mets deux lignes vers l'ouest, Forster. Je vais faire hisser toute la toile. Mes ordres m'appelaient à New-York incessamment, la rencontre avec l'*Horrible* sera un court entr'acte. »

Il disait cela tout simplement, comme si se rendre à New-York en doublant le cap Horn et capturer un pirate était un détail journalier.

Il se rendit ensuite près des chasseurs, auxquels il souhaita la bienvenue. L'Indien parut l'intéresser tout spécialement.

« Winnetou ne se languit-il pas de la patrie de l'Apatsche ? lui demanda-t-il.

— La patrie de l'Apatsche, c'est où l'on combat, répondit fièrement l'Indien.

— Les combats sur mer sont plus terribles que sur terre.

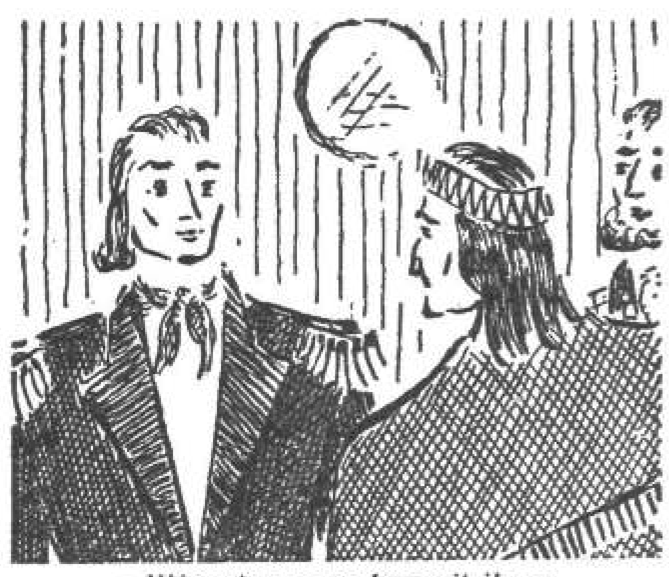
— Le chef du grand canoë ne verra pas trembler Winnetou. »

Walpole fit un geste d'assentiment, il savait que l'Indien avait dit la vérité.

La surexcitation dans laquelle cette journée avait commencé tomba peu à peu, et la vie à bord reprit bientôt son calme habituel. Les jours se succédèrent si semblables les uns aux autres, que les chasseurs, habitués à la liberté sans bornes de la prairie, commencèrent peu à peu à s'ennuyer.


Il se rendit ensuite auprès des chasseurs, auxquels il souhaita la bienvenue.

Acapulco était derrière eux depuis la veille, et Walpole commanda de louvoyer pour pouvoir garder à vue la route de Guayaquil aussi bien que celle des îles Sandwich.


« Winnetou ne se languit-il pas de la patrie de l'Apastsche? »

Une brise très âpre s'était levée et le soleil s'abaissait à l'ouest parmi de petits nuages sombres.

« Nous aurons toute une poignée de vent demain, capitaine, dit Peter Polter, comme celui-ci passait devant le gouvernail au cours d'une promenade sur le pont.

— Il serait bon pour nous que le pirate nous tombât dans les mains à ce moment, il lui est impossible de manœuvrer comme nous par la tempête.

— Une voile en vue ! cria un homme perché dans le mât.


« Une voile en vue! » cria un homme perché dans le mât.

— Où ?

— Nord-nord-est. »

En un clin d'œil le lieutenant fut en haut et prit la lunette des mains de l'homme pour examiner le navire annoncé. Puis il dégringola à la hâte et se précipita sur la passerelle de quart où Jenner l'attendait.

« Aux brasses ! ordonna-t-il.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jenner.

— Je ne puis pas encore voir distinctement, mais, en tout cas, c'est un trois-mâts comme l'*Horrible.* Nous sommes plus petits et en plein soleil : on ne nous a donc pas encore vus. Je vais changer les voiles.

— Comment ? »

Walpole sourit :

« C'est un système pour se rendre invisible à une grande distance. Aux vergues ! »

Les matelots bien dressés grimpèrent avec l'agilité des chats.

« Carguez les focs ! »

L'ordre fut exécuté en un clin d'œil. La vitesse du bateau était diminuée de moitié.

« La voile noire, attention ! Changez la grand-voile et les focs. »

En quelques minutes, la toile sombre eut remplacé la toile lumineuse. Le *Swallow* était maintenant invisible pour le navire qui approchait.

« Pilote, mets la barre au sud-sud-ouest. »

Le *Swallow* revenait lentement au-devant de l'autre navire. Son équipage s'était réuni sur le pont. Walpole monta de nouveau pour examiner. Une demi-heure s'écoula... La nuit tombait quand il revint. Son visage était épanoui :

« Tout le monde sur le pont ! »

L'ordre était inutile, car tous les gens étaient déjà autour de lui.

« Mes garçons, c'est l'*Horrible...* Attention à ce que je vais vous dire. »

Tous s'approchèrent anxieux.

« Je veux éviter le combat bord à bord. Je sais qu'aucun de vous n'a peur, mais il me faut le navire intact. Le capitaine Caïman s'est mis hors du droit des gens et doit être traité comme un pirate. Il nous faut prendre l'*Horrible* par ruse.

— Bon, capitaine, c'est entendu.

— Nous avons nouvelle lune et la mer est noire. Nous allons avancer avec notre voile seulement, on va nous croire en détresse et on va nous considérer comme de bonne prise.

— C'est vrai ! approuvèrent les hommes.

— Avant qu'il fonce sur nous, nous mettrons les embarcations à la mer. Le quartier-maître gardera le *Swallow* avec six hommes seulement. Nous autres, nous monterons

dans les embarcations, et tandis que le bateau ennemi viendra à l'arrière de notre bateau, nous monterons sur son pont par le gouvernail. Et maintenant préparez-vous. »

Tandis que le *Swallow* fendait lentement les flots, l'*Horrible* avançait avec sa rapidité habituelle. La nuit était venue, il n'y avait pas une voile à l'horizon et l'équipage se croyait en complète sécurité.

Le capitaine pirate venait d'avoir avec sa prisonnière une conversation sans résultat, comme toujours, et se disposait à prendre du repos, quand un coup sourd se fit entendre à une certaine distance.

Il fut rapidement sur le pont. Un second coup fut tiré, puis un troisième.

« Des signaux d'alarme, capitaine, dit le grand Tom non loin de lui.

— Si c'était derrière nous, ce pourrait être une ruse de guerre, mais en avant, c'est impossible. Ce doit être quelque navire en détresse et désemparé, sans quoi nous aurions vu ses voiles avant la nuit. Canonnier, une fusée et trois coups. »

La fusée s'éleva dans le ciel, les coups partirent. Les signaux de l'autre navire furent recommencés.

« Nous nous rapprochons, Tom. Ce sera une prise, rien de plus. Il saisit la longue-vue. Regarde, le voilà, il n'a qu'une vieille grand-voile. Je vais tourner pour lui parler. »

Il donna des ordres, les voiles tombèrent, le bateau tourna et se tint à une petite distance du *Swallow.*

« Ohé ! du bateau ? » cria-t-on de l'autre bord.

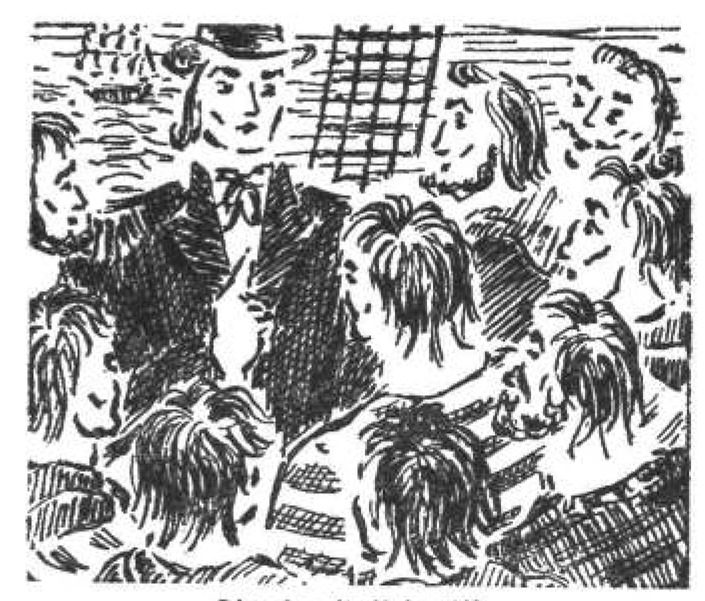
Presque tout l'équipage de l'*Horrible* s'était précipité à l'arrière.

« Croiseur des États-Unis. Et vous ?

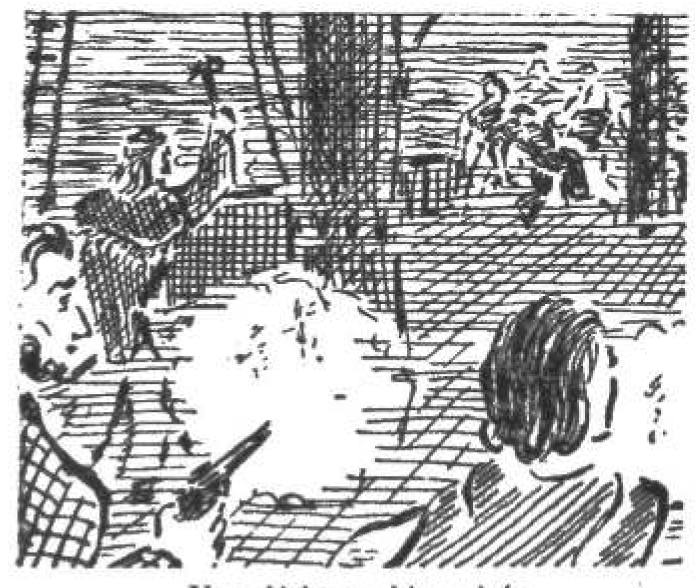
— *Swallow,* des États-Unis, lieutenant Walpole, » cria une voix, non pas de l'autre bateau, mais sur l'avant même de l'*Horrible.*

Une décharge bien visée éclata au milieu des pirates, puis une troupe de formes sombres se précipita sur eux alors que, se croyant inattaquables, ils avaient même négligé de s'armer. Walpole avait exécuté son plan.

Une seule personne s'était aperçue de l'approche des embarcations : miss Amiral. A peine le capitaine avait-il fermé la porte, qu'elle se releva péniblement et réussit, malgré ses liens, à se rapprocher de la paroi de la cabine. Elle y avait remarqué un long clou


L'ordre était inutile, car tous les gens étaient déjà autour de lui.


La nuit était venue, il n'y avait pas une voile à l'horizon.


Une décharge bien visée éclata au milieu des pirates.

à arêtes tranchantes. Depuis plusieurs nuits elle y frottait ses liens pour les user. Elle espérait ce jour-là arriver à les couper complètement, quand les trois coups de canon retentirent. Elle tendit l'oreille et perçut un bruit de rames qui se rapprochait.

Cinq minutes d'efforts surhumains la débarrassèrent des liens qui attachaient ses mains, et elle avait déjà défait ceux de ses pieds, quand elle entendit des coups de revolver et les piétinements d'un corps à corps. Elle n'en chercha pas la cause, elle savait que le capitaine Caïman était encore en haut. D'un coup de pied furieux, elle brisa la porte de la cabine et arracha des armes suspendues à la paroi, toutes celles qui lui étaient nécessaires pour se défendre dans n'importe quel cas. Puis elle jeta un regard inquisiteur, à travers l'écoutille, sur l'eau. Trois embarcations s'agrippaient à un cordage qu'on n'avait malheureusement pas retiré à la tombée de la nuit.

« Surpris, murmura-t-elle, par qui ? Ha ! c'est la punition ! L'*Horrible* est de nouveau perdu et je livrerai le capitaine au bourreau. Les prisonniers n'ont pu encore intervenir. Je vais les délivrer et fuir. Nous sommes au large

d'Acapulco. Si je puis monter, sans être vue, dans une embarcation, je serai dans deux jours à terre. »

Dans un coin de la cabine se trouvait une petite valise. Elle y mit une assiette de biscuits et deux bouteilles de limonade qui se trouvaient sur la table, puis elle ouvrit le compartiment secret, en retira son trésor, qu'elle cacha aussi dans la valise. Alors elle se glissa en haut vers l'écoutille, pour voir où en étaient les choses. Les bandits, surpris et pressés sur la passerelle d'arrière, étaient sur le point de succomber.

Rapidement, elle se dissimula sous le pont, descendit dans la cale et retira le verrou qui la fermait.

« Êtes-vous éveillés, demanda-t-elle à l'équipage primitif de l'*Horrible ?*

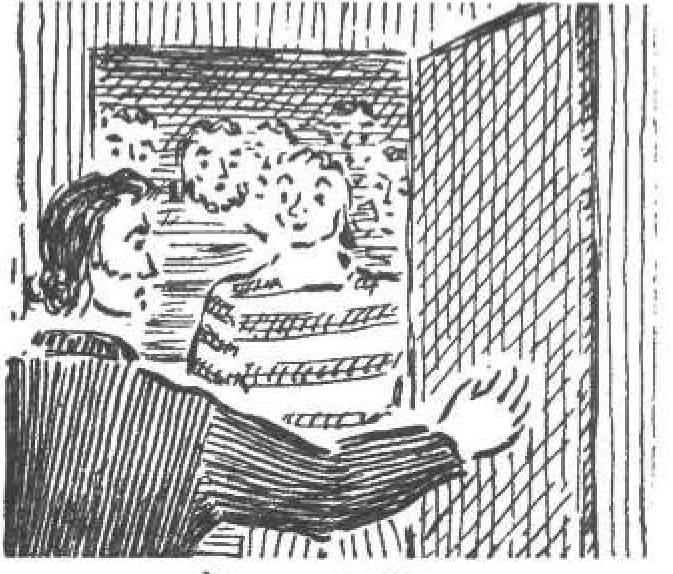
— Oui, oui, que se passe-t-il en haut ?

— Les pirates ont été attaqués. Êtes-vous ligotés ?

— Non.

— Alors montez vite et faites votre devoir. Mais si le capitaine Caïman est encore vivant ce soir, dites-lui que miss Amiral le salue. »

Elle sortit, rentra dans la cabine, saisit la valise et remonta



« Êtes-vous éveillés, » demanda-t-elle à l'équipage de l'Horrible.



« Halte, coquin, cria-t-il. Où veux-tu naviguer avec ce coffre ? »



« La vipère blanche va rendre son venin, » s'écria Winnetou.

sur le pont. Elle avait pu passer inaperçue jusqu'au guindeau. Elle s'apprêtait à descendre le long du cordage dans une embarcation, quand une main la saisit par derrière. Peter Polter venait de la voir.

« Halte ! coquin, cria-t-il. Où veux- tu naviguer avec ce coffre ? Reste encore un peu ici. »

Elle ne répondit pas et s'efforça en vain de lui échapper. Elle ne put venir à bout de sa force gigantesque. Il la tenait si solidement, qu'elle ne put plus remuer. Il appela alors quelques camarades à l'aide pour venir la garrotter.

Le capitaine des pirates, d'abord surpris par l'attaque, s'était vite ressaisi.

« A moi ! » cria-t-il en se précipitant vers le grand mât, qui offrait à lui et aux siens une position sûre.

Ses subordonnés avaient entendu son appel.

« Que ceux qui ont des armes résistent, les autres, par l'écoutille d'arrière, aux haches ! »

C'était, en effet, le seul moyen de salut. Tandis que les plus favorisés se servaient de leurs armes pour repousser l'assaillant, les autres se précipitaient en bas et revenaient en un tour de main, armés de poignards et de haches d'abordage.

Bien que la première attaque eût déjà fait des victimes parmi eux, les pirates étaient bien supérieurs en nombre aux hommes d'équipage du *Swallow,* et le combat devint d'autant plus terrible que l'obscurité était plus complète.

« Des torches ! » rugit Caïman.

Il fut obéi, mais à peine la lueur des lumières eut-elle éclairé cette scène sanglante, que le capitaine recula comme s'il avait aperçu un revenant. Était-ce possible ? Juste devant lui, le tomahawk dans la main droite, le couteau à scalper dans la gauche, se tenaient Winnetou l'Apatsche et, à ses côtés, Deadly-gun.

« La vipère blanche va rendre son venin ! » s'écria le premier. Et, rejetant de côté ceux qui lui barraient le chemin, il saisit le pirate à la gorge.

Celui-ci voulut se débarrasser de son ennemi, mais il n'y réussit pas ; le colonel l'avait saisi à son tour et des liens solides paralysèrent bientôt ses bras.

L'attaque avait été pour les pirates un cauchemar angoissant ; la surprise les avait paralysés, la chute de leur capitaine leur ôta le dernier reste de courage et de sang-froid.

A ce moment l'écoutille s'ouvrit pour donner passage à

l'équipage antérieur de l'*Horrible* qui avait été fait prisonnier. Le premier des hommes qui passa la tête aperçut le lieutenant Jenner.

« Hourrah ! lieutenant Jenner, hourrah ! Sus aux coquins ! » cria-t-il.

Chacun d'eux saisit la première arme qui lui tomba sous la main et s'élança dans la bataille. Les pirates étaient pris entre deux feux, ils étaient perdus.

Au milieu de la mêlée, deux hommes se tenaient dos à dos : qui les approchait de trop près payait sa témérité de la vie. C'étaient Hammerdull et Holbers. Ce dernier tourna la tête du côté de son camarade afin d'être mieux entendu de lui.

« Dick, dit-il, si tu penses que le vaurien là-bas est Peter Wolf, je suis de ton avis. »

Un autre aussi avait aperçu Létrier : Peter Polter, le pilote. Ce dernier était armé d'un couteau, d'un revolver, d'une hache d'abordage et, qui plus est, de son poing. Chacun de ses coups abattait un homme. Il avait fait place nette autour de lui quand il aperçut Létrier.

« Mille tonnerres ! s'écria-t-il, le Marc ! Me reconnais-tu, voyou ! »

Létrier laissa retomber son bras levé et devint pâle comme un mort ; il avait reconnu l'adversaire, à la cheville duquel il était loin d'arriver.

« Viens un peu, mon garçon, je vais te dire quel glas la cloche a sonné. »

Et, le saisissant par la ceinture, il le jeta contre le mât avec une telle violence, qu'on entendit un craquement d'os et que le misérable retomba à terre comme brisé.

Les pirates s'aperçurent enfin qu'ils n'avaient d'autre espoir de salut que de rendre les armes. De nombreux hourrahs retentirent sur le pont. Le *Swallow* y répondit par trois coups de canon ; il avait justifié sa renommée et ajouté un nouvel et plus brillant exploit à ceux qu'il avait déjà accomplis.

CHAPITRE X

A HOBOKEN

C'était de nouveau chez la mère Dodd, à Hoboken. La bonne et brave femme était toujours la même, si ce n'est que le périmètre de sa taille avait encore augmenté de quelques pouces. L'après-midi


« Eh ! les hommes, voulez-vous savoir la nouvelle ? » demanda l'un d'eux.


« Quel est-il ? » fut-il demandé. « L'adversaire était le Florida. *»*


« Le Florida *! » intervint la mère Dodd en se frayant un passage jusqu'au marin.*

était déjà avancée et une quantité considérable de clients étaient attablés.

Tout à coup la porte s'ouvrit ; quelques marins à l'air joyeux et excité entrèrent.

« Eh ! les hommes, voulez-vous savoir la nouvelle ? demanda l'un d'eux en ébranlant la table la plus proche de son poing puissant pour attirer l'attention.

— Qu'y a-t-il ?... qu'est-ce ?... Vite, racontez, cria-t-on de tous côtés.

— Un combat naval ?... une rencontre ?... Où ?... comment ?... quand ?... entre qui ?...

— Où ? au large de Charlestown. Comment ? endiablé. Quand ? Je crois, tout récemment. Entre qui ? Devinez ?

— Entre nous et les rebelles, » dit une voix.

Un rire général, auquel le nouveau venu se joignit, accueillit ces paroles.

« Voyez un peu comme il faut être avisé et malin pour trouver de suite quelque chose d'aussi difficile. Que ce soit entre nous et le Sud, c'est clair comme de l'eau, mais le nom des navires, voilà ce que ta perspicacité ne va peut-être pas trouver si vite.

Quel est-il ? et qui a remporté la victoire ? fut-il demandé d'une voix unanime.

— L'adversaire était le *Florida*.

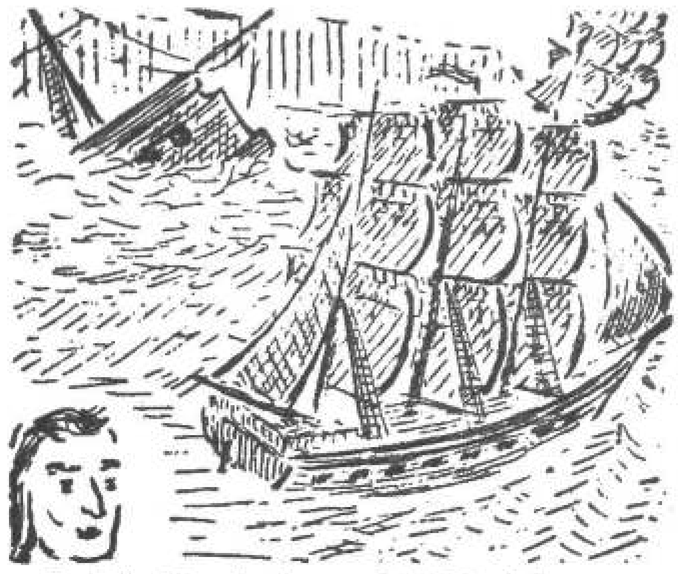
— Le *Florida !* intervint la mère Dodd en se frayant de ses gros bras un passage jusqu’au marin. Le *Florida* est le plus neuf, le plus grand et le plus fort bateau du Sud et devait être imprenable à cause de son éperon diabolique. Il est tout en fer. Qui a pu oser attaquer ce monstre ?

— Hum ! qui ? Le petit lieutenant d’un petit bateau qui venait de subir de grosses fatigues pour doubler le cap Horn. Je veux dire le *Swallow*, lieutenant Walpole.

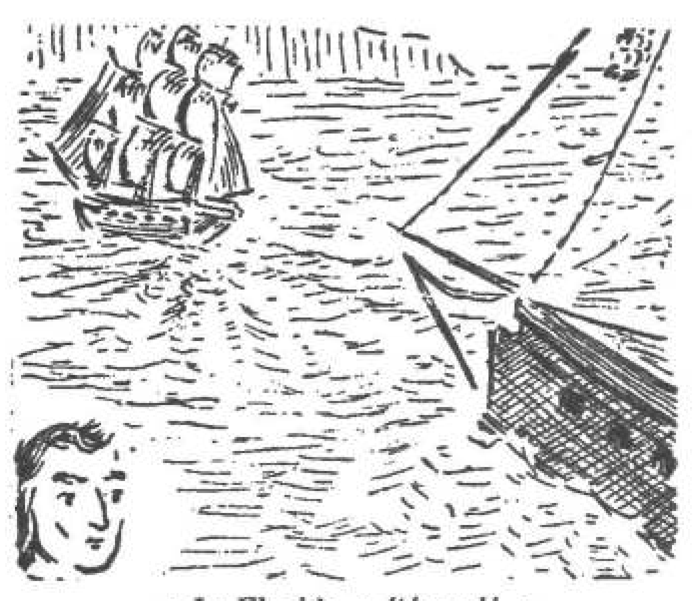
— Le *Swallow !* Lieutenant Walpole ! Impossible ! Dix cuirassés ne peuvent rien contre le *Florida*. Comment le *Swallow* a-t-il osé s’attaquer à lui ?

Stop ! répliqua le marin. Mère Dodd, ne parle plus d’un bateau auquel tu ne comprends rien. Je connais le *Swallow* et aussi Walpole, qui valent plus que tes dix cuirassés ensemble. Mais le *Swallow* est actuellement dans les eaux de Californie.

— Il y a été, mais il a reçu l’ordre de doubler le cap pour aller à New-York. Ce doit être un navire endiablé ; vous avez bien tous entendu raconter l’histoire de *l’Horrible,* que le capitaine Caïman



« Le Florida *s’est en effet laissé tromper, » et a suivi le* Swallow *jusqu'a Blackfoll.*



« Le Florida *a été coulé, » les deux autres sont sur le chemin du retour.*



« Et à la santé de la mère Dodd, » cria-t-on de toutes les directions.

avait emmené de la rade de San Francisco et que Walpole lui avait repris si merveilleusement. Tous deux, le *Swallow* et l'*Horrible,* ont navigué ensemble, à partir de ce moment ; ils sont remontés du Sud, en passant en vue du Brésil, jusqu'à la hauteur de Charlestown, et ont rencontré là le *Florida,* qui a aussitôt commencé la poursuite. Walpole avait le commandement des deux voiliers, il a envoyé l'*Horrible* en haute mer comme pour prendre la fuite, et a fait descendre les voiles du *Swallow* comme s'il avait été désemparé par la tempête et devait infailliblement tomber aux mains du *Florida.*

— En vérité, c'est un garçon diabolique que ce Walpole ! dit la mère Dodd. Et après ? après ?

— Le *Florida* s'est en effet laissé tromper et a suivi le *Swallow* jusque dans les bas-fonds de Blackfoll, où il s'est ensablé. A ce moment, Walpole fait redresser les vergues, déploie la toile, rappelle l'*Horrible* et commence, sur le colosse en détresse, un bombardement qui lui a donné le coup de grâce. Un des premiers tirs a démoli le gouvernail, on en est même venu à l'abordage et l'affaire a été des plus sanglantes. Le *Florida* a été coulé, les deux autres sont sur le chemin du retour et peuvent d'un moment à l'autre jeter l'ancre ici.

— C'est à peine croyable. Où as- tu appris cela ?

— A l'Amirauté, où on le saurait depuis plus longtemps, si les rebelles n'avaient empêché qu'on en portât la nouvelle.

— A l'Amirauté ? Alors c'est vrai, et je veux bien croire que le pauvre Jenner, de l'*Horrible,* a réussi de cette manière à réparer sa faute.

— C'est vraiment une nouvelle à réjouir le cœur, reprit l'hôtesse. Écoutez, garçons, j'offre un baril de bière, buvez tant qu'il vous plaira à la santé des États-Unis, du président, du *Swallow* et... et... et...

— Et à la santé de la mère Dodd ! cria l'un en levant son verre.

— Hourrah ! vive la mère Dodd ! cria-t-on de toutes les directions et de tous les coins.

— Hourrah ! vive la mère Dodd, vieille chaloupe ! » hurla une voix de tonnerre au seuil de la salle.

Tout le monde se retourna pour connaître le propriétaire d'un gosier aussi puissant. Mais à peine l'hôtelière l'avait-elle reconnu, qu'elle se précipita vers lui avec une exclamation de joyeuse surprise :

« Peter, Peter Polter, sois mille fois le bienvenu à Hoboken ! D'où

viens-tu, mon garçon ? De l'Ouest ?

— Oui, mille fois le bienvenu à Hoboken, répondit-il. Viens, il faut que je te serre dans mes bras. Allons, les gens, laissez-moi passer. Viens, sur mon cœur, mon bijou. »

Il rejeta comme une paille ceux qui se trouvaient sur son chemin, saisit la vieille par sa taille puissante et, malgré son poids, la souleva de terre pour l'y remettre en déposant sur ses bonnes joues un baiser sonore.

Elle accepta ce gage d'amitié comme une chose toute naturelle et répéta sa question :

« D'où viens-tu ?

— D'où ? mais du *Swallow*, avec qui j'ai doublé le cap Horn.

— Du *Swallow !* cria-t-on à la ronde.

— Oui, si ça peut vous faire plaisir.

— Alors vous avez été aussi contre le *Florida ?*

— Naturellement, ou croiriez-vous, par hasard, que Peter Polter, de Langendorf, ait peur du *Florida ?*

— Racontez, maître, racontez. Comment étiez-vous sur le bateau ?

— Stop ! les questions sortent de vos bouches comme les braillements de celle du mousse quand il est fouetté. Je vais vous dérouler ma toile par ordre. Je suis Peter Polter, de Langendorf, quartier maître à bord du navire de guerre *Nelson*, de Sa Majesté britannique, puis pilote à bord du *Swallow*, des États-Unis, puis lieutenant de police dans la prairie, enfin de nouveau pilote honoraire sur le *Swallow*, et me trouve actuellement...

— Bon, bon, Peter, l'interrompit la mère Dodd, tu auras le temps de nous dire cela plus tard ; mais avant tout réponds à mes questions, qui sont plus utiles que toutes les autres. Comment vont tous les gens qui étaient avec toi ? Où sont-ils maintenant ? Qu'est-il advenu de Thieme, Heinrich Mertens et Peter Wolf ? Que s'est-il passé avec l'*Horrible* et le capitaine Caïman ? Je crois que vous le cherchiez dans l'Ouest et j'ai pourtant entendu dire que le *Swallow* l'a pris sur mer. Avez-vous trouvé le Deadly-gun et était-il vraiment l'oncle ? Comment va le policier ? Dans quelle contrée avez-vous donc...

As-tu bientôt fini, la vieille ? demanda le pilote en riant, ou as-tu assez de souffle pour claironner comme cela encore quelques heures. Apporte-moi une pleine cruche. Tu n'auras pas de réponse avant. Je vais d'abord raconter à ces messieurs l'histoire du *Florida*.



« Hourrah ! vive la mère Dodd, vieille chaloupe ! » hurla une voix.



« Peter, Peter Potter, sois mille fois le bienvenu à Hoboken. »



« Racontez, maître, racontez. Comment étiez-vous sur le bateau ? »

L'autre histoire n'est pas pour tout le monde, je te la dirai dans l'autre chambre.

— Tu n'auras pas une goutte avant que je ne sache au moins un peu de ce que je t'ai demandé.

— Curieuse, va ! Allons, demande, mais vite et bien.

— Thieme, où est-il ?

— Sur le *Swallow.*

— Le policier ?

— Sur le *Swallow.*

— Le capitaine Caïman ?

— Sur le *Swallow.*

— Le venimeux Marc ?

— Également.

— L'oncle Deadly-gun ?

— Aussi.

— Le lieutenant Walpole ?

— Idem, mais blessé.

— Blessé ! Grands dieux ! j'espère que...

— Tralalala ! quelques égratignures, rien de plus, cela lui vaudra un congé. Ça a été un peu chaud sur le *Florida,* mais nous en avons vu bien d'autres dans la prairie. Par exemple, mon cheval, un vrai démon, un dragon de Satan, je ne suis pas sûr encore aujourd'hui qu'il ne m'ait pas fait sortir quelques os du corps tant il m'a secoué. Que voulais-tu demander encore ?

— Où est le *Swallow ?*

— Il croise en face de la terre,

Forster est au gouvernail. Pendant ce temps, le capitaine est venu avec moi sur le vapeur pour faire son rapport et j'attends ici sa visite.

— Tu l'attends ici ? Chez moi ?

— Naturellement. Un bon marin atterrit tout d'abord chez la mère Dodd, quand il jette l'ancre devant New-York. Et dans une heure le *Swallow* sera dans le port, alors les autres viendront aussi. Pitt Holbers...

— Pitt Holb !...

— Dick Hammerdull.

— Dick Hammer !...

— Le colonel Deadly-gun.

— Le col !...

— Thieme, Treskow, le petit Ben Cunning, Winnetou l'Apatsche et...

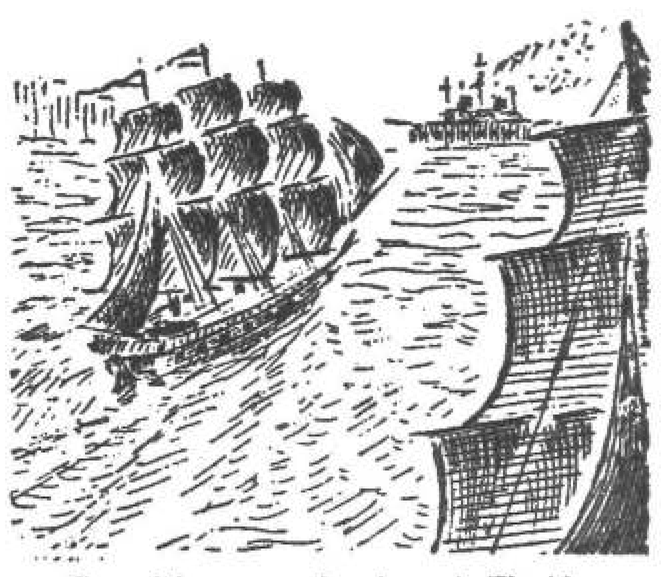
— Winnetou l'A !... »

Les noms s'arrêtaient dans la gorge de la mère Dodd, tant elle était surprise de recevoir une si brillante société chez elle. Tout à coup ses devoirs d'hôtelière lui revinrent en mémoire.

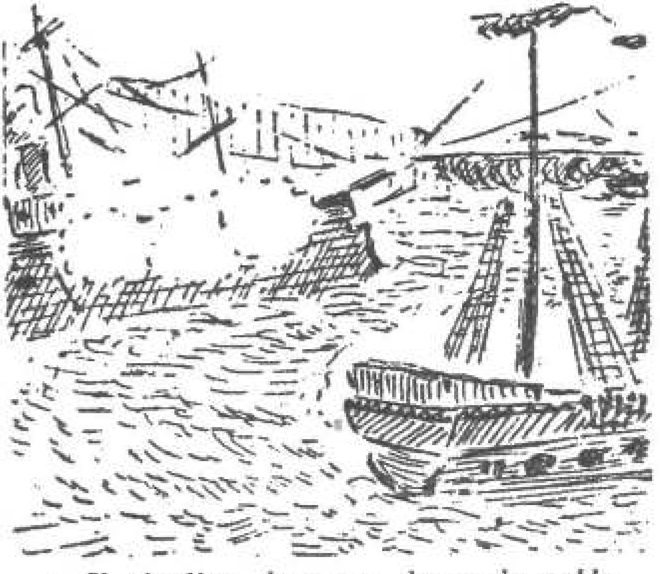
« ...Patsche ! acheva-t-elle dans une exclamation. Mais je suis là à paresser et, dans une heure, j'aurai tous ces messieurs à servir. Je cours, je vole pour m'y préparer. Pendant ce temps, Peter, raconte à ces gens l'histoire du *Florida*, que vous avez si bien coulé.



« *Je vais d'abord raconter à ces messieurs l'histoire du* Florida. »



« *Ça a été un peu chaud sur le* Florida, » *mais nous en avons vu d'autres dans la prairie.*



« *Il s'enlisa dans un banc de sable auquel nous échappons.* »

— Oui, mais aie soin alors que ma cruche soit toujours pleine, car un combat naval doit toujours être accompagné d'un élément humide.

— As pas peur, pilote, lui dirent les autres pour le rassurer, nous t'aiderons à l'arroser.

— Bon, bon, alors écoutez ce qui s'est passé. Nous avions laissé depuis longtemps derrière nous l'Équateur et les Antilles, doublions la pointe de Floride, et puis nous approchions de Charlestown. Naturellement nous nous tenions aussi loin que possible en mer, parce que Charlestown appartient aux États du Sud, qui envoient leurs corsaires et leurs croiseurs fort loin pour capturer les braves gens du Nord.

— L'*Horrible* était avec vous ?

— Naturellement. Depuis le début, il nageait dans nos eaux, et comme nous allions plus vite que lui, nous avions dû diminuer la voile. Nous avions eu la chance de dépasser Charlestown sans être vus et pûmes nous rapprocher de terre.

— Alors vous avez rencontré le *Florida ?*

— Attends un peu, béjaune. J'étais un matin au gouvernail. — Il vous faut savoir que j'ai reçu du capitaine le titre de pilote honoraire, comme je vous ai déjà dit. — Je pensais à la mère Dodd et à sa joie de me revoir, quand un homme cria de la hune :

« — Fumée nord-nord-est. »

« Vous pensez bien que nous fûmes tous sur le pont en un instant, car lutter avec un vapeur qui porte les couleurs ennemies n'est pas une plaisanterie. Le capitaine grimpe au mât, saisit la longue-vue, secoue la tête et redescend en commandant de larguer un ris, afin que l'*Horrible* puisse s'approcher de nous à portée de la voix.

« — Vapeur en vue, lieutenant.

« — Ah !

« — Qu'est-ce que cela va être ?

« — Je ne sais pas, répondit le lieutenant Jenner, le bâtiment n'a ni mât ni carcasse, il navigue bas, très bas.

« — C'est sûrement un corsaire des États du Sud. Faut-il l'éviter ?

« — Je ferai ce que vous ferez.

« — Bon, voyons un peu notre équipage.

« — Eh bien ! nous sommes dix fois trop faibles.

« — Plus faibles, mais plus rapides. Qui commandera ?

« — Vous.

« — Merci. Laissons-le s'approcher ; quand il arborera le

pavillon ennemi, fuyez lentement devant lui vers la haute mer, je m'arrangerai pour qu'il s'en prenne à moi et le conduirai dans les sables. Alors vous viendrez lui faire goûter vos boulets de canon.

« — Bien ! bien ! Rien d'autre ?

« — Non. »

« Là-dessus, nous hissons les grandes voiles, abaissons les petites pour laisser croire à des avaries causées par la tempête et à une immobilité forcée et laissons venir l'autre à portée de notre tir. Il donne le signal d'arborer le pavillon, nous arborons celui des États-Unis, lui le chiffon des États du Sud. C'était bien le bateau neuf *Florida* à double cuirasse et un éperon à couler la meilleure frégate.

— Et vous avez osé vous attaquer à lui ?

— Bah ! je suis Peter Polter, de Langendorf, et ai eu affaire aux Ogellallahs. Pourquoi aurais-je eu peur de ce baquet en zinc ? Un bon bateau en bois est meilleur que ces boîtes de fer où l'on ne peut même pas se tailler un cure-dents. Notre amiral Farragut est de cet avis. Donc il nous somme de nous rendre. Mais nous nous rions et filons devant ses boulets. Il tourne pour nous poursuivre et enfoncer son éperon dans notre coque ; un brusque mouvement de mon gouvernail, et je lui échappe. Il recommence sa manœuvre, moi de même, et ainsi de suite jusqu'à ce que, dans la chaleur du combat, il oublie la prudence. Ses boulets ne nous avaient rien fait, puisqu'ils étaient passés par-dessus nous ; mais lui, sans réfléchir, nous avait suivis tout près de la côte et s'enlisa dans un banc de sable auquel nous échappons en raison de notre tirant d'eau moindre.

— Bravo ! hallo ! Vive le *Swallow !*

— Oui, vivat ! Buvez, enfants ! »

Après avoir bu à traits gigantesques et aperçu le fond de la cruche, il continua :

« Alors nous revenons à sa poupe, et pendant que ses hommes sont au-dessous du niveau de la mer, nous démolissons son gouvernail, ce qui achève sa perte. *L'Horrible* vient à la rescousse ; le *Florida* ne peut se défendre ; il sombre, l'eau l'envahit, nous lui aidons, alors il descend son pavillon, il se rend. Nous prenons ses gens à bord et aussitôt après il se couche sur le côté : les vagues l'ont déchiqueté.

— Bravo ! c'est bien fait ! Un triple hourrah pour le *Swallow !*

— Merci, enfants ; mais n'oubliez pas l'*Horrible*, il a eu


« Bravo ! c'est bien fait !
Un triple hourrah pour le Swallow. »


Peter Polter se leva et alla ouvrir la fenêtre.
« Holà ! les hommes, qu'avez-vous à courir ? »


En se retournant il s'aperçut que tous les clients étaient partis aussi vers le port.

aussi sa part.

— Bon ! Hourrah pour l'*Horrible !* Trinquons ! »

Les cruches recommencèrent à circuler, et au même moment on entendit une salve, signe qu'un bateau entrait dans le port, et aussitôt après un tumulte de voix et de pas précipités dans la rue comme lors d'un événement extraordinaire.

Peter Polter se leva et alla ouvrir la fenêtre.

« Holà ! les hommes, qu'avez-vous à courir ? demanda-t-il en saisissant un passant par les bras.

— Une joyeuse nouvelle, maître. Le *Swallow,* qui s'est comporté si glorieusement dans sa rencontre avec le *Florida,* entre dans le port. Tous les bateaux ont pavoisé en l'honneur du vaillant capitaine, et tout le monde court pour le recevoir à terre.

— Merci, maître. »

Il ferma la fenêtre et, en se retournant, s'aperçut qu'à cette nouvelle tous les clients, oubliant les pots de bière, étaient partis aussi vers le port.

« Courez toujours, se dit-il, vous n'en verrez pas gros. Le capitaine est déjà à terre et ceux qui vont descendre maintenant ne sont pas de vrais gens de mer, bien qu'ils

aient contribué à la victoire. Je reste chez la mère Dodd, où je dois attendre M. Walpole. »

Il se passa cependant quelque temps avant que ce dernier apparût, et il avait à peine fermé la porte, que des cris et des exclamations se firent entendre dans la rue. Une foule de gens arrivaient du port ; en avant, les hommes du *Swallow*, qui entrèrent dans la salle où venait d'arriver Walpole, et les autres derrière eux, si bien que la salle était trop petite pour contenir tout le monde. L'hôtelière, qui venait de terminer ses préparatifs, ne perdit pas la tête ; elle ouvrit la salle d'honneur, s'y glissa avec les convives attendus et ferma la porte à clef derrière eux, abandonnant tous les autres à ses domestiques.

« Soyez le bienvenu, monsieur, » dit-elle en guise de salutation à Walpole, qui lui tendit aimablement la main comme à une vieille connaissance.

Force poignées de main furent échangées ensuite. On prit place et on fit honneur à tout ce qui avait été si bien préparé en si peu de temps.

« Mère Dodd, s'écria le pilote, tu es la plus remarquable brigantine que j'aie jamais vu naviguer. C'était



« Soyez le bienvenu, Monsieur, » dit-elle en guise de salutation.



Walpole lui tendit aimablement la main, comme à une vieille connaissance.



On prit place et on fit honneur à tout ce qui avait été si bien préparé.

un peu maigre, en mer, parce que nous avions chargé trop d'estomacs affamés ; mais chez toi, on boit et mange comme chez le Grand Mogol, et si je restais à l'ancre ici une semaine, j'aurais un bedon tout comme le gros maître Hammerdull !

— Gros ou non, peu importe ! répondit ce dernier, quand on a un bon morceau entre les dents. Je ne suis pas plus gros que vous, car depuis que j'ai laissé mon vieux bon cheval à Francisco, je dépéris de langueur. N'est-ce pas vrai, Pitt Holbers, mon vieux raton ?

— Si tu crois, Dick, que ton vieux cheval te manque, je suis de ton avis. Il en est de même avec moi. Et toi, Ben Cunning ?

— Moi, où est mon cheval, cela m'est égal. Ha ! ha ! ha ! ha ! la chose principale est de me plaire chez la mère Dodd.

— Tu as raison, l'approuva l'hôtelière, reste autant et aussi longtemps qu'il te plaira. Mais n'oublie pas non plus ta promesse, Peter !

— Laquelle ?

— Que tu raconterais...

— Ah ! oui. Si tu me verses copieusement à boire, la parole va me revenir et je raconterai avec plaisir. »

Tandis qu'il narrait ses aventures, Winnetou, assis à sa place, mangeait avec modération les mets inconnus des visages blancs. Il ne toucha même pas au vin. Il savait que « l'eau de feu » était le pire ennemi de sa race, c'est pourquoi il la méprisait et la haïssait. Son attention était dirigée sur la conversation animée faite par les autres à voix basse, signe de l'importance du sujet.

« Comment cela s'est-il passé à l'Amirauté ? demandait Deadlygun au lieutenant.

— Tout à fait selon mon attente, répondit ce dernier, qui portait un bras en écharpe. Nomination au grade de capitaine et congé jusqu'à complet rétablissement.

— Qu'est devenu le *Swallow ?*

— Il a beaucoup souffert et va être réparé en cale sèche.

— Et nos prisonniers ?...

— Seront traités comme ils le méritent.

— C'est-à-dire ?...

— Ils seront pendus, comme des pirates doivent s'y attendre.

— Pirates ? Ce Caïman prétend pourtant n'avoir repris *l'Horrible* que pour marcher contre le Sud. Ne s'en tirera-t-il pas comme cela ?

— Non, car il n'avait pas de lettres patentes de corsaire. Et, même s'il en avait, il est quand

même le capitaine Caïman, qui a mérité la corde comme trafiquant négrier et pirate.

— Et miss Amiral ?

— Sera aussi pendue, vous pouvez en être sûrs, comme tous les prisonniers qui faisaient autrefois partie de l'*Horrible.* Mais j'ai encore à vous annoncer de meilleures nouvelles que je rapporte de l'Amirauté.

— De bonnes ?

— De très bonnes. Premièrement, la grosse somme trouvée sur miss Amiral quand elle cherchait à fuir sera considérée comme prise et nous appartiendra. Deuxièmement, nous aurons une forte récompense. pour avoir repris l'*Horrible* au capitaine Caïman. Et, troisièmement, nous aurons d'importantes primes de prise pour notre victoire sur le *Florida.* Pour le moment, il est au fond de l'eau, mais on le renflouera plus tard. Cet argent sera partagé entre nous, et chaque personne recevra tant que...

— Pas moi, l'interrompit Deadly-gun.

— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne prends pas l'argent qui ne m'appartient pas.

— Mais vous l'avez mérité.

— Non. Je n'ai été qu'un invité sur votre navire, la prime appartient à l'équipage.

— Vous n'avez pas été qu'un invité, mais bien, au contraire, un combattant et vous avez bien apporté votre part.

— Ça se peut, mais je ne prendrai rien. J'ai repris au capitaine Caïman les reçus qu'il m'avait volés à Hide-spot. Il en avait déjà vendu un, mais avait déboursé peu de l'argent touché. Winnetou ne prendra rien non plus, et quant à ce qui concerne mes braves trappeurs, cela ne leur viendrait même pas à l'idée. Nous avons au contraire tant à vous remercier de nous avoir fait retrouver notre argent ! Dis un peu, Dick Hammerdull, en veux-tu de l'argent ?

— Que j'en veuille ou non, peu importe ! je ne le prendrai pas, répondit Dick. Qu'en dis-tu, Pitt Holbers, mon vieux raton ?

— Si tu penses que je ne le prendrai pas, Dick, je suis de ton avis. Personne de nous n'en prendra, du reste. Et si l'on veut nous y forcer, je donnerai ma part à Peter Polter, ne serait-ce que pour lui donner l'envie de venir nous revoir dans l'Ouest. J'ai trop de plaisir à le voir à cheval.

— Laissez-moi tranquille avec vos chevaux, cria le pilote. J'aimerais mieux me laisser écraser pour faire du biscuit de mer, que de



« Est-ce vrai? réellement?
Vous avez pensé à moi auprès de ces messieurs? »



« Merci, mon capitaine, merci,
je serai bientôt appelé. »



« Sais-tu, ma vieille mère Dodd,
que je vais devenir amiral? »

remonter une seule fois sur une bête comme celle sur laquelle je vous suis arrivé la dernière fois au galop. Je n'en dirai pas plus long, car je manquerai de dignité.

— Tu n'as pas besoin de redevenir un homme de l'Ouest, reprit Walpole. J'ai mentionné à l'Amirauté ce que nous te devons et la bravoure avec laquelle tu t'es comporté. On pensera à toi pour la première place libre et l'on te donnera un poste dont tu pourras être fier.

— Est-ce vrai ? Réellement ? Vous avez pensé à moi auprès de ces messieurs ?

— Oui.

— Et on me donnera un poste comme cela ?

— J'en ai la promesse.

— Merci, mon capitaine, merci, je serai bientôt appelé. Hip, hip, hourrah ! Le Peter Polter !...

— Qu'as-tu à bramer ainsi, vieux lion de mer ? demanda l'hôtelière, qui venait d'entrer.

— Tu me le demandes ? répondit-il. Si je suis un lion de mer, il me faut rugir. Et j'ai de bonnes raisons pour cela ; sais-tu, ma vieille mère Dodd, que je vais devenir amiral à cause de mes grands services ?

— Amiral ! répliqua-t-elle en riant, je crois bien, tu en as vraiment l'allure, je te l'accorde. Mais alors que devient ta nouvelle vocation dont tu es si fier ?

— Ma nouvelle vocation ? Laquelle donc ?

— Homme de l'Ouest, chercheur de forêts, chasseur de castors.

— Tais-toi. Pas un mot de plus, si tu ne veux pas me la gâter. Quand je m'assieds sur un cheval, je ne sais jamais où il va aller. Mais quand je suis sur les planches d'un bon bateau, je connais exactement ma route et ne peux pas tomber de selle. Aussi homme de l'Ouest de-ci ou de-là, j'y ai trouvé un cheveu, et reste le vieux loup de mer que j'ai toujours été. »

Le soir était venu et l'on décida d'aller se coucher. La mère Dodd avait préparé ses meilleures chambres.

Deadly-gun sortit encore un peu avec son neveu dans le jardin qui appartenait à la maison de la mère Dodd.

« J'ai hésité longtemps, dit-il, mais puisque j'ai été amené dans l'Est, je partirai avec toi.

— Et tu resteras toujours avec nous, cher oncle ? »



Deadly-gun sortit encore un peu avec son neveu dans le jardin.



Ils aperçurent une forme sombre étendue dans l'herbe.



La forme se dégagea d'une couverture, c'était Winnetou.

Le colonel secoua lentement la tête.

« Quand la prairie vous a une fois empoigné, mon ami, elle ne vous lâche jamais plus. Je resterai longtemps près de vous et reviendrai ensuite vers mes trappeurs. La savane nous offre un champ illimité pour vivre librement, mais elle a aussi assez de place pour nous, quand nous sommes morts. »

Tous deux étaient arrivés dans un coin du jardin au pied de tilleuls feuillus, quand ils aperçurent une forme sombre étendue dans l'herbe.

« Qui est là ? » demanda Deadly-gun.

Ils avancèrent encore.

« Qui est là ? » répéta Thieme.

La forme se dégagea d'une couverture dont elle était entourée et se leva. C'était Winnetou.

« Le wigwam dans lequel dorment mes frères, dit-il, est très beau, mais le fils de la prairie préfère l'air libre et l'éclat des étoiles. L'Apatsche dormira entre les brins d'herbe à l'abri des nuages du ciel, comme le font les fils de sa race depuis leur jeune âge. Howgh ! »

FIN



TABLE

IMPRIMÉ EN FRANCE

1987-1954. — Tours, Impr. Mame.
Dépôt légal : 4e trimestre 1954.


Jacques Fortin
mame grandes vacances